

Illusions interstellaires -

**K.H. Scheer et C. Darlton -
Perry Rhodan - 133**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

K. - H. SCHEER 133 CLARK DARLTON

PERRY RHODAN

ILLUSIONS INTERSTELLAIRES



SPACE
FLEUVE NOIR

Table des Matières

PROLOGUE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

EPILOGUE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

K.-H. SCHEER et CLARK DARLTON

ILLUSIONS INTERSTELLAIRES

perry rhodan — 133

Fleuve Noir

Titres originaux :

BRÖCKE ZWISCHEN DEN STERNEN de Kurt Mahr

DER BAHNHOF IM WELTRAUM de William Woltz

Traduit et adapté de l'allemand par Jeanne-Marie Gaillard-Paquet

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 1998 Éditions Fleuve Noir

ISBN : 2-265-06130-1

première partie

LES CAPRICES DU TRANSMETTEUR

PROLOGUE

Le Musée Historique de la Colonisation de Valparaiso (section Amérique du Sud) attire l'attention des visiteurs sur un objet curieux dont la valeur est sans doute d'ordre historique plutôt qu'artistique. Une vitrine de glassite protège une mini pelouse de cinq mètres sur cinq environ. Discrètement collée dans le coin inférieur gauche de la cage de verre, une pancarte pour le moins laconique explique aux observateurs qu'il s'agit d'une herbe spéciale baptisée par les scientifiques « GRAMINEA COMMUNIS KAHALENSI », Graminée commune de Kahalo. Au milieu de ce pré en miniature se dressent, proches l'un de l'autre, trois blocs de pierre naturelle de forme irrégulière mesurant environ un mètre de hauteur, ornés de trois plaques métalliques rectangulaires portant trois inscriptions identiques en intergalacte archaïque :

À LA MÉMOIRE DE TROIS HÉROS
DONT L'HISTOIRE SE SOUVIENDRA À TOUT JAMAIS
LIEUTENANT TIMO BENZ
SERGENT WARREN LEVIER
SERGENT PULPO RIMAK

Le visiteur étonné ne peut s'empêcher de se demander la raison de la présence de cette vitrine et de son contenu dans ce musée terranien. Est-ce une simple curiosité, ou bien ces trois pierres ont-elles une véritable signification ? Puis le nom de Kahalo lui pose une autre énigme. Pour peu qu'il s'en donne la peine, il apprendra qu'il s'agit là d'une planète sur laquelle le Premier Empire Solaire avait établi une base d'une importance capitale au début du troisième millénaire. On lui expliquera alors que la raison de la présence de ces trois pierres commémoratives identiques est pour le moins surprenante : il n'a pas été possible d'identifier les dépouilles mortelles des trois militaires dont les noms sont inscrits sur les plaques, même si elles ont été retrouvées à des endroits différents, et par conséquent de rendre à chacun ce qui lui appartenait. Quant à cette graminée de Kahalo, on lui dira tout simplement qu'on en avait sauvegardé les semences au fil du temps pour donner à ce sanctuaire un environnement digne de lui.

Enfin, on racontera à ce visiteur curieux l'histoire de Timo Benz et des deux sergents, telle qu'elle a été reconstituée par des experts...

CHAPITRE PREMIER

Le lieutenant Timo Benz se tournait les pouces et s'ennuyait ferme. Stimulé sans doute par le dieu Hasard, il jeta un coup d'oeil sur l'écran et vit scintiller comme dans un rêve des milliers de points lumineux provenant des débris cosmiques du Système Perdu et des vaisseaux de la flotte de surveillance éparpillés sur une vaste étendue. Cette image éveilla son attention. A ce moment-là, il secoua son inertie latente et fixa d'un air pensif le spectacle qui s'offrait à lui. Bien lui en prit, car sinon, il serait sans doute arrivé trop tard pour voir la langue de feu verdâtre qui semblait glisser sur le verre dépoli en bas à droite.

Il eut une réaction tout à fait naturelle. Après avoir lancé quelques jurons sonores, il appuya sur la touche de réinitialisation du système de visualisation, qui passa au vert. Aucun problème, le système fonctionnait normalement. La langue de feu verdâtre n'était donc pas un effet de son imagination, pas plus que le symptôme d'un dérangement technique.

Le lieutenant était seul dans le poste de commandes, et à ce moment-là, il le regretta amèrement. Il se sentait désemparé, complètement perdu dans cette grande salle en rotonde avec son armée d'appareils étincelants et ses nombreux sièges vides de tout occupant. Il jeta encore un regard méfiant sur l'écran d'observation. Puis, toujours pensif, il tendit la main vers l'intercom, pressa sur l'un des boutons et attendit que le petit écran du visiophone s'éclairât. Une tête apparut, une physionomie aux traits asiatiques.

— Je suis le lieutenant Benz, monsieur, l'officier de service, se présenta Timo sur un ton volubile. Je m'excuse de vous déranger, mais..

La petite grimace ironique de l'Asiatique lui coupa l'inspiration, Il s'interrompt, non sans une certaine irritation.

— Que se passe-t-il, lieutenant ? Parlez donc, à la fin !

— Je viens de remarquer une traînée lumineuse verdâtre sur l'écran d'observation, monsieur. Elle se déplace, en provenance vraisemblablement du centre du Système. Faut-il attacher de l'importance à ce phénomène ou l'ignorer ? J'attends votre avis.

Le colonel Tsin Muno n'était pas homme à hésiter longtemps en face d'une décision à prendre. Malgré cela, il réagit trop tard. Un bruit inattendu lui coupa l'herbe sous le pied. Par l'intermédiaire de l'intercom, il entendit grésiller l'avertisseur automatique de la détection d'énergie.

— Donnez l'alarme ! cria-t-il à Timo. Et transmettez l'information à la base. Je vous rejoins dans quelques minutes.

L'écran s'éteignit. Le lieutenant poussa un soupir de soulagement. La bande verte traversait à présent le grand écran en diagonale. Timo activa la touche d'alarme. Aussitôt, le hurlement des sirènes étouffa le grésillement du détecteur d'énergie. Il brancha l'hypercom et se mit en liaison avec la base de Calife.

Sur Calife, la trace lumineuse de couleur verte n'était pas passée inaperçue aux yeux des observateurs, mais personne n'avait la moindre idée de ce dont il pouvait s'agir. Il y avait tout lieu de croire qu'elle était en rapport avec le transmetteur, car elle provenait du vide cosmique qui séparait les deux soleils au centre du Système Perdu. Toutes les unités de surveillance avaient été prévenues, et chacun respectait l'état d'alerte en occupant son poste.

Mais tout ceci ne satisfaisait pas la curiosité du lieutenant Timo Benz. Il traversa en courant le vaste poste central, passa devant l'estrade sur laquelle se dressait le pupitre de contrôle du commandant et s'approcha du détecteur d'énergie. Après avoir imposé silence à l'avertisseur, il étudia les indications des appareils de mesure. Etant lui-même navigateur de formation, il n'avait que des connaissances succinctes dans ce domaine. Cela ne l'empêchait pas de voir les index osciller de droite et de gauche lorsque des flux énergétiques de puissance irrégulière heurtaient les antennes. En outre, il savait que la couleur de la barre lumineuse visible à l'extrémité supérieure du pupitre indiquait la structure de l'énergie reçue. Le bleu était le signe de l'inconnu.

Il brancha l'écran panoramique qui courait tout autour du poste de commandement sur trois mètres de largeur. Aussitôt apparurent les sphères rouges incandescentes des deux soleils. Leur vif éclat était heureusement tamisé par des filtres, de sorte qu'on pouvait les regarder sans risque de s'abîmer les yeux. La traînée verdâtre ressortait nettement entre les étoiles jumelles. Pour autant que Timo pût s'en convaincre, elle avait déjà transpercé l'anneau des débris cosmiques qui cernait les soleils à une distance de quatre-vingts millions de kilomètres, et continuait à pénétrer plus avant dans le cosmos.

La porte blindée coulisssa. Un groupe d'officiers se rua dans la salle, avec à leur tête Tsin Muno, le commandant du navire.

— Chacun à son poste, ordonna celui-ci de sa voix aigue, un timbre vocal auquel on ne se serait pas attendu chez un homme aussi grand et aussi fort. (En quelques bonds, il monta sur l'estrade pour prendre le sien.) Nous ne faisons pas partie de la flotte de surveillance, et pour l'instant, nous sommes encore maîtres de nos actes. Je voudrais que le navire soit paré à appareiller dès maintenant, pour le cas où surviendrait un événement imprévu.

Timo Benz reprit sa place. En quelques secondes, la rotonde du poste central grouilla de vie et d'activité. Le lieutenant, quant à lui, n'avait toujours rien à faire. Tant que l'ordre d'appareiller n'avait pas été lancé, il ne pouvait être d'aucune utilité à qui que ce fut. Il se cala contre le dossier de son fauteuil et contempla attentivement l'écran panoramique. Les yeux mi-clos, il examina la bande verdâtre comme s'il espérait ainsi lui arracher son secret.

Le jeune lieutenant venait de terminer depuis peu ses études à l'Académie de l'Astromarine, d'où il était sorti avec une mention, ce qui lui avait valu sa nomination sur le *Hélipon*, un des vaisseaux les plus récents de l'Astromarine Impériale. C'était un navigateur remarquable, mais il manquait encore d'expérience pratique et, à l'instar de tous les jeunes officiers, il était possédé

de l'idée qu'une observation rigoureuse et un raisonnement logique permettaient de résoudre toutes les énigmes cosmiques sans exception.

Et voilà qu'une simple traînée verte sur un écran ébranlait pour la première fois cette conviction. Impossible de lui trouver une explication. C'était un phénomène hors de toute logique. Il ne pouvait s'agir d'une arme, puisqu'elle n'était pas dirigée contre une cible essentielle du Système et dépassait même les frontières de ce dernier pour plonger dans le Grand Désert intergalactique. Avec ses limites strictement définies et la parfaite rectilignité de sa progression, elle donnait même l'impression d'avoir quelque chose d'antinaturel. Or, les créations artificielles suivaient toujours un objectif, quel qu'il fût, ce qui ne semblait pas être le cas ici. « Après tout, finit par se dire Timo, elle est peut-être bien naturelle. » Il arrivait parfois à la nature de fabriquer aussi des objets aux formes étonnamment régulières. Peut-être s'agissait-il d'un processus qui se déroulait au sein même du transmetteur et dont cette apparition lumineuse était la manifestation concrète. Timo regrettait de n'avoir qu'une notion superficielle des principes de la physique des transmetteurs. Pour lui, les choses se résumaient à ceci : la fonction d'un transmetteur était de transporter des objets d'un endroit à un autre. Il le comparait plus ou moins à un émetteur radio, mis à part le fait que le transmetteur se servait de structures énergétiques différentes.

Timo jeta un coup d'oeil autour de lui et se mit à bâiller. A sa droite et à sa gauche, d'autres officiers navigateurs étaient assis par terre et, à en juger par l'expression de leurs visages, ils s'ennuyaient tout autant que lui.

La voix assourdie d'un des hommes affectés à la détection d'énergie lui parvint de l'autre côté de la rotonde. Il était en conversation intercom avec Tsin Muno qui occupait son fauteuil de fonction sur l'estrade. Timo essaya de lire sur les traits du commandant ce qu'il pensait de la situation, mais ce fut peine perdue. A vrai dire, il avait toujours eu des difficultés à interpréter les physionomies de ses collègues. Dans le cas de Tsin Muno, ses efforts étaient voués à l'échec, car l'impassibilité des physionomies asiatiques ne facilitait pas les choses.

Après avoir remis son siège modulable en place, il releva la tête pour examiner à l'aise l'écran d'observation, et découvrit avec surprise que la traînée lumineuse s'était évanouie.

A partir de là, les événements se précipitèrent. Pour commencer, la voix de l'officier affecté à la détection d'énergie se mit à hurler.

— Les flux énergétiques d'origine inconnue se sont taris, monsieur. Il n'y a plus d'échos !

Puis l'officier attaché à la détection des corps solides prit le relais.

— Echo à phi trente et un, thêta trois cent trois, monsieur ! Distance environ cent millions de kilomètres. Masse d'une taille imposante !

Tous ceux qui n'avaient rien de spécial à faire se tournèrent vers le pupitre de contrôle des détecteurs et localisateurs, y compris Timo. La bande lumineuse verte s'était évanouie à l'instant précis où le détecteur de corps

solides avait capté un écho. Or, chacun sait que deux événements totalement imprévus ne surviennent jamais exactement au même moment s'il n'existe pas de rapport logique entre eux. Timo se demanda avec une profonde irritation où il avait péché cette sentence, et, faute de mieux, il en vint à la conclusion qu'elle devait être de son cru.

Un objet qui apparaît à l'instant même où le rayon lumineux disparaît... De quoi s'agit-il ? De matérialisation d'énergie ?

Tsin Muno tenait le microphone de l'hypercom devant ses lèvres et parlait avec un interlocuteur qui se trouvait sur Calife. On ne comprenait pas un mot de ce qu'il disait. Cependant, en reposant le micro sur son support, il hocha la tête en signe d'approbation, ce qui n'échappa pas à l'observateur attentif qu'était le lieutenant Benz.

— Appareillage immédiat ! cria-t-il à travers la rotonde du poste central. Cap sur le corps mystérieux qui vient d'être détecté. Notre mission consiste à découvrir ce dont il s'agit et ce qu'il vient faire dans nos parages.

Aussitôt, Timo tourna son fauteuil face au pupitre. Il n'était plus question pour lui de se poser des questions, mais d'agir. Le relais qui couplait sa positronique avec la banque mémorielle de la détection commença à cliqueter. Les données calculées par les détecteurs étaient transmises automatiquement aux instruments de navigation. Une bande de plastopapier couverte de chiffres s'échappa de la fente. Timo la saisit au passage et l'étudia attentivement. La distance qui séparait l'*Hélipon* du monstre inconnu se montait pour l'instant à cent trois millions de kilomètres. Par rapport au vaisseau terranien, la vitesse relative de l'objet était de dix-huit mille kilomètres par seconde. Déçu, il posa la bande de plastopapier sur le côté. Le calculateur n'avait pas besoin de son intervention personnelle pour résoudre le problème. Sur des distances et des vitesses aussi faibles, il suffisait d'appliquer les équations du vol tridimensionnel. Le navigateur n'avait pas à intervenir dans la décision à prendre pour déterminer le cap le plus judicieux.

Ce fut fait en quarante secondes. Aussitôt, le navire se mit en mouvement. Timo suivait sans s'y intéresser outre mesure les indications de ses instruments. Il n'y avait aucun risque de complication. L'*Hélipon* fonça à accélération maximale et laissa rapidement derrière lui l'anneau d'astéroïdes et de débris cosmiques qui dansaient autour des deux soleils rouges. L'écran panoramique étalait au premier plan l'obscurité insondable du Grand Abîme intergalactique.

Le croiseur lourd se rapprocha de l'objet mystérieux. En l'espace de quarante minutes, il se trouva à une distance d'environ dix mille kilomètres seulement de cette masse surgie de la traînée lumineuse verte. L'objet qu'il poursuivait avait conservé sa vitesse initiale et continuait à se déplacer en ligne droite. Le vaisseau terrien calqua son cap sur celui de son objectif. A la vitesse de dix-huit mille kilomètres par seconde, celui-ci aurait quitté la zone d'attraction des deux soleils en quelques heures et, à partir de là, entamerait son périple éternel à travers l'abîme infini qui séparait les deux Voies Lactées.

L'officier de la détection des corps solides avait réussi entre-temps à déterminer que le monstre mesurait un peu moins de cinq kilomètres dans son axe le plus long et que ses formes n'étaient pas régulières. Voilà un détail significatif, se dit Timo. Il ne pouvait donc s'agir d'un vaisseau spatial. Tous les véhicules spatiaux, à l'exception des navires bioposis, étaient des constructions régulières. Du reste, on ne risquait pas non plus de confondre un navire bioposi avec un bloc de rocher cosmique. Il devait donc s'agir d'un objet naturel, sans doute un petit astéroïde tombé d'une façon ou d'une autre dans le voisinage immédiat du transmetteur, lequel l'avait vomi tout simplement à la sortie. Les experts auraient tôt fait d'expliquer l'origine de la traînée lumineuse de couleur verte.

Aux yeux de Timo Benz, l'énigme était donc résolue. Et il recommença à s'ennuyer. Soudain il entendit tonner la voix d'un des officiers de la détection d'énergie. Entre-temps, l'intercom avait été branché sur le circuit général.

— L'objet émet une dispersion radiative intermittente. La structure du rayonnement est sans ambiguïté. Il provient d'un réacteur nucléaire.

Tsin Muno tenta d'entrer en liaison hypercom avec le monstre. Il essaya tous les codes qui avaient été mis au point par les spécialistes pour les communications avec des races étrangères. Mais il ne reçut aucune réponse. Le récepteur demeura silencieux. Au bout d'un quart d'heure, il abandonna la partie.

C'est alors que le commandant donna l'ordre de rapprocher l'*Hélipon* de l'objet mystérieux.

Pendant quelques minutes, le lieutenant Benz eut du travail par-dessus la tête. Le calcul de cette manœuvre complexe, parce qu'elle nécessitait des ajustements incessants, polarisa toute son attention. Pendant un long moment, il ne fit qu'un avec sa tâche, oubliant ce qu'il se passait autour de lui. Puis Tsin Muno donna l'ordre de cesser d'accélérer. Une ultime correction, et l'*Hélipon* ajusta son cap et sa vitesse sur ceux de l'objet.

Timo releva la tête.

Une ombre rouge vif trouait la nuit absolue de l'Abîme intergalactique. Ses contours s'estompaient dans l'obscurité, mais ses protubérances et ses cavités ressortaient, menaçantes comme celles de ces figures monstrueuses que l'on voyait apparaître parfois la nuit dans un cauchemar. Fasciné par cette vision, Timo la fixait des yeux sans pouvoir s'en détacher, tout en sentant monter en lui frayeur et appréhension. Il essaya de se persuader qu'il n'y avait aucune raison de s'émouvoir. Rien de plus facile à expliquer que cette couleur rouge vif. C'était tout simplement le reflet sur l'objet en question de la lumière du soleil double, qui se trouvait à présent à plus de cent millions de kilomètres. Il était normal qu'un bloc de rocher cosmique, éclairé par une lumière vague, offrît un spectacle peu familier et peu rassurant.

Mais la peur s'était ancrée en lui. Ce qu'il voyait là sur l'écran n'était pas un bloc de rocher. Les arêtes étaient trop douces et les protubérances trop

régulières, bien qu'elles fussent agencées dans un désordre indescriptible. L'ensemble ressemblait beaucoup plus à une sculpture abstraite qu'à un bloc de rocher naturel.

La voix de Tsin Muno l'arracha à ses réflexions.

— Lieutenant Benz !

Timo aperçut le visage du commandant sur l'écran de l'intercom.

— Oui, monsieur ? répondit-il, pris au dépourvu.

— Vous qui êtes nouveau ici, vous avez besoin de pratique. Prenez avec vous deux hommes de votre équipe et rendez-vous au hangar du sas est. Vous m'y attendrez dans vingt minutes... parés à sortir !

Le lieutenant confirma l'ordre reçu. Il réfléchit un instant pour savoir qui il allait emmener, et se décida enfin pour les sergents Warren Levier et Pulpo Rimak. Depuis deux semaines à peine qu'il se trouvait à la tête de cette section, il ne connaissait guère plus que le nom, le grade et le matricule de la plupart de ses hommes. Warren et Pulpo, les deux sergents, étaient les seuls avec qui il avait noué des contacts un peu plus étroits. Il les convoqua et leur transmit l'ordre de Tsin Muno.

Puis il détacha les sangles de son harnais et se leva. Pour rejoindre le sas est, il lui fallait traverser tout le poste central. Lorsqu'il arriva au niveau de l'estrade du commandant, Tsin Muno lui lança un regard encourageant. Timo fit le salut réglementaire. De la porte blindée, il jeta encore un dernier coup d'œil sur le monstre rouge qui l'épiait dans l'obscurité du vide intergalactique, cette masse énigmatique que Tsin Muno voulait aller voir de plus près. Timo n'était pas sûr que cette mission lui plût. Il se demandait quelle décision il aurait prise si on lui avait laissé le choix entre accompagner l'Asiatique ou rester à bord de l'*Hélipon*.

A l'arrivée du lieutenant dans l'antichambre du hangar du sas, Pulpo Rimak et Warren Levier attendaient déjà sur le pied de guerre. Ils le saluèrent. Les visages flegmatiques, pour ne pas dire indifférents, des deux sergents rendirent instantanément à Timo Benz sa confiance en soi. Pulpo et Warren étaient des hommes riches d'une grande expérience. S'ils n'avaient pas peur, c'est qu'il n'y avait pas lieu d'avoir peur.

Le sergent Rimak était un homme épais et lourd ; il mesurait près de deux mètres et arborait une carrure impressionnante. Il s'était déjà amusé plusieurs fois à se faire passer pour un Epsalien, toujours avec succès, comme l'avait appris plus tard Timo, ce qui lui avait valu une considération qu'à vrai dire il ne méritait pas en tant que simple sergent terranien. Quand on le voyait pour la première fois, avec son cou de taureau et son front étroit, bien qu'il cherchât à l'agrandir en se faisant couper les cheveux en brosse, on ne pouvait s'empêcher de se demander comment il avait réussi ne serait-ce que le premier test d'intelligence auquel devait se soumettre tout candidat à une

carrière dans l'Astromarine. Timo Benz savait que cette impression était trompeuse. Pulpo Rimak avait plus de matière grise que bien des personnes dotées d'un front élevé.

A côté de la stature de géant de Rimak, Warren Levier paraissait un nain. Avec ses cent soixante-dix centimètres et sa carrure étroite, il faisait l'effet d'une créature chétive et sans défense que le destin avait condamnée à n'être nulle part à sa place. A trente-cinq ans, il en paraissait facilement dix de plus. Timo ne l'avait encore jamais vu à l'œuvre, mais il connaissait son dossier personnel et savait par divers récits qu'il devenait un véritable faisceau d'énergie et de vigueur dès que la situation l'exigeait.

Ils prirent leurs spatiandres et leurs armes avant de pénétrer dans le sas proprement dit. Un petit glisseur à cinq places avait été préparé entre-temps, sur l'ordre de Tsin Muno sans doute.

Les glisseurs spatiaux étaient des véhicules primitifs mais à toute épreuve. Ils n'offraient aucune protection à leurs passagers et étaient généralement utilisés pour de courtes missions. Un propulseur chimique à l'avant et un autre à l'arrière assuraient leurs déplacements, et l'intérieur de leur carcasse était garni de cinq sièges-contour répartis ainsi : deux de chaque côté d'une étroite allée centrale, et le cinquième fixé à la proue, derrière une petite console d'où l'on contrôlait les propulseurs.

Tsin Muno apparut à son tour. Sans dire un mot, il se glissa sur le siège du pilote. Timo Benz et les deux sergents montèrent derrière lui. Entre-temps, ils avaient bouclé leurs casques, de sorte qu'ils ne pouvaient communiquer que par leurs minicoms individuels. Une bande transporteuse conduisit le glisseur à l'intérieur du sas. La porte blindée coulisssa et les aspirateurs d'air s'activèrent. Puis le panneau s'ouvrit sur l'extérieur. Timo aperçut une flamme blanchâtre qui s'échappait du propulseur de poupe. L'engin se mit en mouvement, et il bondit au moment où il quitta le champ gravifique artificiel du vaisseau. Timo sentit son estomac lui remonter jusqu'à la gorge. Pendant un instant, il eut l'impression désagréable de faire une chute brutale, mais il s'y habitua rapidement. La coque puissante aux courbes légères de l'*Hélipon* s'éloigna du glisseur, faisant place à la vision rouge vif du monstre, plus proche cette fois, et encore plus sinistre que sur l'écran.

Tsin Muno se décida enfin à parler, et Timo se sentit aussitôt soulagé.

— Je sais ce que vous pensez, les enfants. Mais il faut que je vous déçoive. J'ignore ce que nous allons trouver là-bas. Je n'en ai même pas la moindre idée. Nous allons y jeter un coup d'œil pour voir s'il s'agit de quelque chose de sérieux. Sinon, nous le laisserons continuer son chemin comme si de rien n'était. En principe, nous ne devons pas nous attendre à des difficultés. Et je n'ai pas non plus l'impression que nous nous heurterons à un équipage.

Cette remarque était destinée à Timo personnellement. Tsin savait qu'il ne se sentait pas à l'aise dans sa peau, et il essayait de le rassurer. Le jeune lieutenant se reprocha amèrement d'avoir laissé percer son émotion.

Le monstre rouge parut s'approcher. Une sorte de bossage hémisphérique

dont un couteau géant aurait coupé une moitié s'agrandit au fur et à mesure que la distance s'amenuisait. A l'aplomb de sa section plane béaient des profondeurs inaccessibles à la lumière des lointains soleils. Tsin Muno dirigea le glisseur spatial par-dessus le sommet de cette demi-sphère tronquée et le laissa descendre prudemment vers le bas, le long de la partie plane. Les lueurs rouges s'estompèrent au fur et à mesure que le véhicule s'enfonçait dans le gouffre qui semblait n'avoir pas de fond. Sans attendre l'ordre du commandant, Pulpo et Warren allumèrent leurs projecteurs individuels. Des taches de lumière crue apparurent à droite et à gauche, tout contre le glisseur, sur des surfaces arrondies, pliées et crevassées, avec des reflets très prononcés.

Pour la première fois, Timo se rendit compte que l'objet en question était en métal, du moins à l'endroit où ils se trouvaient à ce moment-là.

Il leva les yeux vers le sommet du puits démesuré. Tout en haut, à peine visible, un ovale rouge brillait dans l'obscurité. C'était l'endroit par lequel ils étaient entrés. Timo n'arrivait pas à évaluer la distance, mais il se dit qu'ils avaient bien parcouru un demi-kilomètre à l'intérieur du colosse.

Tsin désactiva les deux propulseurs. Le dernier reste de pesanteur artificielle produit par la poussée s'évanouit. Le lieutenant fixa son regard sur le reflet de l'une des deux lampes et vit la paroi glisser lentement sous ses yeux. Il en conclut, singulièrement rassuré, qu'il ne tombait pas vraiment à toute allure dans les profondeurs, comme voulait le lui faire accroire le poids qui lui pesait sur l'estomac.

— Dirigez votre faisceau lumineux vers le bas, Rimak ! ordonna soudain Tsin Muno.

La lampe de Pulpo opéra une rotation de quarante-cinq degrés et éclaira fortement une vingtaine de mètres plus bas. Penché par-dessus le bord du glisseur, il distingua le fond du gouffre. Tsin activa une dernière fois les deux propulseurs. Le véhicule se posa doucement sur une petite surface plane.

Du faisceau de son projecteur, Warren balaya la paroi métallique polie qui décrivait une courbe à la gauche de Timo et se fondait ensuite dans l'obscurité. Elle avait son pendant sur le côté opposé. La fente qui les séparait mesurait à peine un mètre de largeur ; elle était beaucoup trop étroite pour permettre au glisseur d'y pénétrer. Warren éclaira l'intérieur. Le faisceau lumineux ne produisit aucun reflet. La crevasse semblait plonger à la verticale dans les profondeurs.

Environ quatre cents mètres, se dit Timo en réprimant un frisson.

— Il faut aller voir ce que cela cache, décida Tsin. Nous irons tous ensemble. Nous devons absolument trouver l'endroit d'où est émise la dispersion radiative, cela fait partie de notre mission. Il faut aussi déceler ce qui, dans les entrailles de ce colosse, produit ce genre de rayonnement, caractéristique d'un réacteur nucléaire. Mais surtout, nous ne nous éloignons pas les uns des autres ! Allez, en route !

Pulpo et Warren détachèrent leur harnais de sécurité et descendirent du

glisseur. Leurs mouvements étaient lents et prudents. On sentait qu'ils avaient déjà une grande expérience de l'apesanteur. Timo se promit de les imiter ; mais lorsqu'il se fut à son tour libéré, un geste brutal de la main l'arracha à son siège et le précipita dans le gouffre. D'une poussée, il essaya de remonter, et ne réussit qu'à glisser de nouveau. Dès qu'il sentit le sol sous ses pieds, il plia les genoux et s'arc-bouta contre la carrosserie du glisseur pour amortir la contre-poussée.

Lorsqu'il se redressa, Tsin Muno était près de lui. Il faisait trop sombre pour pouvoir distinguer son visage à travers la visière du casque, mais Timo était sûr qu'il ricanait.

Pendant ce temps, les reflets des projecteurs des deux sergents glissaient lentement sur les surfaces latérales, ce qui permettait de suivre leur progression dans la crevasse. Timo étendit les deux bras et, tout en posant prudemment un pied devant l'autre, il se dirigea à tâtons, les deux mains appuyées sur les parois. Elles ne présentaient aucune aspérité. Le métal était parfaitement lisse.

Ils avançaient prudemment. Même dans l'apesanteur, Pulpo et Warren se déplaçaient avec élégance et assurance. Mais ils étaient obligés d'attendre le major, qui venait derrière Timo Benz Or, le pauvre débutant devait commencer par apprendre à se débrouiller tout seul. Il lui arriva même plusieurs fois de remonter de plus de dix mètres dans l'obscurité de la fissure.

Timo n'avait aucune idée du temps qui s'était écoulé, lorsque soudain il sentit le sol vibrer sous ses pieds. Une vibration inattendue, qui disparut au bout de quelques secondes.

— Halte ! cria Tsin aussitôt. Quelqu'un a-t-il senti quelque chose ?

— Le sol tremble, répondit Timo.

— Oui, monsieur, le sol a tremblé, confirma Warren.

Quelques secondes passèrent, puis le frémissement reprit.

Suivant une inspiration soudaine, Timo pressa son casque tout contre la paroi de gauche. Les vibrations, qui ne trouvaient pas de moyen de transport dans le vide cosmique, se transmirent alors directement dans l'organe auditif du lieutenant.

Celui-ci était éclairé par le projecteur de Pulpo. Vu de l'endroit où attendait le commandant, il donna l'impression d'avoir reçu une brusque décharge électrique et resta collé contre la paroi, complètement anéanti. Puis le frémissement alla en décroissant, et Timo parvint à se redresser lentement. Chacun fut frappé par son visage blême, qu'ils entrevoyaient à travers la visière.

Timo lui-même n'était pas sûr d'avoir vraiment entendu ce bruit étrange. Mais pour rien au monde, il ne voulait faire une deuxième fois la même expérience.

Dans les entrailles de ce monstre perdu dans l'abîme intergalactique et où régnait le vide absolu, il avait entendu un cri horrible et déchirant !

Lorsqu'il décrivit ce qu'il venait d'entendre, Pulpo et Warren restèrent sans voix.

— Il est difficile de trouver une explication, répondit Tsin. Mais j'ai l'impression qu'ici, on peut s'attendre à être confronté aux phénomènes les plus invraisemblables.

Aux oreilles de Timo, cela signifiait : le lieutenant Benz est probablement cinglé, mais nous ne pouvons pas le lui dire de but en blanc avant d'avoir examiné le problème sous tous ses aspects. Il voulut proposer à Tsin de poser lui-même sa propre tête contre la paroi dès que le sol se remettrait à vibrer. Mais il n'en eut pas le temps. Le monstre s'était sans doute décidé à déballer en une seule fois la totalité de ses secrets terrifiants.

Un coup puissant secoua le sol — suffisamment puissant pour catapulter Timo à un mètre vers le haut, avant qu'il ait eu le réflexe de se caler entre les parois.

— Qu'est-ce que c'était?... demanda-t-il d'une voix haletante.

Personne ne répondit. Une deuxième secousse traversa les murs métalliques et le sol. Cette fois-ci, Timo ne se laissa plus prendre au piège ; il se retint fermement des deux bras. Le coup se répercuta par l'intermédiaire de ses gants et de ses bottes dans l'intérieur rempli d'air de son spatiandre. Il crut entendre un bruit qui ressemblait aux vibrations lentes provoquées par un coup de gong.

Son regard se tourna vers Tsin Muno. Le commandant avait sorti un petit appareil dont il examinait l'échelle lumineuse avec attention. Sans le quitter des yeux, il leva le bras et indiqua du doigt un endroit situé en oblique sur la paroi de droite.

— Il semblerait que cela vienne de là, affirma-t-il. En continuant à avancer, nous nous rapprocherons progressivement de la source de ces vibrations.

Pulpo et Warren ne se le firent pas dire deux fois. Ils se mirent en marche. Timo les suivit à contrecœur, Tsin sur ses talons, toujours occupé à examiner son échelle lumineuse. Il fallait reconnaître qu'il se débrouillait très bien dans l'apesanteur, sans même avoir l'air de surveiller sa démarche.

Les deux sergents avançaient beaucoup plus vite à présent, et Timo comprit enfin qu'il se faciliterait la tâche en détachant les pieds du sol et en se laissant glisser à l'horizontale dans la crevasse, tout en se calant de chaque côté.

Quelques minutes s'écoulèrent. Ils avaient dû parcourir au moins un kilomètre depuis l'endroit où Tsin avait posé le glisseur, et s'étaient profondément enfoncés dans les entrailles de ce corps inconnu. Les chocs et les vibrations persistaient.

Timo les sentait quand il appliquait les mains sur les parois pour avancer. Il lui semblait qu'il y avait deux sortes de « signaux » très différents. Les uns étaient des coups puissants et très brefs, et les autres des secousses contenues

qui se prolongeaient trois ou quatre secondes.

La lumière du projecteur de Warren tomba finalement sur une sorte de rempart métallique qui semblait clôturer la fente devant eux. Une fois arrivés tout près, ils se rendirent compte que le mur ne jointait pas à la paroi de droite de la crevasse. Un trou béant vers le bas permettait de constater que l'obscurité se prolongeait de l'autre côté. Sans la moindre hésitation, les deux sergents s'y glissèrent. Timo se retourna vers le commandant en lui jetant un regard qui ressemblait à un appel à l'aide. Mais Tsin Muno restait plongé dans l'examen de son enregistreur de vibrations, et de toute façon, il n'aurait pas pu déchiffrer cet appel muet dans l'obscurité ambiante.

Le trou dans lequel s'étaient faufilés Pulpo et Warren se révéla être l'orifice d'un boyau plutôt étroit et peu confortable dans lequel Timo dut utiliser une nouvelle méthode de déplacement, nécessitant beaucoup plus de prudence encore qu'auparavant, s'il voulait éviter de heurter à chaque instant le sol ou le plafond et de rebondir comme une balle de caoutchouc.

Au bout de quelques centaines de mètres, le boyau s'évasa en forme d'entonnoir. Cette fois, l'intensité lumineuse des trois projecteurs individuels ne suffit pas à percer l'obscurité qui s'étendait de l'autre côté de l'ouverture.

Le sol s'inclina. Pulpo et Warren se mirent à tâtonner la pente des mains pour avancer. Timo les suivit et adopta leur méthode : dans la mesure du possible, il s'efforça de ne pas quitter le sol, prenant lui aussi appui sur les mains. Sous l'effet de l'apesanteur, la sensation de plan incliné s'estompa. Il allait toujours tout droit, de plus en plus loin, et les vibrations provoquées par les secousses devenaient de plus en plus violentes.

Le lieutenant gardait les yeux fixés dans l'obscurité, s'attendant à chaque instant à voir surgir un monstre enragé qui se jetterait sur eux. Il se surprit à ne plus s'arc-bouter sur le sol que d'une main afin de garder l'autre posée sur la crosse du radiant qu'il portait suspendu à son ceinturon. Au bout de quelques minutes, comme rien ne venait, il se calma et se persuada qu'en réalité, il n'y avait aucun danger. Finalement, une silhouette se dessina pour de bon dans l'obscurité, loin devant lui. Mais il fut incapable de réagir aussitôt tant il était convaincu que tout cela était parfaitement inoffensif et anodin.

Les deux sergents durent prendre conscience au même instant de cette apparition floue qui semblait se mouvoir avec une lenteur calculée, et ils s'arrêtèrent aussitôt. Timo, poussé par son élan, vint heurter le dos de Pulpo, qu'il poussa dans l'obscurité. Dans son vol, celui-ci bascula les jambes vers l'avant ; puis, sous l'effet du choc en retour, il partit en arrière à toute vitesse.

Pendant ce temps, Warren avait dirigé le faisceau de son projecteur sur la chose qui remuait loin devant eux, à l'arrière-plan. Malgré la mauvaise visibilité, on se rendait bien compte qu'il s'agissait d'un objet de taille respectable, agité d'un mouvement oscillatoire, tel un balancier. Chaque fois qu'il passait à un certain point, le sol se mettait à vibrer.

— Plus près ! ordonna Tsin.

Les deux sergents reprirent leur marche en avant De seconde en seconde,

l'image qu'ils interceptaient se précisait. Timo essaya d'évaluer la distance qui les séparait du « balancier ». Pour ce qu'il pouvait en juger, cette chose cylindrique qui s'agitait dans l'obscurité comme un pendule devait avoir un diamètre d'au moins dix mètres. Le haut et le bas demeuraient invisibles, perdus dans l'obscurité. Mais Timo calcula que le bas devait sans doute gratter le sol, ce qui provoquait les secousses et les vibrations.

— Halte ! ordonna soudain Tsin Muno.

Le rythme du « balancier » semblait s'être ralenti. Il se déplaça lourdement sur le côté, perdit encore de la vitesse et finit par s'arrêter, incapable sans doute d'aller plus haut avant de redescendre beaucoup plus lentement qu'avant. Lorsqu'il eut presque atteint le point le plus bas de son parcours pendulaire, le sol se mit à vibrer. L'ébranlement fut moins fort qu'au cours des trois dernières oscillations, mais en revanche, il dura plus longtemps. Cette fois, Timo était formel, les vibrations et les secousses provoquées par le « balancier » ressemblaient bien à des signaux. Fasciné, il suivit des yeux le mouvement ascendant de plus en plus lent de ce curieux pendule.

— Encore plus près ! cria Tsin.

Comme dans un rêve, Timo se détacha du sol pour glisser vers l'avant.

— Je voudrais que vous écoutiez bien tous, les enfants, poursuivit Tsin, pendant qu'ils avançaient à tâtons. Le roulement sourd que nous entendons provient de coups frappés par ce cylindre monstrueux contre le sol. De temps en temps, il modifie son rythme, produisant tantôt des signaux brefs et violents, et tantôt des signaux longs et doux. Cela me rappelle l'ancien alphabet morse terranien, constitué lui aussi de signes qu'on appelait jadis des longues et des brèves, et qui est encore utilisé parfois de nos jours. Ecoutez bien et essayez de voir si ces séquences ont un sens.

Le bras oscillant s'attarda assez longtemps en position élevée et accéléra ensuite en retombant. Lorsqu'il arriva en bas, il produisit une secousse brève et violente que Timo sentit nettement par l'intermédiaire des semelles de ses bottes.

Puis il vit le bras remonter en hésitant vers le haut et murmura entre ses dents :

— Une brève.

— C'est un E, commenta Tsin Muno.

Le bras retomba. A un rythme accéléré, il gratta le sol, remonta vers le haut à gauche, s'arrêta, repartit et produisit un deuxième ébranlement, plus doux et plus durable que le précédent. Puis il oscilla deux fois en descendant et provoqua deux secousses brèves sur le sol métallique avant de s'arrêter ostensiblement.

— Une brève, deux longues, une brève, récapitula Timo.

— L, traduisit Tsin.

D'un seul coup, Timo prit conscience de l'in vraisemblance de ce

phénomène. Il était là, à l'intérieur d'un corps inconnu qui avait sans doute été rejeté par un transmetteur sans que l'on sache de quelle manière. Il avait l'impression de rêver, plongé dans le vide absolu d'une salle immense au plafond de laquelle un monstrueux balancier semblait suspendu ; il battait à un rythme irrégulier en raclant le sol et produisait ainsi des signaux en morse facilement déchiffrables.

Timo Benz était persuadé qu'il allait se réveiller dans les secondes à venir pour se retrouver dans son univers habituel. Mais au lieu de sortir du sommeil, il entendit Tsin Muno déclarer à côté de lui :

— P ! Jusqu'à présent, nous avons E-L-P, avec une courte pause entre L et P !

Poussé par une force inconnue, Timo se mit en mouvement. Il voulait voir cette chose fabuleuse de plus près. Savoir ce qu'il en était de ce bras remuant. D'une légère poussée, il glissa vers le balancier, précédé par la lueur de son projecteur individuel qu'il avait pris la précaution de sortir.

L'obscurité l'avait induit en erreur dans l'évaluation de la distance. Il lui fallut plus de temps qu'il n'avait prévu pour se rapprocher quelque peu de l'objet. Aussi se donna-t-il un peu plus d'élan afin de gagner du terrain. La lueur de sa lampe révélait maintenant les contours du bras cylindrique, mais il était encore trop loin pour arriver à distinguer le bas du balancier.

Timo s'aperçut néanmoins que la surface de l'énorme cylindre n'était pas aussi régulière et lisse qu'il n'y paraissait vu de loin. Elle était pour ainsi dire plissée... La comparaison s'imposa à lui — plissée comme une manche qui s'était figée brusquement et était devenue métal.

Dans le récepteur de son casque, il entendit la voix de Tsin.

— Une brève, une longue — un A !

En pensée, il réunit les lettres : E-L-P-A. Cela n'avait aucun sens. Pas encore !

Le balancier ralentit soudain son rythme. Au cours de son mouvement ascendant, il donna l'impression d'avoir perdu des forces. Il réussit à gagner encore un ou deux mètres, puis rebroussa chemin en hésitant. Cette fois-ci, il s'arrêta avant d'avoir atteint le sol et se figea en position oblique.

Timo donna une dernière poussée qui le propulsa en direction de cette chose mystérieuse. Le reflet de sa lampe commençait à descendre vers le bas du balancier.

Et il finit par en saisir l'extrémité inférieure...

Mais cette vision percuta sa conscience et son esprit disjoncta littéralement. En une fraction de seconde, un véritable maelstrom de pensées incontrôlables lui brouilla les idées.

Sans s'en rendre compte, il se mit à hurler. Il n'entendit pas non plus les appels affolés de Tsin Muno. Il hurlait de peur. Une peur folle devant l'horrible spectacle révélé par le faisceau lumineux.

Le balancier se terminait pas une main humaine gigantesque. Les doigts, d'énormes barres de métal, n'étaient pas tous repliés. L'un d'eux, tendu,

pointait le sillon profond de plusieurs mètres que ce monstrueux balancier avait gratté dans le sol.

CHAPITRE II

Par la suite, Timo n'eut plus qu'un vague souvenir de la manière dont il était sorti de cette salle sinistre et remonté à bord de l'*Hélipon*. Un médecin le prit en charge et le mit aussitôt sous tranquillisants. Lorsqu'il reprit conscience vingt heures plus tard, il eut bien du mal à croire à la réalité de cette vision terrifiante.

Heureusement pour lui, Tsin Muno s'était arrangé pour réunir des preuves. Il avait fait prendre des clichés holographiques du balancier. Sur les épreuves que l'on montra à Timo, la ressemblance de l'extrémité inférieure du mécanisme avec une main humaine n'était plus aussi convaincante qu'elle avait paru au premier abord. Le doigt qu'il avait vu dirigé vers le sillon creusé dans le sol n'était rien d'autre qu'un cylindre d'un mètre et demi de diamètre, effilé à son extrémité. L'ensemble ressemblait à une sculpture à l'état d'ébauche, comme si l'artiste n'avait pas eu le temps de terminer son œuvre.

Une fois reposé et calmé, Timo fut conduit chez Tsin Muno. En regardant les clichés, il avait senti s'éveiller en lui l'espoir de trouver une explication naturelle à tout cela. Mais ce que le commandant avait à lui dire déçut ses espérances.

Warren Levier avait pris des échantillons du matériau dont était fait cet objet mystérieux et les avait confiés au laboratoire de bord, aux fins d'analyse. L'examen avait montré qu'il s'agissait de terkonite, le métal qui servait à la construction des vaisseaux spatiaux terraniens. Sa structure cristalline avait subi une profonde altération, et il en était résulté des changements d'associations moléculaires sur lesquels les scientifiques qui se penchaient sur les problèmes du transmetteur du Système Perdu s'arrachaient les cheveux. Mais il n'y avait aucun doute sur l'identité du métal.

Deuxièmement — le transmetteur souffrait d'instabilité. A des intervalles de plus en plus brefs, les détecteurs automatiques d'énergie placés sur Calife enregistraient des fluctuations dans les champs dispersifs rayonnés par les deux soleils rouges. Le général Razta, commandant de la base, avait envoyé quelques sondes-robots à proximité du seuil du transmetteur et établi, grâce à eux, que le système ne fonctionnait plus à sa manière habituelle. Trois d'entre elles s'étaient infiltrées dans le champ, dont deux avaient disparu. On supposa qu'elles avaient été expédiées vers Kahalo. Quant à la troisième, après s'être comportée comme si le champ était inexistant, elle avait ressurgi derrière les deux soleils. Comme on était parvenu à la ramener sur Calife, les scientifiques avaient pu l'examiner. Ils avaient constaté que sa structure avait subi les mêmes altérations et les mêmes changements moléculaires que ceux affectant les échantillons rapportés par Warren Levier.

Razta avait pris alors la décision de laisser l'engin étranger continuer à voler à son gré dans le Grand Abîme intergalactique. Il ne manqua pas d'officiers attachés à la base pour désapprouver cette décision. Mais c'était

Razta qui donnait les ordres. Or, à son avis, la situation était trop précaire pour que l'on prît le temps de faire des recherches sur les produits issus d'un transmetteur atteint de démence.

Un vaisseau de liaison était arrivé de Kahalo. Reginald Bull, le commandant en chef de l'Astromarine Impériale et représentant plénipotentiaire du Stellarque, lança un avertissement à toutes les unités et les escadres stationnées hors de la Voie Lactée, leur annonçant qu'elles devaient s'attendre à des difficultés imminentes : l'Hexagone des Sextuplées du centre de la Première Galaxie présentait des manifestations oscillatoires nettement visibles dans le spectre des champs dispersifs ; de même, sur Kahalo, la station de contrôle du transmetteur intergalactique avait enregistré des fluctuations dans les fonctions de régulation ; enfin, en un laps de temps très restreint, trois objets inconnus étaient apparus, sortis de la concentration énergétique à l'aplomb des six pyramides. A en juger par les descriptions, ces artefacts ne présentaient pas de grandes différences avec celui que Tsin Muno et ses hommes avaient examiné.

En consultant les registres du transmetteur de Kahalo, on apprit que, dans ce même laps de temps, un vaisseau de liaison et deux navires-cargos avaient quitté le Système Perdu pour rallier la planète aux pyramides. La conclusion s'imposait donc, sans aucun doute possible : l'instabilité de la route des transmetteurs les avait transformés en ces objets informes que Reginald Bull décrivait dans son rapport.

Le message contenait en outre l'ordre formel transmis au commandant de la base du Système Perdu de faire connaître à toutes les unités de l'Astromarine opérant dans le secteur d'Andro-Alpha, d'Androbêta ou d'Andromède l'état menaçant de la route des transmetteurs, et de prendre immédiatement toutes les mesures pour préparer le retour sur Terre de tous les vaisseaux que l'on arriverait à joindre.

En guise de réponse, le général Razta envoya une sonde de liaison dans laquelle il confirmait la réception du message, décrivait l'apparition d'un phénomène lumineux verdâtre et d'un objet non identifié jusqu'alors, puis posait aussi quelques questions. La sonde avait dû parvenir en temps et heure sur Kahalo. Car quelques heures plus tard, Razta recevait la réponse, par sonde de liaison également, attestant que sur Kahalo, on n'était pas disposé non plus à continuer à confier des vies humaines au transmetteur.

Au même moment, un croiseur de la classe des villes avait quitté Kahalo pour amener dans le Système Perdu, puis de là dans celui des Triades, un spécialiste des questions annexes de physique énergétique auquel Perry Rhodan personnellement avait fait appel.

Le vaisseau n'était jamais arrivé à destination. Il s'appelait l' *El Paso*.

La situation était très claire, personne ne pouvait plus avoir de doutes. Mais la vérité n'en était pas moins douloureuse, et l'esprit se refusait à accepter les

choses telles qu'elles lui étaient présentées.

Entre-temps, Timo Benz avait appris qu'aux yeux des scientifiques, l'instabilité de la route des transmetteurs était à mettre sur le compte de la destruction de l'Hexagone d'Androcentre. Perry Rhodan avait jugé indispensable d'anéantir le point de rematérialisation du système du transmetteur afin de fermer une fois pour toutes aux Maîtres Insulaires et à leurs mercenaires, les Téfrodiens, le chemin conduisant à la Voie Lactée, et d'empêcher ainsi toute menace d'invasion. Malheureusement, on découvrit trop tard que les transmetteurs qui assuraient ce trajet, les Hexagones à chaque extrémité ainsi que le Système Perdu au milieu, avaient été liés par un équilibre énergétique soigneusement étudié. La destruction de l'une des stations perturbait la stabilité de l'ensemble, et la route était devenue impraticable.

Le mécanisme de ce processus n'apparaissait pas clairement aux yeux des experts. Ils en ignoraient les détails, et par conséquent ne savaient pas comment on pouvait y remédier. Mais les indications étaient suffisamment évidentes pour leur fournir une image nette du problème global.

Timo Benz nota cette information en passant. Ce qui le préoccupait surtout, c'était le destin de l'*El Paso*. Il se rappelait le cri qu'il avait été le seul à entendre lorsqu'il avait collé son casque contre la paroi de la fissure, dans les entrailles de ce mystérieux colosse volant. Il se demandait d'ailleurs s'il l'avait vraiment entendu. Mais s'il y avait un événement dont il possédait un souvenir douloureux et précis, c'était bien celui-là.

Quelqu'un avait poussé ce cri. A l'intérieur d'un vaisseau spatial déformé et vide d'air dont l'équipage avait trouvé la mort par suite d'un dysfonctionnement du transmetteur.

L'image spectrale du bras métallique lui revint à la mémoire, ainsi que de cette main avec son doigt tendu qui raclait le sol pour épeler le nom du vaisseau dans cet alphabet morse totalement anachronique. Confronté aux trois témoins et à une liasse de clichés holographiques, il n'essayait même plus de se persuader que les choses n'avaient pas pu se passer telles qu'il croyait les avoir vues. Il y avait réellement à bord de l'épave de l'*El Paso* qui errait dans le Grand Abîme intergalactique, à une distance d'environ deux milliards de kilomètres à présent, un objet en métal ressemblant à un bras humain terminé par une main humaine, ou du moins suffisamment ressemblant pour ne laisser aucun doute dans l'esprit d'un observateur — un objet qui, vingt-quatre heures de temps terrestre auparavant, avait encore oscillé de droite et de gauche comme un balancier et produit des signaux, comme s'il possédait une intelligence.

Timo finit par renoncer à essayer de comprendre quelque chose à ses observations. Il enfouit ses souvenirs dans l'arrière-plan le plus éloigné de sa mémoire et se promit de les y laisser pour toujours.

Rompant aux principes de l'Astromarine Impériale, le lieutenant Benz était capable d'exercer un contrôle conscient sur ce qu'il se passait dans son esprit.

A force de volonté, il réussit à en chasser complètement le souvenir de cet épisode tragique dont une épave inconnue avait été le théâtre.

Mais il ne réussit pas à l'empêcher de prendre possession de son subconscient.

Trente-deux heures après cet incident, l'*Hélipon* reçut l'ordre de se tenir paré à appareiller pour un vol rapide jusqu'au système des Triades. Le général Razta tenait à avertir le plus rapidement possible Perry Rhodan de ce danger menaçant. Pour transmettre ces informations, il mobilisa le vaisseau le plus moderne qu'il trouva dans son secteur d'activité.

Les semaines suivantes furent un véritable cauchemar.

Pour le vol vers Gleam, Tsin Muno exigea que l'on sollicite les multipropulseurs au-delà de leur limites supérieures, ce qui représentait pour tous les systèmes nerveux une épreuve quasi-insoutenable. En effet, si tous les records étaient pulvérisés, il fallait en contrepartie se résigner à ce que l'équipage se trouve en état d'alerte permanente parce que les générateurs pouvaient exploser à tout instant. Les quatre cent mille années-lumière qui séparaient le système des Triades dans la Nébuleuse d'Androbéta de la base du Système Perdu furent franchies en un laps de temps qui, en des circonstances moins dramatiques, aurait soulevé l'enthousiasme de tous les champions de la vitesse. L'équipage de l'*Hélipon* était plus ou moins proche de l'épuisement, mais Tsin Muno n'en tenait aucun compte, dans l'espoir que tout son monde pourrait se reposer quelques jours sur Gleam.

Lorsqu'il, émergea dans l'univers einsteinien à près de quatre cents unités astronomiques du système des Triades, il brancha son hyperémetteur et diffusa son message de détresse pour gagner encore les deux heures qui, à partir de ce moment-là, s'écouleraient jusqu'à l'atterrissage de l'*Hélipon* sur Gleam.

« La route du transmetteur est dans un état d'instabilité croissante. Des symptômes d'altérations mettent le processus de transport en danger. Le commandant en chef terranien recommande à toutes les unités stationnées dans Andro- Alpha, Androbéta, Andromède et dans le Système Perdu de partir le plus rapidement possible. Les six mille unités de la flotte de surveillance du général Razta doivent rester parées à appareiller pour pouvoir emprunter le transmetteur dès qu'il reviendra à une phase de stabilité. »

A bord de l'*Hélipon*, mis à part Tsin Muno, personne ne comprenait la signification profonde de cet hypermessage.

L'expédition de l'Astromarine Impériale dans le fief des Maîtres Insulaires se terminait par un échec, de même que la percée des Terraniens vers Andromède. L'objectif caché, à savoir la suppression du danger constitué par les Maîtres Insulaires, n'avait pas été atteint.

Ou du moins pas comme on l'avait prévu. Le transmetteur solaire était détruit, ce qui annihilait à tout jamais les espoirs nourris par les Maîtres Insulaires de faire passer leur flotte d'invasion dans la Voie Lactée. Pour

réaliser leurs plans d'attaque, ils seraient dans l'obligation de construire un nouveau transmetteur géant, entreprise apparemment irréalisable depuis que les Ingénieurs Solaires avaient quitté la scène de leur plein gré.

Mais il restait encore quatre Maîtres Insulaires, dont le pouvoir était à peine affaibli. Ils allaient continuer à tirer des plans et à intriguer, et ils trouveraient de nouveaux moyens pour menacer la Voie Lactée. Peut-être pas le lendemain ou le surlendemain, mais dans vingt, cinquante ou cent ans.

La première manche du jeu cosmique se terminait sur un match nul.

Le côté tragi-comique de la situation était que Perry Rhodan n'avait à s'en prendre qu'à lui-même de cet échec. C'était sur son ordre que le transmetteur du Centre de la Nébuleuse d'Andromède avait été détruit. C'était donc lui qui indirectement était responsable de l'instabilité de la route du Système Perdu à Kahalo, et à cause de lui que les Terraniens étaient forcés de s'enfuir précipitamment s'ils voulaient sauver au moins leur vie et quelques vaisseaux.

L'avenir prouva que Tsin Muno avait parfaitement bien analysé la situation et la réaction de Perry Rhodan à son message de détresse. Lorsque l' *Hélipon* atterrit sur Gleam, la base se trouvait déjà sens dessus dessous. Ce secteur de la planète était plongé dans la nuit, une de ces nuits claires où les deux soleils les plus éloignés du système des Triades frôlaient l'horizon, l'un au nord et l'autre au sud. Chacun de ces soleils était deux fois plus lumineux que la pleine lune terrestre. La vallée qui abritait le centre de la base grouillait d'une activité fébrile. Les chantiers navals tournaient à plein régime, occupant le maximum de personnel. De petits engins spatiaux atterrisaient et appareillaient sans interruption. Une armada de véhicules de surface était perpétuellement en mouvement, et l'hyper récepteur du poste central de commandement de l' *Hélipon* bourdonnait de milliers de conversations agitées venant du sol.

Aussitôt après l'atterrissage, Tsin Muno fut convoqué chez Perry Rhodan. A peine posé, le vaisseau de liaison vit s'approcher un glisseur et deux ordonnances. Tsin renonça à nommer un remplaçant pour la durée de son absence. Il envoya ses hommes à leurs quartiers et leur recommanda de se reposer à fond. Lui-même était tout aussi rompu qu'eux. Mais sa mission ne serait terminée que lorsque le Stellarque connaîtrait tous les détails de l'opération.

Il passa trois heures avec Perry Rhodan et quelques officiers supérieurs de l'état-major, dont une et demie pour faire son rapport et répondre aux nombreuses questions :

Oui, l'instabilité de la route des transmetteurs ne faisait aucun doute. On pouvait même la calculer.

Non, la route n'était pas entièrement bloquée. Un trafic intense se maintenait entre Kahalo et le Système Perdu grâce à l'utilisation de sondes-robots.

Oui, on utilisait les sondes pour se communiquer d'un côté à l'autre l'état de stabilité de la route.

Non, le taux de progression de l'instabilité n'avait pas encore été déterminé avec certitude.

Oui, les scientifiques avaient réussi à avoir une idée approximative des intervalles de temps qui séparaient les périodes de stabilité relative du transmetteur et de leur durée, afin de permettre son utilisation pour le transport des vaisseaux habités.

Non, cette rémission passagère ne durerait certainement pas trois mois ! Deux semaines, peut-être trois ou quatre tout au plus. Les experts ne se hasardaient pas à en promettre davantage.

Le commandant de l'*Hélipon* participa à la discussion qui suivit, ce qui lui permit de considérer de leur point de vue à eux les problèmes qui se posaient aux Terraniens stationnés sur Gleam.

Cette planète servait de base terranienne à treize mille unités de l'Astromarine Impériale, parmi lesquelles un millier de navires ultramodernes, équipés de multipropulseurs, qui disposaient d'une autonomie allant de neuf cent mille à un virgule deux millions d'années-lumière, suivant leur classe. Huit mille unités possédaient des propulseurs compacts, tout à fait désignés pour des vols sans retour ne dépassant pas quatre cent cinquante mille années-lumière. Les quatre mille vaisseaux restants n'étaient dotés que de simples convertisseurs kalupéens et, pour des vols supérieurs à deux cent cinquante mille années-lumière, il fallait les équiper de propulseurs supplémentaires. Les chantiers y travaillaient déjà d'arrache-pied. Perry Rhodan n'était pas disposé à sacrifier ne serait-ce qu'une seule unité tant qu'il y avait encore une étincelle d'espoir de pouvoir les ramener toutes sur Terre, via le transmetteur.

Ce qui se comprenait aisément. Tout ce qui pouvait voler sur de grandes distances était précieux. Des vaisseaux ayant un rayon d'action inférieur à deux cent cinquante mille années-lumière n'avaient pratiquement aucune valeur, car cela représentait la distance minimale séparant deux bases l'une de l'autre. D'une rigueur logique et concevable pour une expédition intergalactique, cette échelle de valeur n'était pas applicable à des opérations circonscrites à une galaxie. Même les quatre mille unités équipées de simples convertisseurs kalupéens et considérées par les hommes de Gleam comme des engins anachroniques, avec tout le mépris que l'on pouvait supposer, garderaient toute leur valeur si l'on réussissait à les ramener dans la Voie Lactée. Bien que notablement inférieure à celle d'autres types de vaisseaux, leur autonomie leur permettait encore de traverser toute la Première Galaxie.

Au bout de trois heures de discussion, les lignes directives étaient tracées. On décida d'équiper immédiatement de propulseurs supplémentaires toutes les unités dont la puissance était insuffisante pour atteindre le transmetteur du Système Perdu. Il fallait compter trois semaines pour que les chantiers navals de Gleam, ainsi que KA-Supertarif, celui des Ingénieurs cosmiques stationné dans le système des Triades, puissent réaliser ce programme. Tous les vaisseaux aptes aux vols à longues distances partiraient immédiatement en

direction du Système Perdu. Le général Razta reçut pour mission de faire passer à leur gré les unités qui se présenteraient par le transmetteur.

Seuls les mille navires les plus modernes, équipés de multipropulseurs, resteraient dans l'espace, à proximité de Gleam. Perry Rhodan avait besoin d'eux pour protéger ses arrières. Si les Maîtres Insulaires se rendaient compte que les Terraniens s'étaient pour ainsi dire coupés de leur propre galaxie, ils n'hésiteraient pas à exploiter cet avantage et à les attaquer.

Tsin Muno avait espéré pouvoir accorder à ses hommes, ainsi qu'à lui-même, quelques jours de repos complet, mais il en fut pour ses frais. Le départ d'Androbéta nécessitait toute une série de préparatifs de la part des gens du Système Perdu.

L' *Hélipon*, le vaisseau chargé d'assurer les liaisons, reçut l'ordre d'appareiller de nouveau huit heures plus tard.

Pendant trois semaines, le croiseur de liaison fit la navette entre Gleam et la base du transmetteur. Trois semaines pendant lesquelles le navire ne disposa que de six à huit heures d'immobilisation entre l'atterrissage et le décollage. Tsin Muno reçut le titre d'ambassadeur extraordinaire doté d'un statut spécial et, en guise de compensation pour cette activité incessante et usante pour les nerfs, il eut la consolation de se voir accorder partout la priorité. En outre, chacun s'ingénia à obéir à ses ordres avec le maximum de rapidité et de précision.

Pendant ce temps, les travaux avançaient à une cadence infernale sur Gleam. Les chantiers équipaient quotidiennement près de cent soixante vaisseaux « anachroniques » de propulseurs auxiliaires. Jour après jour, des formations de cinq cents unités quittaient la planète pour aller se glisser dans l'espace linéaire.

Sur Calife, les ingénieurs et les scientifiques n'avaient plus une minute de repos. Le transmetteur restait sous observation permanente. Des milliers d'instruments enregistraient les moindres fluctuations de ses rayonnements, et des milliers d'autres analysaient les données reçues. Des sondes- robots faisaient sans arrêt la navette entre le Système Perdu et Kahalo. Dès que la route semblait avoir retrouvé sa stabilité, une formation de vaisseaux disparaissait dans la concentration d'énergie entre les deux soleils.

Bien entendu, il y eut des incidents. Un groupe de plusieurs centaines de navires perdit un temps fou à se glisser dans le champ de concentration. Or, il ne fallait pas négliger un détail : si le champ était stable au début du processus d'infiltration, il ne l'était plus forcément à la fin. Quelques vaisseaux se matérialisèrent au-dessus de Kahalo métamorphosés en nuages de gaz incandescents qui se dilatèrent en un éclair et disparurent dans le cosmos. D'autres en sortirent transformés en blocs métalliques méconnaissables et informes. D'autres encore ne réapparurent pas du tout et on ne les revit jamais plus.

Malgré tout, étant donné le nombre global de vaisseaux envoyés dans le

transmetteur, le pourcentage de pertes restait minime. Au bout de deux semaines et demie, lorsque l'*Hélipon* appareilla pour ce qui devait être son dernier vol de liaison entre Calife et Gleam, quinze mille huit cent cinquante-cinq unités, parmi lesquelles les six mille navires de la flotte de surveillance du Système Perdu, avaient pris la direction de la Voie Lactée. Quinze mille sept cent quarante-trois d'entre eux arrivèrent à bon port sur Kahalo, les cent douze autres furent portés disparus.

Le 20 août 2405, l'*Hélipon* atterrit de nouveau sur Gleam — pour la dernière fois, comme chacun le croyait. Parmi les informations que Tsin Muno avait à transmettre, s'en trouvait une qui n'entrait pas dans le schéma habituel des chiffres et des données.

On avait appris par un message envoyé sur Kahalo que Mory Rhodan-Abro avait donné le jour à des jumeaux. Depuis le 16 août précédent, Perry Rhodan, Stellararque de l'Empire Solaire, était devenu le père d'un petit garçon et d'une petite fille. La nouvelle précisait d'ailleurs que la fille était née la première, suivie du garçon huit minutes plus tard.

Tsin Muno était ravi d'avoir à apporter cette bonne nouvelle, la première depuis plus de deux semaines qui offrait enfin une diversion agréable dans sa triste existence de courrier diplomatique.

Perry Rhodan apprit l'événement aussitôt après l'appareillage des derniers navires équipés de propulseurs auxiliaires. On avait fait tout ce qui était humainement possible pour sauver jusqu'à la dernière unité. Seuls demeuraient encore dans le secteur des Triades les mille vaisseaux de construction récente ultramoderne.

Sur Gleam, on put enfin prendre le temps de souffler et de réfléchir. Le Stellararque organisa une grande fête en l'honneur de la naissance des jumeaux, à laquelle l'équipage de l'*Hélipon* fut convié au grand complet. Pour Timo Benz, ce fut la première occasion depuis deux semaines de parler avec quelqu'un d'étranger au croiseur de liaison et de tenir en main un verre qui n'était pas en matière plastique. Il était fatigué jusqu'à la moelle des os, au point d'être complètement ivre au bout de trois verres de whisky et de n'avoir plus aucun souvenir de ce qu'il s'était passé pendant le reste de la soirée.

Le lendemain, l'*Hélipon* reprenait le chemin du Système Perdu. Entre-temps, on avait commencé sur Gleam à détruire les chantiers, les aires d'atterrissage, les installations techniques et les hangars de stockage pour que rien de tout cela ne tombe entre les mains de l'ennemi. Partout, les champignons des explosions nucléaires s'élançaient vers le firmament. Ainsi fût sacrifié du matériel pour une valeur de plusieurs billions de solars, que les vaisseaux n'avaient pas pu emporter. Si les Téfrodiens atterrissaient sur Gleam, ils ne trouveraient plus rien qui justifiait une invasion.

Pour le vol de retour, Timo Benz remplaçait le capitaine Zuckerman, chef du groupe de navigation, qui était lui aussi victime d'un abus d'alcool. En réalité, il ne souffrait que d'une gueule de bois bien tassée, et son état n'était certainement pas plus grave que celui de Timo lui-même. Le malheureux

lieutenant n'avait pas bénéficié de la même indulgence que son capitaine, et, en son for intérieur, il n'était pas loin de parler d'injustice. Personne n'avait tenu compte des bourdonnements dans la tête et de ce goût fade dans la bouche dont il souffrait ; quant à son estomac, il avait l'impression qu'il était coincé entre ses côtes. Heureusement pour lui, la détermination du cap de l'*Hélipon* ne posait aucun problème et les calculateurs positroniques se chargeraient de tout le travail.

Une fois arrivé à la distance de sécurité habituelle du système des Triades, le navire se glissa dans l'espace linéaire. L'image présentée par l'écran panoramique changea. L'obscurité du cosmos se transforma en un voile grisâtre et laiteux d'une consistance semi-transparente. Les points lumineux des étoiles prirent une coloration uniformément blanche. Leur éclat anormal ressortait sur le gris ambiant. La lisière de la grande galaxie d'Andromède, à peine visible dans le continuum einsteinien par suite de la densité d'étoiles de la Nébuleuse d'Androbéta, s'étirait à travers le secteur arrière de l'écran comme une bande solide aux reflets ternes.

Timo Benz s'abandonnait paresseusement à ses pensées. Perry Rhodan avait décidé de quitter Gleam le 25 août. Après son départ, il n'y aurait plus une seule nef terranienne dans l'espace galactique d'Andromède. Il se rappela avoir entendu dire que les Maahks, qui considéraient Androbéta comme leur espace vital proprement dit, étaient ravis de voir les Terraniens prendre le large. Dans la mesure toutefois où un Maahk était capable d'éprouver de la joie ! Et cela, bien que présentement, une partie de la flotte restante sur Gleam fût occupée à repousser ou à anéantir les escadres téfrodiennes, lesquelles tentaient de plus en plus souvent d'envahir la Nébuleuse d'Androbéta.

Le jeune lieutenant n'avait encore jamais rencontré un de ces Méthaniens. Mais il avait appris que seul un cerveau positronique était en mesure de comprendre leur forme de pensée. Leurs actes étaient uniquement fondés sur la logique, et leur quasi-absence d'émotions les faisait paraître à ses yeux comme des espèces de robots.

Une heure après le passage dans le continuum einsteinien, Timo confia sa place à son voisin et s'en alla au mess pour y prendre un maigre petit déjeuner. Il n'avait pas faim du tout, mais son bon sens lui soufflait qu'il devait avaler quelque chose s'il voulait arriver en forme à la fin de la journée.

Lorsqu'il revint une demi-heure plus tard dans le poste central de commandement, la bande d'Andromède avait pâli sur l'écran et le nombre d'échos lumineux stellaires notablement diminué. L'*Hélipon* se trouvait dans le secteur périphérique extrême de la Nébuleuse d'Androbéta. Devant elle baillait le Grand Abîme intergalactique, cette crevasse quasi infinie qui séparait les deux Voies Lactées.

Puis le lieutenant reprit sa place et ses fonctions. Il étudia les dernières données du cap que la positronique venait d'éjecter. Une nouvelle bande de plastopapier voltigea presque au même moment devant lui sur le pupitre. Il la prit aussitôt en main.

Et il se rendit compte immédiatement que quelque chose clochait. Les paramètres fournis ne concordaient plus avec ceux qui avaient été établis par la positronique. La divergence sortait du seuil de tolérance. *L'Hélipon* se déplaçait plus lentement qu'il aurait dû, vu le régime imposé aux propulseurs.

Il prit en main le micro de l'intercom et appuya sur le bouton rouge qui le mettait en liaison avec le récepteur de Tsin Munu. Le visage impassible du commandant apparut sur l'écran.

— Dérive de cap, monsieur, dit simplement Timo. Nous décélérons.

Tsin réagit immédiatement.

— Commandant au contrôle technique, dit-il d'une voix claire diffusée par tous les haut-parleurs. La navigation enregistre une dérive de cap. Contrôlez la puissance des propulseurs.

Timo attendit le résultat dans une tension croissante, tandis que les techniciens pressaient leurs boutons de contrôle et lisaient les indications portées sur leurs cadrans. La réponse arriva quelques instants plus tard.

— Deux projecteurs de champ en panne. Le projecteur V fonctionne à la moitié de sa puissance.

Il fallait bien que ça arrive ! se dit Timo. Durant les trois dernières semaines, le vaisseau avait accompli plus de quinze vols entre le Système Perdu et Gleam. On avait changé les kalups après chaque vol. Mais les projecteurs chargés de convertir l'énergie kalupéenne en un champ statique qui enveloppait le navire constituaient un élément intégré et non interchangeable du système propulsif. Plus de quinze vols, de quatre cents années-lumière chacun, en un temps record. Ils n'avaient pas pu supporter cette surcharge et étaient en train de rendre l'âme. Le champ de libration qui entourait *l'Hélipon* s'effondra.

Tsin Munu prit la seule décision judicieuse : il désactiva les convertisseurs. Le vaisseau de liaison ressurgit dans l'univers einsteinien.

Le spectacle offert par les écrans d'observation était désolant. Le fourmillement stellaire d'Androbéta était resté loin derrière le navire. Devant, seul un écho lumineux rougeâtre, qui paraissait tout à fait perdu et hors de propos dans l'obscurité intégrale, brillait faiblement.

Les données de détection, introduites automatiquement dans la positronique de Timo, montrèrent que l'étoile rouge était éloignée de cent vingt unités astronomiques de *l'Hélipon*. Le navire s'approchait d'elle à une vitesse de soixante pour cent de celle de la lumière et la manquerait de deux unités astronomiques si le cap n'était pas modifié.

Le lieutenant Benz réfléchit pour savoir comment il réagirait à la place du commandant. Il commencerait évidemment par faire examiner les projecteurs en panne pour savoir s'ils étaient réparables en vol. A supposer qu'il soit impossible d'effectuer la remise en état — car les projecteurs des champs de libration étaient des constructions extrêmement complexes —, que pourrions-nous faire ?

Le contrôle technique s'était déjà mis au travail. Tsin avait branché son

récepteur sur le circuit intercom général. Tout le monde pouvait entendre le diagnostic prononcé par les techniciens.

— Il n'y a plus aucun espoir pour deux des projecteurs, monsieur. Il faut les remplacer. Mais on peut réparer le troisième. Deux autres encore ont besoin d'une révision complète.

Assis devant son pupitre, les yeux fixés dans le vide, Tsin Muno donnait l'impression de n'avoir rien entendu. La privation de deux projecteurs signifiait que l'*Hélipon* ne pouvait plus manœuvrer dans l'entr'espace suivant un plan précis. Le vol linéaire était encore possible, mais personne n'était en mesure d'intervenir pour prévoir les réactions du navire et deviner les fluctuations de cap qu'il allait prendre de sa propre initiative.

Timo était certain que Tsin ne se risquerait pas à s'aventurer au hasard dans l'espace linéaire en espérant que l'*Hélipon* en sortirait quelque part à proximité du Système Perdu.

Mais que pouvait-il faire d'autre ?

Moi, à sa place, se dit le lieutenant Benz, je me dirigerais vers le soleil rouge et essaierais de déterminer s'il possède une planète habitable. Puisque de toute façon il n'y a pas d'autre solution !

— Navigation, clama soudain Tsin. Calculez le cap pour rallier l'étoile rouge ! Détection : je veux savoir le plus vite possible si elle possède une ou des planètes.

Avec un sentiment de satisfaction, qui ne lui parut d'ailleurs pas tellement approprié étant donné la situation présente, Timo se lança dans les calculs nécessaires à l'établissement du cap en question. Il modifia la direction prise jusqu'alors et ordonna d'accélérer jusqu'à quatre-vingt dix-neuf pour cent de la vitesse lumineuse. A cette allure, le facteur d'altération entre le temps de bord et le temps réel se montait à environ sept pour cent. En temps de bord, le vaisseau mettrait donc environ trois heures pour atteindre le soleil rouge.

De sa propre initiative, Timo fit vérifier par son calculateur positronique s'il existait une cartographie du secteur spatial dans lequel se trouvait l'*Hélipon*. Sans grand espoir d'ailleurs. Il suffit de quelques secondes à la machine pour confirmer ses craintes. La position d'attente du navire se trouvait à environ mille années-lumière du secteur périphérique proprement dit d'Androbéta. Aucun vaisseau terranien ne s'était aventuré jusqu'alors dans cette zone. L'étoile rouge était inconnue.

Il n'y avait guère d'espoir non plus, se dit encore Timo Benz, pour qu'une nef terranienne vienne traîner dans ces parages à plus ou moins brève échéance.

Au bout d'une heure à peine, la détection annonça, sur la foi d'irrégularités dans le champ de gravitation du soleil rouge, qu'une masse planétaire au moins orbitait autour de cette étoile solitaire. Il se passa encore quarante minutes, puis les spectroscopistes firent savoir à leur tour que l'examen du disque solaire avait permis de découvrir une zone où l'on pouvait observer les raies d'absorption de l'oxygène et de l'azote. Cela signifiait qu'il se trouvait

devant le disque un corps pour lequel les raies de ces deux éléments masquaient celles, plus étroites, contenues dans le spectre solaire. Les spectroscopistes en déduisirent sans hésitation que la planète possédait une atmosphère composée pour l'essentiel d'oxygène et d'azote.

Pendant quelques secondes, Timo se sentit rassuré, sans doute parce que cette planète inconnue avait toutes les chances d'être analogue à la Terre. Il constata alors avec surprise que manifestement, il avait déjà pris son parti de passer le reste de sa vie dans ce coin perdu de l'Univers.

Le vol se poursuivit sans incident. Dans des circonstances normales, les officiers présents dans le poste de commandement auraient parlé entre eux de cette étoile rouge et imaginé des noms qu'ils pourraient proposer à Tsin Muno pour baptiser ce soleil inconnu. Mais la joie de la découverte était ombragée par la certitude que ce serait la dernière qu'ils feraient de leur vie. Personne ne se creusa la cervelle pour trouver un nom à cet astre qui franchissait chaque matin la ligne d'horizon d'une planète délaissée et disparaissait le soir derrière elle. On ne pourrait que l'appeler « Soleil ».

La manœuvre de décélération commença. *L'Hélipon* vit sa vitesse diminuer jusqu'à ce qu'il mette pratiquement en panne à dix unités astronomiques de l'étoile. Entre-temps, le télescope du groupe astronomique déployé sur toute sa hauteur avait réussi à repérer la planète au bord du disque solaire. Elle possédait bien une atmosphère respirable, cela ne faisait plus aucun doute. Le soleil était du type H2, et la distance moyenne entre la planète et son astre-mère se montait à soixante-dix millions de kilomètres. Cela signifiait que malgré la maigre puissance radiative de son soleil, elle recevait plus de chaleur que la Terre. Les astronomes l'imaginaient comme un monde tropical avec une zone de climat tempéré coiffant les deux pôles comme une vaste calotte, et sans doute une ceinture équatoriale inhabitable où la température moyenne montait à plus de soixante degrés C.

Timo Benz plaça *L'Hélipon* sur le cap d'un rendez-vous avec cette planète. Le puissant navire se rapprocha de ce monde inconnu à vitesse réduite. La distance n'atteignait même plus deux unités astronomiques lorsqu'il se passa quelque chose d'invraisemblable.

L'hyper récepteur grésilla. Les haut-parleurs diffusèrent les chuintements, les sifflements et les bourdonnements d'un appel codé. L'indicateur de l'antenne de détection montra que le message provenait de la planète inconnue.

Voilà qui donnait à la situation une note totalement inattendue, se dit Timo Benz avec un renouveau d'impatience et de curiosité.

Tsin Muno sauta sur ses pieds.

— A tous les officiers des transmissions, éloignez-vous de vos appareils !

Sans rien comprendre à cet ordre, les officiers s'empressèrent d'obéir. Ils se marchèrent sur les pieds, ce qui déclencha un véritable chaos autour du pupitre du chef des transmissions. Pendant ce temps, Tsin Muno avait saisi son

radiant. Avant que quiconque ait pu deviner ses intentions, il se mit à tirer. Un rayon clair, ténu comme une aiguille, frappa le modulateur. Le couvercle gris en plastométal se pulvérisa en millions d'étincelles qui jaillirent de tous côtés. Un court-circuit provoqua un éclair de plusieurs mètres de longueur qui bondit de la boîte et emplit l'air d'une odeur d'ozone.

— Officiers des transmissions ! Retournez à vos postes ! cria Tsin.

La fumée avait envahi le central de commandement. A travers un voile, Timo entrevit les silhouettes des officiers qui reprenaient leurs places.

— Hyperémetteur paré ! aboya Tsin. Emettez !

Une voix traversa le nuage, une voix où perçaient la panique et l'incompréhension totale.

— Emettre... quel message, monsieur ?

— Prends ton micro en main et parle ! hurla encore Tsin. Vite ! N'importe quoi !...

Et Timo finit par comprendre où voulait en venir le commandant. Il éprouva une admiration profonde pour le major asiatique qui avait discerné plus rapidement que quiconque la signification de ces crépitements et pris l'unique décision qui s'imposait — bluffer l'adversaire. L'hyper récepteur n'ayant pas pu décoder le message, il fallait en déduire que le code utilisé ne correspondait à aucun des schémas de déchiffrage et n'était donc pas d'origine terranienne.

La planète inconnue ressemblait à la Terre, pour autant qu'on pût en juger de visu, donc il était impossible que des Maahks s'y soient établis. La conclusion s'imposait : l'émission était d'origine téfrodiennne. Il fallait en déduire que les Téfrodiens avaient établi une base secrète sur la planète du soleil rouge. Le message chiffré qu'ils avaient capté ordonnait sans doute au vaisseau qui s'approchait de décliner tout simplement son identité. Tsin Muno voulait empêcher que les mercenaires des Maîtres Insulaires reconnaissent la nationalité de l'*Hélipon*. Comme il ignorait le code téfrodien, il ne pouvait pas répondre. Il était donc obligé de feindre une panne de son hyperémetteur.

Certes, les moyens de simuler le dysfonctionnement d'un hyperémetteur ne manquaient pas, mais il n'y en avait qu'un seul qui pût se réaliser en un éclair : la destruction du modulateur. Dans ce cas, les hyperfréquences quittaient l'antenne de l'émetteur sans être modulées et les Téfrodiens recevaient un sifflement uniforme, signe que l'hypercom du vaisseau à l'approche était endommagé.

La ruse sembla produire son effet. Les sifflements et les chuintements se turent dans le récepteur. Les Téfrodiens avaient compris qu'ils ne recevraient pas d'informations par hypercom.

Comme plus de quatre-vingt-dix pour cent des vaisseaux terraniens, l'*Hélipon* avait une forme sphérique. Les Téfrodiens utilisaient le même principe de construction, et l'un des types les plus courants de la flotte téfrodiennne était une nef sensiblement de la même taille que celle du croiseur

lourd. Les Terraniens pouvaient donc encore espérer que les Téfrodiens considèrent leur vaisseau comme l'une de leurs propres unités. Du moins pour le moment. Le bluff de Tsin Muno avait-il réussi à étouffer complètement leur méfiance ? Comment réagiraient-ils en voyant de plus près le navire terranien ? Nul ne pouvait le deviner. Pour le savoir, il fallait attendre un peu.

Tsin jugea le moment venu de mettre ses officiers au courant de son plan. Entre-temps, le malheureux modulateur avait cessé de lâcher de la fumée, et le climatiseur avait absorbé le gaz nauséabond.

— Les ennemis ont établi une base sur la planète vers laquelle nous nous dirigeons, dit-il pour entrer d'emblée dans le vif du sujet. La situation est très différente de ce à quoi nous nous attendions il y a quelques minutes seulement. Avec un peu de chance, nous réussirons à y trouver des projecteurs de champ kalupéen pour remplacer ceux des nôtres qui sont défectueux. Loin de moi la pensée de vous donner de fausses espérances. Mais je pense que nous avons à présent une véritable chance d'atteindre encore le Système Perdu — je veux dire dans un délai raisonnable. L'un ou l'autre d'entre vous peut-il faire des propositions concernant la conduite à tenir sur... sur... (Il hésita et se mit à grimacer un sourire, comme c'était sa manière lorsqu'il découvrait une négligence de sa part.) Elle n'a pas encore de nom, la pauvre. Donc des propositions concernant la conduite à tenir là-bas ?

Les membres de l'équipe du poste de commandement ne s'étaient pas encore remis de leurs émotions. Personne n'ouvrit la bouche. De sa propre autorité, Tsin Muno baptisa le soleil Radiant et sa planète solitaire Solo.

Maigre inspiration, se dit Timo Benz, mais tout de même mieux que l'idée saugrenue qui lui était venue un peu plus tôt.

— Jusqu'à plus ample informé, nous devons nous limiter à des conjectures sur l'importance de la base, poursuivit Tsin Muno, oubliant sans doute qu'il avait réclamé auparavant des propositions tactiques. Il semble en tout cas évident qu'elle n'est pas très vaste, sinon nos détecteurs d'énergie auraient réagi depuis longtemps. Il s'agit probablement d'un chantier naval de réparation qui a été établi ici pour donner une sécurité supplémentaire aux navires ennemis opérant dans le secteur d'Androbéta. N'oubliez pas que, suite au soulèvement des Maahks, la Nébuleuse d'Androbéta est devenue une zone ennemie pour les Téfrodiens. Vu sous cet angle, le choix d'un monde à l'écart n'est donc pas tellement étonnant. En d'autres termes : je m'attends à trouver un chantier entièrement automatique et un personnel réduit à quelques douzaines d'hommes. Si nous réussissons à surprendre l'ennemi avant qu'il ait pu lancer un appel au secours par hypercom, nous aurons gagné la partie. Voici donc comment nous allons procéder. Tout d'abord, donner l'impression que nous venons seulement de perdre le contrôle sur l'*Hélipon*. Puis nous écraser sur Solo, à un endroit situé le plus loin possible de la base ennemie. Les Téfrodiens voudront examiner le point de chute. Pour cela, ils seront obligés de détacher quelques hommes de leur base, ce qui réduira d'autant le personnel qui y est affecté. Je crois qu'il serait alors très judicieux d'attaquer

la base en même temps.

Solo se révéla être un monde paradisiaque. La planète avait un diamètre de dix mille kilomètres environ et une gravitation de surface de 0,82 G. La base des Téfrodiens se trouvait à une latitude sud de quarante degrés, non loin d'un océan qui entourait les trois quarts de l'hémisphère sud comme un bandeau d'une largeur assez conséquente. Le continent sud coiffait le pôle comme une calotte. La zone polaire elle-même était une région montagneuse, foisonnante de fleuves et de lacs, couverte d'une végétation composée d'arbres à feuilles caduques et d'arbres à feuilles persistantes. En remontant vers le nord, on débouchait sur la plaine. Les cours d'eau se réunissaient sur leur trajet vers l'océan pour former des fleuves puissants qui traversaient des secteurs de prairies et de brousse au nord du quarante- cinquième parallèle, faisant place à des jungles étouffantes et humides au fur et à mesure que l'on approchait de l'équateur. La côte était bordée d'un massif montagneux très étendu dont les sommets arrondis évoquaient les premiers temps de l'histoire géologique de Solo. Il atteignait une altitude suffisante pour garantir à la base téfrodiennne un climat supportable au-dessus de la jungle bouillonnante.

Les prévisions de Tsin Muno s'étaient confirmées. La dispersion radiative de la base était faible. S'il y avait des machines nécessitant une consommation importante d'énergie, parmi lesquelles des armes qui auraient pu devenir dangereuses pour *l'Hélipon*, en tout état de cause elles ne fonctionnaient pas pour l'instant. Une fois arrivés à vingt mille kilomètres de distance, les astronomes découvrirent une aire d'atterrissage quadrangulaire de plus de quarante kilomètres de côté en plein massif montagneux. De minuscules formations cubiques à la lisière du champ semblaient être des bâtiments. Il y en avait huit au total. Il ne semblait pas y avoir d'autre colonie sur Solo.

Depuis une demi-heure, *l'Hélipon* se trouvait en liaison radio avec l'ennemi. Tsin Muno avait mis au point une histoire qui paraissait plausible : son vaisseau avait été endommagé au cours de combats contre les Maahks. A la suite des dernières échouffourées en périphérie d'Androbéta, l'astronef avait pris la direction de Solo pour se mettre à l'abri, lorsque les tirs des canons maahks avaient menacé de porter atteinte à sa manœuvrabilité. Poursuivi pas deux unités maahks, le navire avait de nouveau essuyé le feu de l'ennemi avant d'avoir pu se glisser dans l'espace linéaire. Les projecteurs et l'hyperémetteur avaient été détruits lors de ces derniers assauts.

Tsin se garda bien de trop miser sur la crédulité des Téfrodiens. Au lieu d'alléguer que la transmission des images aussi était en panne, il fit passer l'un de ses officiers qui maîtrisait parfaitement la langue de l'ennemi pour un téfrodien et le fit avancer jusqu'à la caméra pour transmettre son message. On avait même déniché un vieil uniforme téfrodien déchiré dans une réserve. L'hôpital de bord s'était chargé du maquillage afin de reproduire le teint sombre et velouté de leur peau, et on orienta la caméra de telle manière que seuls étaient visibles derrière le faux Téfrodien les débris du modulateur dont

les vestiges lamentables ne permettaient pas de déceler l'origine. Tsin lui-même et l'un des officiers des transmissions manipulèrent les contrôles de la station hypercom pour créer des perturbations qui soulignaient le prétendu mauvais état de l'appareil et interrompaient l'émission de temps en temps pendant plusieurs secondes. Précaution nécessaire, car l'officier qui parlait dans le microphone ne connaissant pas le nom téfrodien de la base, il fallait provoquer une perturbation bruyante chaque fois qu'il aurait dû le mentionner pour les besoins de la conversation.

La représentation se déroula sans aucun problème, et le véritable Téfrodien dont on voyait le visage sur l'écran ne parut nourrir aucun soupçon. Lorsque l'*Hélipon* commença à descendre vers la base de Solo, il fut question des difficultés de manœuvre qui se faisaient de plus en plus perceptibles depuis une heure. L'équipe de la navigation qui avait retrouvé son chef, le capitaine Zuckerman, arraché à son lit d'hôpital par le major lui-même à grand renfort de fanfare, soutint la thèse en faisant faire des bonds et des écarts brusques au vaisseau. Le Téfrodien promit de faire tout le nécessaire en cas d'atterrissage forcé et de mobiliser des véhicules de recherche pour le cas où le navire ne pourrait pas se poser à proximité de la base.

Une fois les mesures de prévention organisées, Tsin se lança dans le spectacle proprement dit. A ce moment-là, l'*Hélipon* se trouvait encore à quatre cents kilomètres environ au-dessus du pôle sud. Les sondes extérieures avaient observé quelques instants auparavant les premières traces de l'atmosphère planétaire.

La liaison radio fut interrompue. Sur Solo, cette coupure avait dû être interprétée comme un court-circuit soudain de l'émetteur. Les propulseurs s'étaient tus, et cela aussi, les Téfrodien avaient dû le remarquer. Le vaisseau géant se laissa tomber dans l'atmosphère comme un roc.

A ce moment-là, le lieutenant Benz se trouvait dans le hangar du sas, en compagnie des sergents Pulpo Rimak et Warren Levier. Timo avait reçu de Tsin l'ordre d'attaquer les Téfrodien de la base pendant que les recherches lancées pour retrouver l'*Hélipon*, qui s'était soi-disant écrasé au sol, battraient leur plein. Timo était plutôt étonné que le choix du major se portât justement sur lui pour cette mission délicate. Il réclama une équipe et trois véhicules, mais Tsin lui fit remarquer qu'il ne pouvait espérer réussir que s'il arrivait à atteindre la base sans se faire voir. Etant donné la précision des instruments de mesure téfrodien, cela signifiait qu'il ne pouvait en aucun cas utiliser plus d'un véhicule, et même qu'il devait choisir le plus petit.

Aussi Timo et ses deux hommes s'étaient-ils serrés comme ils pouvaient dans un glisseur biplace. L'appareil ne dépassait pas six mille mètres d'altitude dans des conditions normales. La mission de Timo consistait à le sortir du sas dès que l'*Hélipon* serait descendu lui-même à cinq mille mètres et à atteindre la base ennemie par ses propres moyens.

A entendre les recommandations de Tsin, tout cela paraissait très simple. Néanmoins, plus le lieutenant y réfléchissait, plus il éprouvait un sentiment de

malaise, bien que l'armement de bord leur permît de mettre en déroute toute une armée téfrodiennne. Mais au fond, ce n'était pas de cela qu'il s'agissait. Quand le moment serait venu où ils pourraient se servir de leurs armes, la bataille serait déjà pour ainsi dire gagnée. Sur le plan du repérage, ils ne devaient pas rencontrer de problèmes non plus. Les détecteurs d'énergie resteraient inopérants parce que les impulsions parasites de l'*Hélipon* couvriraient totalement les faibles radiations du moteur du glisseur. Et pour se tenir hors de portée du radar, il lui suffirait de voler le long des limites extérieures du spatioport. Ce n'étaient pas les vallées, les crevasses et les ravins qui manquaient. La clef du problème, c'était d'arriver jusqu'à la base proprement dite.

A cinq mille mètres d'altitude, l'*Hélipon* se déplacerait à la vitesse d'un kilomètre par seconde à peine. Tsin avait donné l'ordre de ne freiner la chute du vaisseau que quelques secondes seulement avant l'écrasement prévu, pour que l'accident paraisse parfaitement authentique. Dès que le glisseur quitterait le champ répulsif du navire, il tomberait dans un maelström d'air aux particules ionisées, et Timo n'avait pas la moindre idée de la force de résistance de ce véhicule qui paraissait bien fragile à ses yeux. Il voyait en esprit le frêle engin se disloquer sous le choc des masses d'air brassées par des vitesses supersoniques et ses débris se disperser aux quatre vents.

Un poids désagréable lui pesait sur l'estomac et il se sentait la gorge nouée. Certes, le fait que Tsin lui confie une mission aussi délicate, à lui précisément qui était le plus jeune de ses officiers, ne manquait pas de l'impressionner. Mais à cet instant-là, il eût de beaucoup préféré que le commandant se soit adressé à quelqu'un d'autre.

Pulpo Rimak dit soudain de sa manière détachée :

— C'est le moment !

Timo se secoua et fixa son regard sur le petit écran qui dominait le tableau de bord.

CHAPITRE III

L'*Hélipon* plongeait dans l'atmosphère de la planète telle une boule de feu et de flammes. Il traversa en chute libre les masses d'air raréfié, s'enveloppa d'un manteau de particules ionisées incandescentes et traîna derrière lui une longue chevelure flamboyante de plusieurs kilomètres. Le géant affronta avec un concert de grincements et de crachotements l'air malmené qui se fendit dans un grondement de tonnerre et réussit finalement à réduire la vitesse du navire.

Timo Benz suivait sa progression sur le minuscule écran d'observation connecté aux appareils extérieurs. Il lui semblait que la surface déchiquetée de Solo se précipitait à sa rencontre à une vitesse fulgurante, jusqu'à ce que la boule de feu qui enveloppait le navire voilât la vue. Le puissant vaisseau tanguait et faisait des bonds en brassant les couches atmosphériques de densités variables, au point que l'antigrav ne réagissait plus assez vite pour compenser la décélération due au freinage.

Le lieutenant ajusta fermement son harnais et jeta un coup d'œil sur l'horloge de bord. La chute de l'*Hélipon*, qui paraissait échapper à tout contrôle, était en réalité calculée avec une précision extrême. Il restait encore trois minutes avant le moment prévu pour l'expulsion du glisseur.

Le rideau scintillant de gaz ionisés s'affaiblit et finit par s'évanouir complètement lorsque l'effet de freinage de l'atmosphère se fit de plus en plus perceptible. La surface de la planète redevint visible, quasiment à portée de la main. Timo étudia le terrain. Il n'aurait aucune difficulté à se dissimuler. Quant à s'orienter, ce serait une autre paire de manches. A première vue, il n'y avait pas un mètre carré de terrain plat dans une circonférence d'au moins mille kilomètres autour du pôle sud de Solo.

— Encore quatre-vingt-dix secondes, grogna Pulpo.

Le hangar était complètement désert lorsque la porte blindée intérieure se mit à coulisser. Le véhicule glissa dans le sas. Timo gardait les yeux obstinément fixés sur la ligne verticale qui marquait la jointure des deux battants du panneau. Il lui sembla qu'une éternité s'écoulait jusqu'à l'instant où la ligne obscure fit place à un rai de lumière qui alla en s'élargissant lentement. Le pilote dirigea le glisseur jusqu'à proximité immédiate de la porte. L'écran s'éteignit — signe que la liaison avec le navire était interrompue.

Le ciel au-dessus de leurs têtes changeait de couleur à une vitesse incroyable. Lorsque Timo l'avait vu pour la première fois, il était noir comme de l'encre, piqué seulement de quelques points lumineux indiquant des étoiles lointaines. Le bleu remplaça le mauve lorsque l'*Hélipon* perdit encore de l'altitude.

Timo Benz enregistra toutes ces impressions en un clin d'œil. Il éprouva un besoin illogique de voir dans tous ses détails l'enfer atmosphérique fait de tourbillonnements et de bouillonnements qui l'attendait, avant de lancer le

glisseur à l'aventure, et se confia en toute bonne foi à la sûreté des gens qui avaient construit le véhicule.

— Vingt secondes, monsieur, dit Pulpo à haute voix comme s'il avait peur que Timo laisse passer le bon moment.

Le pilote se cramponna des deux mains au levier directionnel. Un haut-parleur se mit à grésiller, et une voix se fit entendre :

— Dix secondes... neuf... huit...

A « zéro », Timo tira vers lui le levier. Le petit glisseur se catapultait littéralement hors du sas. Pendant une fraction de seconde, tout se passa normalement, puis l'engin traversa le bouclier-écran du vaisseau.

Soudain, Timo reçut au côté un coup d'une violence extrême qui faillit lui briser la nuque. Un déluge de bruits divers se précipita sur lui, grondements de tonnerre, grincements, hurlements. Il se sentit blackboulé dans tous les sens, tour à tour projeté vers le haut et aussitôt après comprimé sur son siège. Son crâne alla frapper quelque chose de dur et il se tordit la main gauche en voulant se retenir. Pendant un moment, il eut l'impression que son estomac lui remontait à la gorge et, la seconde suivante, qu'il lui descendait dans les talons.

Au milieu de ce déferlement chaotique, ses yeux perçurent des taches mordorées qui traversaient à la hâte son champ visuel en menant au-dehors un véritable carrousel insensé, beaucoup trop rapide pour offrir un point de repère.

Le vacarme finit par se calmer peu à peu. Le manège arrêta sa course folle. Les taches de couleur se transformèrent en une étroite bande de ciel bleu, qui tranchait sur le vert et le brun du paysage polaire.

Il fallut au pilote une seconde pour s'orienter. Après avoir constaté que l'angle de chute du glisseur était beaucoup trop faible, il repoussa le levier loin de lui.

Timo déglutit à fond deux ou trois fois pour rendre à son estomac sa place habituelle. Sur le siège voisin, Warren Levier, blême et les yeux fixés droit devant lui, ne faisait pas un mouvement. Le tumulte ne semblait pas le troubler outre mesure. Il en allait tout autrement de Pulpo Rimak. Accroupi derrière les deux sièges, il grognait et jurait entre ses dents comme il l'avait déjà fait avant le départ, parce que la cabine exiguë n'offrait pas assez de place et que les arêtes des sièges lui rentraient dans les côtes.

Le glisseur effectua un virage en épingle à cheveux sur la gauche pour rester à proximité du pôle. Sur le côté, derrière une chaîne de montagnes déchiquetées, un nuage de fumée grisâtre s'élevait vers le ciel. Il paraissait tout à fait authentique, et les Téfrodiens n'auraient guère de difficultés à s'imaginer qu'il provenait du vaisseau qui avait dû exploser dans sa chute. C'était ce que cherchait Tsin Muno en faisant exploser cette bombe juste avant le choc de la prétendue chute. Mais il voulait aussi produire un chaos de champs dispersifs qui noierait les rayonnements des blocs-propulsion dont la fonction consistait à soutenir l'*Hélipon* juste au-dessus du sol.

Timo étudia les indications données par les détecteurs. Il y découvrit toute une série d'échos, qui provenaient tous d'objets enfouis sous la surface de Solo, probablement d'amas métalliques. Aucun véhicule téfrodien ne se révélait à proximité. Entre-temps, le glisseur avait perdu de la hauteur ; il n'était plus qu'à une centaine de mètres du sol. Le pilote le redressa à l'horizontale et examina les lieux.

Ils évoluaient à quelques kilomètres au nord d'un massif montagneux de plusieurs milliers de mètres d'altitude, d'où des vallées très encaissées rayonnaient dans toutes les directions.

Le glisseur survolait un étroit plateau à la végétation clairsemée, et il finit par s'enfoncer dans un des ravins orientés vers le nord. Il continua à descendre jusqu'à ce que l'on distinguât dans le fond un ruban scintillant qui devait être un fleuve. Les versants à pic de la vallée étaient couverts d'une forêt très dense d'arbres à feuillage persistant. Le ravin restait plongé dans une étrange lumière crépusculaire, les rayons du soleil ne parvenant pas à percer le rideau de végétation des parois rapprochées.

Le glisseur longea le côté oriental. En réalité, la couleur pâle teintée de gris et tachetée de jaune des plantes parut repoussante aux yeux du Terranien. Des lianes pendaient des branches largement déployées de quelques arbres gigantesques ; elles ressemblaient à d'énormes vers décolorés.

— Un véritable paradis, cette planète ! déclara la voix sarcastique de Pulpo en guise de commentaire.

A quinze cents kilomètres du pôle environ, le paysage de vallées et de massifs montagneux déchiquetés céda la place à un vaste plateau qui alla en s'inclinant doucement vers la grande plaine tropicale qu'ils avaient aperçue depuis *l'Hélipon*. Dans ce plat pays, le danger d'être repéré par les détecteurs téfrodien prenait une signification réelle. Timo chercha des yeux le fleuve le plus proche et glissa au ras de l'eau en direction du nord, protégé à droite et à gauche par les remparts insondables de la jungle. Comme ce cours d'eau décrivait de nombreux méandres, il fut obligé d'abaisser la vitesse à six cents kilomètres à l'heure.

Plus de deux heures s'étaient écoulées depuis que le glisseur avait quitté le vaisseau-mère. C'est à peine si un mot avait été prononcé entre les trois hommes pendant ce laps de temps. Warren Levier gardait les yeux fermés comme s'il dormait. Pulpo Rimak avait cessé de jurer, puisque de toute façon personne ne l'écoutait. Il regardait attentivement par la vitre et suivait d'un regard curieux les animaux effarouchés par cet engin qui filait à toute allure, des oiseaux aquatiques pour la plupart.

Le profond malaise qu'avait éprouvé Timo quelques minutes avant l'appareillage s'était dissipé. Son unique préoccupation consistait à tenir fermement son levier directionnel et à prendre patience, avant d'atteindre la base téfrodiennne pour éliminer l'ennemi. Toute cette nature vierge qui

l'environnement était si imposante qu'il commença à croire sincèrement à la théorie de Tsin Muno selon laquelle seule une poignée de Téfrodiens séjournait sur Solo. Sinon, ils auraient déjà dû rencontrer des traces de contact avec la civilisation, ne serait-ce qu'un filet de fumée, des ordures emportées par le fleuve ou des animaux à qui l'expérience aurait appris à se sauver à l'approche du glisseur.

Mais il n'y avait rien de tout cela. Cette jungle était vierge. Les Téfrodiens s'étaient établis sur cette planète non pas pour en prendre possession, mais uniquement pour y ériger une base.

Plusieurs heures plus tard — entre-temps le disque rouge du soleil, qui avait jailli dans la région polaire au-dessus de l'horizon, avait pris de la hauteur — apparurent à l'horizon nord les contours vagues du massif montagneux à l'abri duquel s'étaient établis les Téfrodiens. Au cours des trente minutes suivantes, le soleil monta de plus en plus rapidement, et les sommets arrondis des montagnes se firent plus précis. Les premiers contreforts du massif étaient encore éloignés de cinquante kilomètres environ vers le nord-est lorsque le fleuve qui traversait la forêt vierge décrivit un coude vers le nord-ouest. Timo continua à suivre son cours en accélérant, car le fleuve mesurait à cet endroit plus de trois mille mètres de largeur, il passa à mille kilomètres à l'heure.

Au bout de trente minutes environ, le fleuve commença à se perdre en un dédale de petits canaux, de lacs et de marécages qui s'étendirent en forme de delta vers le nord. Le glisseur dépassa la ligne de côte et survola un vaste océan à la surface quasi immobile. Le pilote effectua une large courbe le plus bas possible jusqu'à ce qu'il ait le massif montagneux en face de lui, plein sud, puis il revint vers la terre ferme. Il survola la côte une deuxième fois et eut la chance de rencontrer, à quatre-vingts kilomètres au nord de la montagne, un petit cours d'eau bordé de chaque côté par les murailles vertes des arbres de la jungle hauts de cent mètres, qui lui offrit un abri parfait.

Ils finirent par s'enfoncer dans les montagnes. Même si la méfiance des Téfrodiens s'éveillait Timo était certain qu'ils ne s'attendraient pas à une attaque venant du nord. L'esprit tranquille, il fit monter le glisseur le long du versant en terrasse et s'infiltra finalement à travers un col très étroit. De la pente sud du col, il avait une vue parfaitement dégagée sur l'immense aire d'atterrissage de la base téfrodiennne. Il diminua la puissance des propulseurs et se posa à la limite du col, à vingt mètres à peine d'une pente qui tombait presque à la verticale dans les profondeurs, à plus de huit cents mètres plus bas, jusqu'à la bordure de l'astroport.

Les trois hommes descendirent de l'engin et rampèrent en direction du bord de l'à-pic. Couchés sur le ventre, ils regardèrent en bas. La station semblait dormir sous la chaleur épuisante du soleil. Quelques véhicules étaient garés à proximité d'un bâtiment mais on ne voyait pas âme qui vive. Les parois qui encerclaient la cuvette formée par la vallée étaient beaucoup moins abruptes à l'est et à l'ouest, et surtout au sud, qu'au nord. Au sud, elle était fermée par un

sommet arrondi. Timo supposa que le couloir balisé aboutissant à la piste d'atterrissage placée sous contrôle radio courait juste au-dessus de ce sommet.

— Hum... fit Pulpo. Tout cela me paraît bien mort, mais je suis prêt à parier que là-dessous quelques douzaines de Téfrodiens zélés, assis devant leurs instruments de mesure, enregistrent soigneusement de leurs yeux d'aigles le moindre petit pialement.

Timo approuva d'un signe de tête pensif.

— En d'autres termes, poursuivit Pulpo, nous voilà arrivés au terminus. Il suffit que notre glisseur passe son nez par-dessus l'arête de cet à-pic pour que les Téfrodiens nous découvrent sur leurs écrans.

Pour la première fois, Warren Levier prit la parole.

— Il y a peut-être encore une autre possibilité, dit-il d'un air presque timide. Les Téfrodiens ne nous attendent pas vraiment. Ils sont tombés dans le panneau de Tsin Muno et croient que nous nous sommes abattus dans la région polaire. Une partie du personnel de la base est sans doute occupée à nous rechercher.

— Monsieur, l'interrompit Pulpo d'une voix suppliante, le voilà encore une fois reparti dans une de ses hypothèses insensées. Vous ne le connaissez pas aussi bien que moi. Je vous préviens, il ne cessera d'en parler que si...

— Tu fermes ta grande gueule maintenant, Pulpo, l'interrompit à son tour Warren Levier d'une voix douce, ce qui, curieusement, eut pour effet de calmer aussitôt le bavard. Dans le cas où mon hypothèse se vérifierait, nous pourrions attaquer la base en piqué et exterminer les Téfrodiens dans leur tanière avant même qu'ils ne comprennent ce qui leur arrive.

Au premier abord, Timo considéra la proposition de Warren comme une élucubration un peu folle. Mais plus il y réfléchissait, plus il hésitait. Ce ne fut pourtant pas la logique pure qui le poussa finalement à admettre le bien-fondé de l'idée de Warren. Le laps de temps pendant lequel les nuages de fumée grise et les autres trucs imaginés par le major pour bluffer l'ennemi à proximité du pôle sud touchait à sa fin. A plus ou moins brève échéance, il viendrait bien à l'esprit des hommes qui, dans la base souterraine, se tenaient en liaison intercom constante avec le groupe de recherche, que quelque chose clochait dans cette histoire et qu'ils feraient bien de ne pas concentrer toute leur attention sur les événements qui secouaient le secteur méridional. Dans ces conditions, mieux valait monter un plan qui soit seulement esquissé qu'une stratégie géniale qui arriverait trop tard.

Il leur fallut un quart d'heure pour préparer leur attaque. Ils commencèrent par ouvrir la coupole en plastoverre du glisseur. Pulpo Rimak, le grand costaud capable, grâce à sa force musculaire exceptionnelle, de diriger deux désintégrateurs lourds automatiques d'une seule main, fixa les armes dans les supports prévus à cet effet. Timo resta couché au bord de l'à-pic pour se graver dans la mémoire les installations de la base afin de balayer la majeure partie des bâtiments dès le premier vol en piqué. Warren prépara quelques

projectiles destinés à soutenir les effets des désintégrateurs.

Puis ils remontèrent à bord. Timo décolla et amena l'appareil à un demi-kilomètre en arrière, pour disposer d'un élan suffisant. En volant presque à ras de terre, il poussa les propulseurs à l'accélération maximale. Le glisseur sortit du col comme une fusée. Dès qu'il eut passé le bord de l'à-pic, le pilote inclina le levier directionnel vers l'avant. L'engin fonça vers le bas avec un sifflement aigu.

L'hypothèse de Warren se révéla exacte. En admettant que les Téfrodiens possèdent les moyens de se défendre contre une attaque brutale, ils furent beaucoup trop surpris pour les utiliser. Timo réussit à redresser l'appareil à quelques mètres au-dessus de l'aire d'atterrissage et il décrivit une courbe évasée pour le placer en position de tir vis-à-vis des bâtiments situés en périphérie ouest. Pulpo et Warren, penchés sur le bordage, commencèrent à faire feu. Dans un bruit de tonnerre assourdissant, ils déchargèrent les deux désintégrateurs. La contre-poussée provoqua une violente secousse que le pilote eut bien du mal à compenser. Un rapide coup d'œil sur le côté lui permit de voir glisser rapidement devant ses yeux, pendant une fraction de seconde, un mur blanc percé de petites fenêtres étroites et basses, et derrière les vitres, deux visages aux regards écarquillés par la frayeur et l'incompréhension. Un faisceau d'énergie aveuglant frappa cette image dans un chuintement significatif et enveloppa la scène de feu et de fumée.

Au suivant, se dit le lieutenant Benz. Le bâtiment voisin fut balayé par une nouvelle rafale énergétique qui désintégra le mur. D'un coup sec, le pilote éloigna le glisseur. Un épais nuage incandescent jaillit tout près de lui. Le bâtiment explosa dans un vacarme épouvantable, ses débris enflammés catapultés à tous les horizons.

Au troisième bâtiment maintenant. Celui-ci était plus grand que les deux premiers. Beaucoup plus grand même. Timo fonça directement sur lui pour donner une meilleure cible aux tireurs. La construction disparut sous le feu croisé des désintégrateurs.

Du coin de l'œil, Timo vit Pulpo se redresser en un éclair et lancer une des grenades. Il effectua un virage en épingle à cheveux pour se mettre à l'abri sur le côté. Le projectile atteignit son but et explosa dans un éclair aveuglant, avec un bruit de tonnerre à peine supportable pour l'oreille humaine.

L'officier néophyte sentit monter en lui un sentiment de triomphe débridé. C'était son premier combat. Il n'aurait jamais pensé que ce pût être aussi facile. Ils étaient tombés sur les Téfrodiens comme la misère sur le pauvre monde.

Il fit virer le glisseur pour lui permettre de balayer l'astroport tout entier avec ses cinq autres bâtiments. Les propulseurs se mirent à hurler lorsqu'il les poussa à plein régime et accéléra jusqu'à la vitesse du son.

Tout d'un coup, on tira depuis le côté opposé, alors qu'ils se trouvaient au centre de l'aire. De l'un des cinq bâtiments restants, trois désintégrateurs crachèrent sur eux des faisceaux d'énergie éblouissants. Machinalement,

Timo fit reprendre de l'altitude à son glisseur, et les tirs se perdirent au-dessous de lui sans l'atteindre. Pulpo et Warren se jetèrent sur le bordage, de chaque côté du siège du pilote, et se remirent aussitôt à tirer. Le vacillement de l'engin et les manœuvres que l'appareil devait effectuer pour éviter les impacts n'étaient pas les conditions idéales pour un feu correctement ciblé. Mais avec une dextérité presque géniale, les deux sergents réussirent à prévenir les mouvements de l'appareil. Ils placèrent ainsi quelques coups au but dans la construction d'où provenaient les tirs et à faire taire deux des trois désintégrateurs.

Sans ralentir, Timo survola la limite est du terrain d'atterrissage. Warren catapulta deux grenades sur le nid de résistance. L'une d'elle tomba loin sur le côté en creusant un grand trou dans le sol, tandis que l'autre frappa le bâtiment de plein fouet et le détruisit complètement.

Puis ils foncèrent à toute allure au ras des arbres du versant montagneux est. Timo fit demi-tour en décrivant une courbe périlleuse et laissa redescendre son engin. De toute évidence, la destruction du quatrième bâtiment avait sapé le courage des défenseurs. La résistance s'était tue. Warren et Pulpo se bornèrent à balayer les quatre derniers de leurs désintégrateurs pour forcer les Téfrodiens réfugiés à l'intérieur à sortir. Dès que les premiers apparurent sur l'aire d'atterrissage en levant les bras en l'air, les deux sergents cessèrent de tirer. Personne ne tenait à détruire complètement les installations du spatioport.

Timo se posa en bordure de l'aire d'atterrissage. Un groupe de cinq Téfrodiens qui avaient évacué à temps le dernier bâtiment pour se mettre à l'abri, se tenait à l'écart, hésitant sur la conduite à tenir.

— Pulpo, allez les trouver et interrogez-les ! ordonna Timo.

Le sergent cala le lourd désintégrateur sous son bras et descendit du glisseur. Pendant ce temps-là, Timo appela l'*Hélipon*. La chute de la base rendait caduque l'interdiction de communiquer par hypercom. Tsin Muno vint lui-même à l'appareil et le jeune lieutenant eut la satisfaction de voir son visage souriant à l'écran. Le major lui annonça que le croiseur les rejoindrait une demi-heure plus tard.

Pulpo revint.

— Ils sont dans tous leurs états, grommela-t-il en indiquant du doigt les Téfrodiens immobiles dans leur coin. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'ils ne nous attendaient pas.

— Quelle est la fonction de cette base ? voulut savoir Timo. Est-ce qu'ils s'attendent à voir débarquer ici des vaisseaux dans un proche avenir ?

— Sur ce point, ils n'ont pas voulu donner de réponse, répondit Pulpo mal à l'aise en se grattant le crâne. J'ai évité de me montrer grossier à leur égard, mais je n'ai guère l'expérience des méthodes diplomatiques d'interrogatoires. Et surtout, je ne voulais pas empiéter sur vos droits, monsieur.

Timo se mit à rire.

— Il n'est jamais en reste d'un mauvais prétexte, vous verrez, remarqua Warren.

— Est-ce qu'au moins vous les avez fouillés pour trouver leurs armes ? demanda Timo.

— Oui, monsieur. Ils n'en ont pas.

— Bon. Faites-leur comprendre qu'ils doivent se mettre en marche, en direction de la périphérie ouest du spatioport. Je vais retourner là-bas, mais je ne voudrais pas perdre ces gars de vue tant que je ne les tiens pas pour ainsi dire dans le creux de ma main.

— Vous vous rendez compte qu'il y a plus de quarante kilomètres d'ici là, monsieur ? objecta Pulpo.

— Je le sais. Nous les prendrons à bord dès que l'*Hélipon* sera arrivé. En attendant, une petite promenade à pied ne leur fera pas de mal.

Pulpo retourna vers le groupe de Téfrodiens et leur transmit les instructions de son chef. Timo vit de loin leur porte- parole protester avec des gestes véhéments, mais apparemment, le sergent réussit à le calmer. Les cinq vaincus se mirent en marche. Abattus, tête basse, ils se traînèrent sur le terrain d'atterrissage.

Sans savoir pourquoi, Timo les soupçonna soudain de jouer la comédie. Ce n'était pas le genre des Téfrodiens de s'abandonner aussi facilement à leur destin. Cela au moins, on le lui avait enseigné. Il est vrai qu'il était difficile de savoir ce que ces cinq hommes auraient pu faire d'autre, désarmés comme ils l'étaient et toujours sous le coup de cette attaque brutale sur leur base.

Timo céda son siège de pilote à Warren Levier et lui ordonna de prendre son temps. Le sergent ne se fit pas prier. Il monta à une altitude confortable de cinquante mètres et accéléra jusqu'à la vitesse de six cents kilomètres à l'heure. Le vent pénétrait à flots par les ouvertures de la coupole de plastoverre et le lieutenant constata avec un certain amusement que c'était la première fois qu'il prenait conscience de ce bruit, bien qu'il eût volé quelques instants auparavant à une vitesse bien supérieure.

Il avait une raison précise de revenir vers le côté ouest de l'astroport. La plupart des constructions qui le bordaient étaient étonnamment exiguës. Elles donnaient l'impression d'être simplement des postes de sentinelles n'ayant qu'une seule fonction à remplir : surveiller le couloir d'accès de la piste ou sonder l'espace aérien aux alentours de la station.

Comment imaginer que cette base ne fût constituée que d'une aire d'atterrissage et d'une série de petits bâtiments miniatures ? Où se trouvaient les appareils, les instruments, les hangars de stockage des pièces de rechange dont devait être équipé tout chantier de réparation digne de ce nom ? Où étaient cachés les mécanismes nécessaires pour déplacer un vaisseau spatial de plusieurs centaines de mètres de diamètre ? Il devait y avoir quelque part des secrets qu'il n'avait pas encore réussi à percer, se dit Timo. Sous terre, sans doute. Si son hypothèse était juste, il allait découvrir d'immenses

ascenseurs reliant la surface de l'aire d'atterrissage aux installations souterraines. Inutile de sonder le revêtement du sol pour les découvrir. L'art de masquer les accès secrets pour empêcher les personnes non autorisées de les identifier était généralement une des premières choses que l'on apprenait à une race d'êtres intelligents.

Mais il fallait bien que ces monte-charge soient commandés de quelque part. On devait donc pouvoir découvrir une armée de postes de commandes ailleurs que dans un de ces bâtiments exigus. Or, la seule construction d'une certaine importance se trouvait sur le côté ouest. Voilà pourquoi Timo voulait retourner là-bas. Il espérait que les projectiles de Pulpo en avaient laissé assez pour que la fouille en vaille la peine.

Trois minutes plus tard, ses espérances se réalisèrent. A une distance de dix kilomètres déjà, il put constater que les murs du bâtiment tenaient encore debout. Les impacts des désintégrateurs en avait complètement déformé la structure initialement régulière, et les grenades avaient détruit une partie du toit. Mais à l'intérieur, les dégâts ne seraient sans doute pas trop catastrophiques.

Il se posa à une dizaine de mètres du mur est, noirci par la fumée. Lorsqu'il désactiva les propulseurs, il eut le sentiment que le silence tombait sur lui comme une chape de chaleur et d'humidité. Il descendit et jeta un coup d'œil sur l'aire. La distance était trop grande pour qu'il pût distinguer les Téfrodiens en marche. Une légère brise balayait la cuvette et faisait tourbillonner des volutes de poussière.

Timo se tourna vers le bâtiment en ruine. Vu de près, il prenait un aspect menaçant. Une partie du mur de la façade était tellement penchée qu'il donnait l'impression de vouloir céder à tout instant à la force de la gravitation et s'abattre. Pas le moindre bruit en provenance de l'intérieur obscur du bâtiment.

— Vous restez ici ! intima Timo aux deux sergents. Moi, je vais y jeter un coup d'œil.

Jusqu'à présent il avait omis d'expliquer à Warren et à Pulpo ce qu'il y cherchait. Ou bien ils l'avaient deviné tout seuls, ou bien ils étaient de ces types de soldats qui acceptaient ordres tels que le chef les leur donnait, sans poser de questions.

Timo prit en main le petit désintégrateur qui pendait à son ceinturon et se dirigea vers le bâtiment. Il n'y avait pas de porte sur la façade, et il était trop impatient pour prendre le temps de faire le tour à la recherche d'une ouverture. Aussi escalada-t-il une des fenêtres béantes, en levant prudemment la main qui tenait le désintégrateur. A l'intérieur, l'obscurité était totale, contrairement à ce qu'il attendait. Il huma l'air et y décela des relents de fumée et d'ozone.

La petite pièce dans laquelle il s'était introduit était meublée avec parcimonie : une table métallique et deux chaises du même matériau, ainsi qu'un pupitre de commutation posé directement sous la fenêtre et qui avait été

frappé de plein fouet par une des salves de désintégrateur. Timo ne le reconnut d'ailleurs qu'à sa forme. Les détails de sa surface avaient fondu en formant une bouillie grise et figée.

Le mur opposé était percé d'une pente conduisant dans la pièce voisine, à moitié arrachée de ses gonds et penchée sur le côté. L'étroite ouverture bâillait dans l'obscurité d'un air menaçant. Le lieutenant se demanda s'il allait appeler au moins l'un des deux sergents ; mais il finit par y renoncer, non pas pour des raisons logiques, mais par peur du ridicule.

Il s'approcha de la porte. Des gravats et des décombres crissaient sous ses semelles. De la main gauche, il saisit le mini projecteur qu'il portait dans une poche de poitrine de sa combinaison et l'alluma. Dès que le rayon lumineux lui permit d'arracher à l'obscurité les contours de certains objets et de les identifier, il sut qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait.

Les pupitres de contrôle s'alignaient les uns à côté des autres. La salle était plus vaste que ne l'auraient laissé supposer les dimensions du bâtiment et les murs solides avaient bien résisté aux projectiles et aux faisceaux énergétiques des désintégrateurs. Les dégâts relativement minimes étaient à mettre uniquement sur le compte de la chaleur qui avait pénétré à l'intérieur par la porte à moitié ouverte. De même, la forme immobile étendue par terre à ses pieds avait succombé à un flux thermique excessif.

Timo continua sa promenade en évitant le corps et en s'efforçant de ne pas le regarder. Il s'approcha de l'un des pupitres et consacra toute son attention aux innombrables commutateurs, boutons, voyants et instruments de mesures, tous légèrement roussis. La fonction de ce pupitre lui sauta aux yeux. Aussi grandes que puissent être les différences de manière de penser et de raisonner de deux races très éloignées l'une de l'autre, dès qu'elles avaient atteint le niveau auquel les faits scientifiques déterminaient le cours de leur ascension, ces différences disparaissaient au moins dans le domaine des productions technologiques.

Bien que les témoins de contrôle fussent éteints, Timo était certain que le générateur continuait à fonctionner. Le léger ronronnement qui jusqu'alors avait empli la pièce sans que son ouïe ne l'ait perçu se modifia lorsqu'il tourna l'un des gros commutateurs. Sans s'attarder, il le remit à sa place initiale et examina l'appareil suivant.

Cette fois-ci, il lui fallut plus de temps pour établir un diagnostic. Pour comprendre ce qu'il avait devant lui, il devait commencer par lire les inscriptions écrites en téfrodien. Avec bien du mal, il réussit à déchiffrer le mot MAN.

Timo fit encore un pas en avant et sa manche gauche s'accrocha au bord du pupitre qu'il venait de quitter. Surpris, il sursauta. Instinctivement, sa main droite se crispa sur son arme. Son projecteur individuel lui échappa et tomba sur le sol avec un cliquetis. Le faible rayon lumineux alla se perdre contre le dos du pupitre. La vaste pièce se retrouva dans l'obscurité.

Soudain, un raclement et un piétinement se firent entendre derrière lui. Ils

se renouvelaient à intervalles réguliers, comme si quelqu'un marchait à pas lents. Pendant un instant, Timo se sentit pris de panique, paralysé sur place. Puis il se pencha pour rattraper sa lampe. Il était encore accroupi sur le sol, la tête sous le pupitre, lorsque brusquement une lumière aveuglante emplit toute la pièce. Il se redressa d'un bond.

La source lumineuse était en plein milieu de son champ visuel. Il aperçut une sphère étincelante d'un rayonnement tellement puissant qu'il ne put le supporter. D'un geste machinal, il leva les bras pour se protéger les yeux. Son désintégréateur lui échappa et tomba sur le sol. Il se mit à tituber en reculant de quelques pas, comme si ce flot de lumière infernale exerçait sur lui une véritable attraction, et eut bien du mal à retrouver son équilibre.

— Vous pouvez baisser vos mains maintenant, dit une voix calme et grave en téfrodien.

Timo cligna des yeux entre ses doigts écartés. Il ne vit tout d'abord que des anneaux bigarrés et des milliers d'étincelles, mais au bout de quelques instants, il distingua la silhouette de l'étranger de l'autre côté du pupitre derrière lequel était tombée sa lampe. L'homme tenait un petit projecteur manuel qu'il dirigeait maintenant vers le haut, de sorte que le faisceau lumineux éclairait le plafond et emplissait la vaste salle des commutateurs d'une clarté régulière.

Le Téfrodien paraissait être un jeune homme de vingt- cinq ans environ, selon les normes terraniennes. Il avait la peau basanée et veloutée caractéristique de sa race, un front haut et un visage aimable et intelligent, et portait le même genre de combinaison que ses cinq compatriotes.

— J'espère que vous ne vous méprenez pas sur votre situation actuelle, dit-il au Terranien. Votre arme se trouve à quatre mètres derrière vous sur le sol, trop loin pour que vous puissiez la récupérer. (Timo se rendit compte à ce moment-là que le jeune homme portait un petit radiant à la main.) Vous êtes en mon pouvoir et j'attends de vous que vous obéissiez à mes ordres.

Le prisonnier croisa les bras dans le dos sans répondre.

— Bien entendu, je sais que deux de vos hommes vous attendent dehors, poursuivit le Téfrodien. Ne vous faites pas d'illusions, avant qu'ils puissent vous venir en aide, vous serez un homme mort. Je regrette beaucoup de devoir vous causer tant de désagréments. Mais je suis contraint d'agir ainsi, et on me fera des reproches si je n'exploite pas mon avantage.

Timo avait l'impression de jouer la comédie sur une scène de théâtre.

— Grands dieux ! Vous n'avez pas besoin de vous excuser, protesta-t-il d'un air bon enfant Je comprends bien...

— C'est bon, l'interrompit son interlocuteur. Donc vous allez m'aider à m'emparer de votre commandant et de quelques officiers supérieurs qui se trouvent à bord de votre vaisseau.

— Tiens, tiens ! grogna Timo. Et comment allez-vous vous y prendre pour

y arriver ?

— C'est à vous que je laisse le soin de trouver une solution, riposta le Téfrodien. Qu'il vous suffise de savoir que toute la base est minée et que, sans égard pour moi-même, je ferai sauter toute la vallée si votre comportement me paraît suspect. Je ne vous quitterai pas des yeux, vous pouvez compter sur moi.

Timo se rendit compte qu'il parlait sérieusement. Il comprit aussi qu'il avait devant lui un androïde, un de ces êtres fabriqués artificiellement et qui vivaient par la grâce des Maîtres Insulaires dont ils remplissaient les ordres à la lettre. Son unique étincelle d'espoir, c'était, de faire patienter le Téfrodien et d'attendre que Warren et Pulpo se rendent compte de ce revirement de situation imprévu.

— *L'Hélipon* ne va pas atterrir à proximité de ce bâtiment objecta-t-il au doublon. Vous aurez du mal à ne pas me quitter des yeux. (En prononçant ces mots, il sentit lui-même tout ce qu'ils avaient d'inauthentique et de précipité. Il lui fallait trouver un autre argument pour arriver à convaincre le Téfrodien.) Je veux dire, nous n'allons pas nous raconter d'histoire l'un à l'autre, ajouta-t-il en s'efforçant de paraître naturel. A supposer que je sois prêt à obéir à vos ordres, je ne voudrais pas que vous me fassiez passer de vie à trépas uniquement parce que vous n'êtes pas sûr de votre affaire.

Le doublon esquissa un sourire.

— Nous ferons en sorte que tout se passe bien, décida-t-il. Vous allez sortir maintenant, grimper dans votre glisseur avec vos amis et vous envoler. Tournez en rond, examinez le secteur... Faites n'importe quoi jusqu'à l'arrivée de votre vaisseau. A partir du moment où il se posera, vous aurez vingt minutes pour amener ici le commandant et au moins deux autres officiers, tous désarmés. Si vous dépassez ce délai, tant pis pour vous, vous en paierez les conséquences.

Une idée vint à l'esprit de Timo.

— Un instant ! cria-t-il à son interlocuteur. Il était cette fois réellement déconcerté. Vous voulez dire que nous allons...

— Je devine ce à quoi vous pensez. (Cette fois, ce fut le Téfrodien qui lui coupa la parole.) A la possibilité que vous aurez de monter dans votre glisseur et de disparaître à tout jamais, n'est-ce pas ? Pour alerter votre vaisseau, par exemple. Bien entendu, vous pouvez le faire. Dans ce cas, moi, je ferai sauter la base sans hésitation. (Son sourire trahissait l'assurance d'un homme qui avait depuis longtemps éventé toutes les ruses de son adversaire et s'amusait à révéler tout ce qu'il avait deviné.) Je n'ai aucune possibilité de savoir précisément quel jeu vous jouez. Mais je suis tout de même capable de faire travailler mon imagination. En réalité, *l'Hélipon*, puisque c'est ainsi que vous l'appellez, ne s'est pas vraiment écrasé au sol. Vous avez simulé cet accident pour détourner une partie du personnel de la base, et vous avez réussi. Je suppose que ceux des nôtres qui ont volé au secours des faux

accidentés sont devenus vos prisonniers. Jusque-là, tout se déroule selon votre plan, « Mais vous n'êtes pas venu ici par amour pour le soleil rouge ou sa planète solitaire ! Votre astronef est brusquement sorti du néant. L'histoire que vous nous avez racontée a été mise au point pour nous donner le change. Il n'empêche qu'une partie de cette fable est vraie. Vous êtes vraiment en panne, et vous avez atterri ici pour vous procurer des pièces de rechange. Sans elles, votre vaisseau n'est plus capable de passer en vol linéaire. Si vous ne pouvez pas le réparer, vous serez obligés de rester sur cette planète. Et vous tomberez fatalement un jour ou l'autre sous la coupe des Maîtres Insulaires. »

Il parlait avec une froideur et une indifférence presque palpables, en donnant du poids à chacun de ses mots. Timo admirait sa capacité à se faire, à partir de quelques rares informations, une image qui correspondait à la réalité dans ses moindres détails. Mais aussi forte que soit son admiration, elle n'estompait pas son inquiétude croissante. Que faisaient donc Warren et Pulpo ? Voilà déjà plus de dix minutes que le Téfrodien avait surgi devant lui, et durant tout ce temps, lui, Timo, ne s'était plus manifesté. Combien de temps leur faudrait-il encore, à ces deux-là, pour qu'ils commencent à trouver cela suspect ?

— Vous voyez le prix que coûterait votre fuite ? conclut le doublon. A propos, ajouta-t-il encore, toutes les pièces de rechange dont vous avez besoin sont entreposées dans des hangars situés au-dessous de l'aire d'atterrissage. Si j'amorce les explosifs, il n'en restera plus rien.

— Vous bluffez ! affirma Timo.

... L'androïde fit un geste évasif des deux mains, de sorte que le faisceau lumineux de son projecteur glissa en diagonale sur le plafond.

— A vous d'en prendre le risque, répliqua-t-il.

A ce moment-là Timo eut l'impression de voir remuer quelque chose dans la lueur de la lampe. Mais il n'en était pas sûr. Il lui fallait absolument gagner encore un peu de temps.

— Montrez-moi donc ces entrepôts, et je vous promets...

Il hésita, car il n'avait pas la moindre intention de tenir sa promesse. Dans ces conditions, mieux valait sans doute ne pas la formuler. En tout état de cause, ce serait plus honnête.

Le doublon montra un sourire ironique.

— Je sais que vous ne cherchez qu'à gagner du temps. Je comprends bien vos motifs. Sortez maintenant et racontez à vos amis n'importe quelle histoire qui vous passera par la tête...

— Ce ne sera pas nécessaire ! Pour nous, tout est clair, s'écria une voix tonitruante qui glaça le sang dans les veines de Timo lui-même.

La voix retentissait depuis le plafond. L'androïde se figea sur place, la bouche entrouverte puisqu'il se préparait à parler. D'interminables secondes

s'écoulèrent, emplies d'une tension intolérable. Puis il reprit vie, non pas brusquement et avec l'énergie dont il avait fait preuve jusqu'alors, mais lentement et pesamment, comme s'il s'éveillait d'une anesthésie profonde.

— Pas un mouvement, reprit la voix. Lâchez votre arme ! Aussitôt, le petit radiant tomba sur le sol. Timo le suivit des yeux. Lorsqu'il releva la tête, le doublon s'était modifié. Il le remarqua immédiatement, sans qu'il eût pu dire en quoi consistait ce changement. Décontenancé, il ne pouvait le quitter du regard. Les yeux sombres, grands ouverts, regardaient à travers lui comme s'ils ne le voyaient pas. Le visage mince, qui l'avait frappé par son intelligence et son arrogance quelques instants plus tôt, avait une expression d'impuissance désespérée. Timo comprit soudain. La métamorphose venait de commencer. Les traits glissaient, coulaient, se mettaient en mouvement. Une expression suivait l'autre, comme si les muscles n'avaient plus la force de les fixer.

Pour lui, cette vision ressemblait à un cauchemar. Le monde perdait sa réalité. Il ne voyait plus que le visage du doublon, les yeux qui ne cessaient de s'exorbiter au fur et à mesure que la peau du visage se retirait, se tendait au-dessus des bords des orbites et les découvrait. Il vit les pommettes ressortir jusqu'à menacer de faire éclater la peau fine et d'une couleur jaunâtre, et la bouche se résorber en un trou ovale dépourvu de lèvres, comme si elle s'ouvrait sur un ultime cri de souffrance infinie.

L'androïde commença à tituber. Il se pencha vers l'avant sans faire de bruit et s'effondra sur le sol, complètement désarticulé et d'une laideur poignante, le cou tordu d'une manière étrange et le visage grimaçant tourné vers le haut.

Le cauchemar se dissipa lorsque Pulpo Rimak sauta du plafond sur le sol avec un bruit sec. Là-haut, il y avait un trou que Timo, dans sa hâte, n'avait même pas remarqué.

Le sergent s'approcha du cadavre.

— Nous nous sommes dit que quelque chose clochait ici, déclara-t-il simplement. Warren a trouvé cela suspect. J'ai grimpé sur le toit où j'ai trouvé cet orifice. Pouah, ce type est affreux à voir. C'est un doublon, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Timo d'une voix abattue.

— C'est bien ce que je pensais. Ils ont une espèce d'implant intégré dans le cerveau, qui les détruit dès que la situation paraît sans issue. J'ai déjà vu quelques exemplaires de ces pauvres types, mais aucun n'était aussi horrible à voir que celui-ci.

— C'est bon, dit Timo avec impatience en se détournant. Inutile d'en rajouter.

— Excusez-moi, monsieur, murmura le sergent gêné.

Warren arriva à son tour par la porte défoncée, braquant un désintégrateur.

— Heureusement que tu es là pour nous secourir ! grogna Pulpo à son adresse.

— Pourquoi ? fit Warren en haussant les épaules. Je voyais bien que tu avais l'affaire en main et...

— Silence ! cria Timo pour leur couper la parole. Brusquement, il lui était venu une idée à l'esprit. Une idée insidieuse, sournoise, diabolique. Personne ne savait exactement comment fonctionnaient les microrécepteurs cérébraux des doublons, mais...

— Venez avec moi ! cria-t-il aux deux sergents.

Il sortit en courant. Il était déjà assis sur le siège du pilote et avait activé le bloc-propulsion lorsque Pulpo et Warren le rejoignirent d'un bond. L'engin fonça vers le haut, Timo poussa le levier directionnel jusqu'à la butée. Le choc de cette accélération brutale lui expulsa presque tout l'air des poumons.

Le glisseur fonça au-dessus du terrain d'atterrissage comme s'il avait le feu aux trousses.

Quelques minutes plus tard seulement, ils aperçurent la limite opposée. Timo perdit de l'altitude et décéléra. Il décrivit une courbe douce et finit par trouver ce qu'il cherchait.

Son soupçon ne l'avait pas trompé. Il freina brutalement et se posa. Lentement, comme en un rêve, il descendit de son siège et se dirigea vers le groupe des silhouettes étendues par terre, immobiles. Inertes.

Les cinq androïdes téfrodiens étaient morts. A les voir, on aurait pu croire qu'ils avaient péri de longues années plus tôt, dans des souffrances abominables, et s'étaient desséchés sous un soleil de plomb .

A la vue des cinq cadavres, Pulpo lui-même perdit l'usage de la parole. Quelque part, se dit Timo, un mécanisme avait reconnu que les choses tournaient mal pour les esclaves prisonniers de la planète Solo. Il avait aussitôt réagi avec la logique implacable et cruelle d'une machine, en faisant exploser les microrécepteurs cérébraux dans les cerveaux des doublons.

Timo éprouva une profonde pitié pour ces malheureuses créatures, et en même temps une rage folle contre ceux qui décidaient du sort des êtres uniquement selon les règles de l'opportunité.

CHAPITRE IV

L'Hélipon se posa quelques minutes plus tard. Timo apprit que la base téfrodiennne avait envoyé quatre véhicules avec vingt hommes au secours des prétendus accidentés. Les Terraniens avaient arraisonné et pris à bord les quatre engins. L'expression abattue du visage de Tsin, habituellement d'une impassibilité inébranlable, ne nécessitait aucune explication. Les vingt prisonniers étaient morts exactement au même instant que les doublons demeurés dans la base.

Ayant décidé que le travail était la meilleure thérapie contre la profonde dépression dont il soufflait depuis la triste fin des androïdes, le lieutenant Benz se précipita tête baissée dans le premier projet qui s'offrit à lui. Il demanda à faire partie d'une des équipes qui allaient examiner les entrepôts

souterrains.

Les spécialistes de Tsin Muno n'avaient pas encore réussi à trouver les explosifs annoncés par le doublon. Tant qu'ils n'étaient pas désamorcés, le séjour dans la base et, plus encore, une plongée dans les profondeurs leur faisaient courir un grand risque, que Timo accueillit avec soulagement, car cette sensation excitante le stimulait et l'aidait à chasser sa tristesse latente.

Il dirigeait, lui-même un des groupes de recherche. Les installations souterraines se superposaient sur trois étages situés respectivement à deux cents, deux cent cinquante et trois cents mètres de profondeur. Son équipe se chargea du premier niveau. Pendant plusieurs heures, ils parcoururent des corridors et des couloirs sans fin, fouillèrent des douzaines d'entrepôts de toutes tailles et arrivèrent finalement à une vaste salle dans laquelle les Téfrodiens avaient stocké une série de projecteurs de champ.

La nouvelle fut immédiatement transmise à l'*Hélipon*. Un groupe de spécialistes de la propulsion descendit par l'immense puits antigrav et se mit sans délai au travail. Les projecteurs téfrodiens ne correspondaient pas sur tous les plans aux prescriptions terraniennes de construction, ce qui mettait obstacle à leur transport immédiat à bord du croiseur de liaison et à leur montage. Néanmoins, les spécialistes étaient optimistes. Une demi-heure après leur arrivée dans le grand entrepôt, ils firent savoir à Tsin Muno que l'adaptation provisoire d'une partie appréciable de ces projecteurs ne prendrait pas plus de vingt heures.

De son côté, Timo entraîna ses hommes à poursuivre les recherches, sans savoir exactement à présent où il voulait en venir. Mais il éprouvait une sorte d'agitation fébrile, voire d'inquiétude intérieure, qui le forçait à continuer. En plus des projecteurs, se disait-il, on devait certainement trouver encore dans ces entrepôts des centaines d'autres objets, instruments, machines ou appareils, qui pourraient avoir leur importance et se révéler utiles, plus tard surtout, lorsque les cerveaux ne seraient plus obnubilés par les problèmes du retour vers le Système Perdu.

Ils arrivèrent dans une pièce tapissée d'étagères croulant sous les dossiers. Intéressé par ce butin inattendu, Timo le fit transporter à la surface par ses hommes. Il s'agissait de microfilms, des enregistrements qui pouvaient avoir une véritable importance stratégique, à moins qu'ils ne se révèlent de simples films récréatifs emportés par les doublons sur Solo pour occuper leurs loisirs et tromper leur solitude d'exilés.

Dans d'autres hangars, il découvrit encore de véritables entassements d'appareils dont il déménagea le plus grand nombre possible à bord de l'*Hélipon*. En effet, si les principes de base de la technologie des Téfrodiens — et donc des Maîtres Insulaires — étaient familiers aux scientifiques de l'Empire, dès qu'il s'agissait de détails, les experts eux-mêmes se taisaient. Aussi Timo espérait-il que sa collection d'instruments aiderait à résoudre cette difficulté. Mais au fond de lui-même, il se rendait bien compte qu'il ne cherchait qu'un prétexte pour continuer à s'occuper, et surtout pour ne pas

devoir remonter là-haut et rester oisif à bord, seul avec ses pensées.

Inévitablement, l'heure du retour finit par sonner. Tsin Muno ordonna à tous les membres de l'équipage de regagner le vaisseau. Les projecteurs avaient été embarqués. On commencerait donc à bord les travaux de transformation, car le navire devait être paré à appareiller à tout moment. Personne n'avait oublié l'avertissement que Timo avait reçu du doublon et transmis à Tsin Muno. En outre on pouvait s'attendre à voir apparaître n'importe quand des croiseurs téfrodiens sur les écrans de détection.

Le jeune officier se retira dans la cabine qu'il partageait avec trois autres lieutenants, tous trois absents pour le moment. Il prit un bain chaud et attendit en vain la bienheureuse fatigue qui en résultait en temps normal. Etendu sur sa couchette, il espérait qu'il, lui suffirait de fermer les yeux pour forcer le sommeil.

Espérance trompeuse. Il resta allongé pendant plusieurs heures, éveillé. De plus en plus énervé, il essaya d'analyser la cause de son agitation, mais sans succès. Il avait l'impression qu'il émanait de Solo un fluide de danger et de mort qui envahissait tout son être et bouleversait son subconscient. Il essaya de se persuader que ce sentiment n'était qu'une réaction normale à la mort antinaturelle des androïdes dont il avait été le témoin, mais même cette argumentation logique ne parvint pas à chasser le sentiment de peur latente qui le troublait.

Finalement il réussit tout de même à s'endormir, d'un sommeil lourd qui n'assoupissait que sa conscience superficielle et laissait sa pensée vagabonder à loisir. Il rêva de silhouettes effrayantes aux orbites énormes et vides, dressées devant lui en titubant et qui finissaient par tomber sur lui pour l'écraser.

Lorsqu'il se réveilla, il avait l'impression d'avoir été roué de coups sur tout le corps.

Cinq heures plus tard, l'*Hélipon* reprenait son vol. L'adaptation et le montage des projecteurs avaient duré moins longtemps que ne l'avaient prévu les techniciens de la propulsion. Les pièces défectueuses avaient été démontées et jetées par-dessus bord pour faire place aux nouvelles. Le vaisseau décolla de Solo à une accélération croissante, s'enfonça dans le Grand Abîme intergalactique et plongea ensuite sans problème dans l'espace linéaire.

Plusieurs heures s'écoulèrent pendant lesquelles les écrans d'observation n'eurent à offrir pour tout spectacle que la couleur grise uniforme de l'entr'espace, et les points lumineux représentant les étoiles de la Nébuleuse d'Androbéta qui finirent par se fondre pour former une grande tache laiteuse aux bords imprécis, entourée d'une vague auréole.

Personne n'avait eu le temps jusqu'alors de s'occuper du butin rapporté par le lieutenant des entrepôts souterrains de Solo. Seuls quelques curieux inactifs s'étaient penchés sur les microfilms. Tout ce qu'ils avaient découvert se réduisait à affirmer qu'il ne s'agissait en aucun cas de films distrayants, mais

les nouvelles s'arrêtaient là. Le lieutenant Benz était profondément déçu, car durant tout ce temps, il avait nourri le secret espoir que les films pourraient élucider l'énigme qui entourait Solo et le mettait si mal à l'aise.

La planète solitaire continuait à occuper toutes ses pensées. Le souvenir de l'étendue des installations souterraines obsédait sa mémoire, et il en vint à la conclusion que, malgré l'équipe de surveillance réduite, le bastion de Solo était plus vaste et plus important que les avant-postes terraniens d'Andro-Alpha, d'Androbéta et d'Andromède, à l'exception de celui de Gleam. Faute de temps ou de motivation, il n'y avait jamais réfléchi jusqu'alors, et cette constatation le surprit. Le fait d'avoir équipé Solo avec une telle abondance semblait indiquer que les Téfrodiens s'attendaient à subir de lourdes pertes au cours de leurs combats dans la Nébuleuse d'Androbéta.

Pour l'*Hélipon*, il est vrai, cette base avait été le miracle salvateur. Que serait-il arrivé si les projecteurs de champ kalupéen n'étaient pas tombés en panne juste au moment où, en resurgissant dans l'espace normal, il allait piquer du nez sur Solo ? Timo l'imaginait avec un frisson dans le dos. La probabilité qu'une telle coïncidence fût due au hasard était très minime. Incroyablement minime, se dit-il à force d'y réfléchir. De là à penser que la présence de Solo à cet endroit n'était en rien fortuite, il n'y avait qu'un pas.

La pensée qu'une puissance inconnue avait conduit le croiseur vers cette planète de façon à le forcer à tomber sur elle au moment de sa réémersion dans le continuum einsteinien séduisit le lieutenant Benz pendant quelque temps. Il joua avec cette idée et l'examina à fond. Et il lui fallut longtemps pour que son esprit logique reprenne ses droits. Qui pourrait s'amuser à pousser n'importe où à son gré un soleil et sa planète ? Personne bien sûr. Et personne ne pouvait savoir à quel moment et à quel endroit les projecteurs de l'*Hélipon* allaient tomber en panne.

Autrement dit, il commençait à perdre la tête. Solo lui portait sur les nerfs. Il était temps qu'il entreprenne quelque chose pour retrouver son bon sens. Pour la seconde fois, il tenta sa chance avec le travail. Il se présenta au poste de commandement, et Tsin Muno le renvoya à sa table de navigation. Il n'y avait pas grand-chose à faire, mais Timo réussit à trouver une occupation ; il calcula des caps hypothétiques.

La fascination des mathématiques quintidimensionnelles commença à avoir un effet bénéfique sur son esprit. Solo disparut dans les coulisses de sa conscience. Et pourtant, il était arrivé bien près de la vérité ! Il lui aurait suffi d'y consacrer encore quelques minutes de réflexion profonde pour la reconnaître — et incliner ainsi la courbe de son destin dans une toute autre direction.

Le transmetteur du Système Perdu offrait l'image habituelle lorsque l'*Hélipon* émergea de l'espace linéaire à la fin de son périple et mit le cap sur

les deux soleils. L'anneau d'astéroïdes et de débris cosmiques entourait l'astre double d'un voile lumineux, tel un halo. Tsin Muno approcha son vaisseau de la station planétaire de Calife, à la distance voulue, et le plaça sur une orbite d'attente, de sorte qu'il tourna autour des deux étoiles en compagnie du planétoïde et d'autres astéroïdes plus petits.

Lui-même, accompagné de son second, s'envola vers Calife avec un glisseur spatial, pour y faire son rapport. Pendant ce temps, une équipe de maintenance prit l'*Hélipon* en main. Elle le soumit à une révision complète, et surtout procéda au remplacement de toutes les pièces défectueuses. Les hommes de ce commando travaillèrent avec acharnement comme si le vaisseau de liaison ne disposait que de quelques heures avant de réappareiller.

Timo apprit alors qu'il restait seulement cent cinquante unités de surveillance dans le Système Perdu. Toutes les autres avaient été retirées. Les manifestations d'instabilité du transmetteur se faisaient de plus en plus fréquentes et de plus en plus intenses. La route de Kahalo n'était praticable en toute sécurité que trois ou quatre heures par jour, mais grâce aux sondes-robots qui faisaient la navette entre Kahalo et le Système Perdu, on avait réussi jusqu'à présent à limiter les accidents.

Cinquante mille hommes au total, y compris les équipages des vaisseaux de surveillance, demeuraient encore dans le Système Perdu. Leur unique tâche consistait à attendre Perry Rhodan, qui devait arriver trois jours plus tard avec ses mille vaisseaux multitypes. Après une rapide inspection, l'escadre reprendrait son vol par le transmetteur, suivie des cent cinquante navires de surveillance. Il ne resterait plus alors qu'un vaste avant-poste, l'unique borne terranienne sur le chemin d'Andromède.

Trente heures s'écoulèrent. A bord de l'*Hélipon*, on dormait et on se reposait des fatigues des semaines précédentes. Tsin Muno rapporta de Calife une nouvelle désastreuse : le transmetteur ne pouvait plus être utilisé que deux heures par jour. Il se délabrait à une vitesse affolante. On espérait que lorsqu'il arriverait avec ses mille unités, Perry Rhodan pourrait encore se transporter sur Kahalo, mais rien n'était moins sûr. L'ambiance dans la base était tendue, bien que tout espoir ne fût pas encore perdu.

On proposa à Tsin Muno de retourner sur Kahalo s'il le voulait mais il refusa, et les hommes à bord de l'*Hélipon* comprirent sa décision. Si cinquante mille hommes arrivaient à garder confiance et à s'accrocher à leur poste, il ne tenait pas à être le seul à perdre espoir et courage, et à prendre le large. Timo Benz était fermement convaincu que Tsin aurait entendu le genre de commentaire suivant de la bouche de Razta : « Il va de soi que vous pouvez partir si vous en avez envie. Mais pensez à l'effet de votre départ sur le moral des hommes qui doivent rester ici. »

Et cette perspective avait certainement pesé lourd dans la décision du commandant.

Quant à Timo, pendant ce temps, il s'était de nouveau penché sur l'énigme du système de Solo. Avec la distance qui le séparait de l'objet de ses

réflexions et le recul du temps, il avait retrouvé son calme et était en mesure de considérer le problème avec objectivité et logique. Il reçut l'autorisation d'utiliser l'ordinateur de bord pour son usage personnel, ce qui lui permit de poser quelques questions à la machine. Comme lui-même n'avait jamais beaucoup fréquenté les cerveaux positroniques, il s'assura l'aide d'un officier de la section technico-scientifique qui programma lui-même son interrogatoire.

Cette expérience dans laquelle Timo avait placé de grands espoirs se révéla malheureusement un échec. La machine ne put rien tirer de concluant des quelques données dont on l'alimenta. Elle se refusa à fournir des réponses logiques, et là où elle réussit à établir des calculs de probabilité, elle le fit avec des pourcentages d'erreurs tellement excessifs que les résultats n'avaient aucune valeur.

Il y eut néanmoins un point sur lequel elle put donner une réponse relativement concrète : un vaisseau quittant la Nébuleuse d'Androbéta dans une direction quelconque et étant forcé, par suite d'une panne, de replonger dans le continuum einsteinien à une distance quelconque également de la périphérie de la Nébuleuse, avait moins d'une chance sur cent de se heurter par hasard à la planète Solo. Là-dessus, l'ordinateur ajouta un commentaire : la probabilité était tellement minime que l'on pouvait éliminer d'emblée la participation du hasard dans cet événement survenu sans qu'on l'eût provoqué, en l'occurrence dans la découverte de la planète Solo. Si cet événement survenait malgré tout il devait exister un rapport de cause à effet entre l'apparition du vaisseau et celle de la planète.

Autrement dit au lieu de répondre à ses questions, la positronique le plaçait devant un nouveau problème. Quel était ce rapport de cause à effet qui avait provoqué la rencontre de l'*Hélipon* et de Solo ?

Question qu'il posa à la machine. Mais celle-ci — et Timo s'y attendit — refusa de répondre.

L'énigme demeurait donc totale pour l'instant

Timo Benz était de faction au poste de commandement. Tout comme autrefois, peu de temps avant que la traînée fluorescente verdâtre sorte de l'étroite zone de concentration énergétique séparant les deux soleils, il fixait d'un air pensif l'écran d'observation avec son fourmillement d'échos lumineux, grands et petits, ardent et pâles. Il se sentait mal à l'aise. Seul dans cette grande salle faiblement éclairée, il avait l'impression d'être un homme sorti de sa maison par une nuit d'hiver glaciale, et qui calculait en esprit combien de temps il pourrait tenir le coup dans ce froid vif. Une force quasi irrésistible le poussait à rentrer chez lui, mais sa fierté l'empêchait de céder à la tentation. A cette différence près que Timo n'avait pas de « chez lui » où se réfugier.

Le poste de commandement l'effrayait avec son silence absolu. Les pupitres de contrôle et les sièges lui faisaient l'effet de vestiges d'un passé lointain, et

les appareils de fantômes. Timo frissonna. Une force mystérieuse le força à jeter un coup d'œil sur le thermomètre pour s'assurer que la climatisation n'était pas responsable de ce frisson.

Il chercha une raison d'appeler la station de Calife par hypercom afin de parler à quelqu'un. La solitude lui grignotait le système nerveux. Si seulement il pouvait échanger quelques mots avec un homme dont le visage apparaîtrait sur l'écran, il se sentirait mieux. A force de se creuser la tête, il finit par avoir l'idée de demander une comparaison chronométrique. Demande inhabituelle, car les horloges de bord d'un vaisseau moderne ne se trompaient jamais. On le percerait à jour, mais ce détail lui était indifférent. Voir quelqu'un, parler à quelqu'un ! Cela seul comptait.

Au moment même où ses doigts caressèrent le bouton du microphone, le récepteur s'activa. L'écran s'illumina. Un homme se mit à parler. Il était assis tellement loin de la caméra que Timo pouvait voir ses épaules et distinguer les insignes de son grade.

« La centrale de Calife à toutes les unités ! Une escadre de vaisseaux est en train de se matérialiser à proximité immédiate de la base. Il est possible qu'il s'agisse d'unités de la Huitième Flotte de retour de Gleam, mais nous n'avons pas encore réussi à établir un contact hypercom. Alerte rouge à tous les commandants d'unités et de secteurs ! »

Le lieutenant Benz se demanda pourquoi il éprouvait un sentiment de profond soulagement, alors qu'il y avait quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour que les vaisseaux fantômes n'appartiennent pas à la Huitième Flotte. L'essentiel pour lui, c'était d'être enfin délivré du cauchemar de la solitude. Encore quelques secondes de patience, et tout l'*Hélipon* bourdonnerait d'activité.

Lorsque l'écran s'éteignit, il appuya de toutes ses forces sur la touche d'alarme. A coups de hurlements stridents, les sirènes se mirent aussitôt à sonner l'alerte rouge dans tous les azimuts.

Timo s'arracha à son siège et se rendit dans la salle de détection — exactement comme il l'avait fait durant cette nuit où le transmetteur était sorti de ses gonds pour la première fois. Il activa l'appareil. Sur l'écran vert apparurent les échos lumineux des débris cosmiques qui orbitaient autour du soleil double.

Le vaisseau géant s'éveilla à la vie avec cette soudaineté presque incroyable qui suivait toujours le hurlement des sirènes. Sous les pieds de Timo, le sol vibra lorsque les lourdes portes blindées commencèrent à coulisser. Un groupe d'officiers, encore occupés à boucler leur combinaison, se précipita en courant dans le poste de commandement. Des ordres fusèrent. Les appareils se mirent à fonctionner à grand renfort de bourdonnements et de sifflements. Le cliquetis mélodieux des milliers de relais positroniques emplît la salle.

L'agitation était encore à son comble lorsque leur parvint le deuxième appel en provenance du central de Calife. Cette fois-ci apparut le visage d'un officier sur l'écran panoramique. Son message se limita à quelques mots :

« Les unités qui viennent de se matérialiser n'appartiennent pas à la Huitième Flotte de l'Astromarine. Ce sont des vaisseaux téfrodiens. Alerte générale au combat ! A tous les commandants, procédez selon le plan établi ! »

L'écran s'éteignit. Pendant une seconde, un silence effrayé emplit le poste de commandement de l'*Hélipon*. On se refusait à croire à une pareille catastrophe. Seuls les appareils faisaient entendre un léger bourdonnement et les relais continuaient à cliqueter doucement.

Des Téfrodiens dans le Système Perdu !

L'esprit de Timo fonctionnait au point mort. Ses pensées s'agitaient d'elles-mêmes hors de son contrôle. Comment les Téfrodiens étaient-ils en mesure de franchir l'énorme distance séparant Andromède du Système Perdu sans l'aide d'un transmetteur ? C'était impossible, étant donné le faible rayon d'action dont disposaient leurs vaisseaux !

C'était impossible, et pourtant, ils étaient bien là.

Le « plan établi » dont avait parlé l'officier prévoyait la mobilisation d'une flotte de surveillance de six mille unités. Or, il n'y en avait plus que cent cinquante dans tout le secteur de la base. Quelle ironie amère que de les envoyer au combat selon ce plan qui avait été « établi » pour un effectif quarante fois supérieur !

En revanche, ce fameux plan ne prévoyait pas l'intervention de l'*Hélipon*. Il n'était qu'un outsider et pouvait faire ce que bon lui semblait. Timo se surprit à regarder le pupitre de commandes de Tsin Muno pour ne pas manquer la décision qu'allait prendre le commandant. Il le vit debout, le microphone en main, avec le même visage inexpressif qu'il avait eu pour diriger pendant trois semaines, de ce même endroit, les navettes hallucinantes de son vaisseau.

— Vous avez entendu ! s'écria-t-il de sa voix stridente. Tous les hommes aux postes de combat. Détection, passez- moi les données en votre possession !

Il y eut un craquement dans les haut-parleurs. Puis une voix calme répondit :

— Distance onze unités astronomiques, monsieur. Formation très dense. Environ quinze mille navires. Vitesse — quatre-vingt-dix pour cent de celle de la lumière. — Et soudain, beaucoup moins calmement, comme si l'homme prenait seulement conscience à ce moment-là de l'importance de ce qui se préparait, la voix ajouta : Ils viennent directement sur nous, monsieur !

— Nous allons à leur rencontre, décida Tsin.

Timo n'en croyait pas ses oreilles. Il faillit se dresser pour protester à haute voix. Mais le commandant poursuivit :

— C'est seulement en semant la panique chez eux que nous avons une chance de leur échapper. Notre but est Gleam. Il faut absolument prévenir la Huitième Flotte.

Le vaisseau géant se mit en mouvement. Les propulseurs ayant été désactivés, ils ne fonctionneraient qu'à la moitié de leur régime durant la

deux heures, le Système Perdu serait vidé de tous les Terraniens.

La situation était désespérée. Cette certitude s'insinua dans la conscience de Timo et le remplit d'un sentiment de vide singulier. Son poulx battait jusque dans ses oreilles comme un gong. Cent cinquante vaisseaux et une station au sol contre quinze mille unités ennemies. En deux heures, le Système Perdu serait vidé de tous les Terraniens.

Il ajusta fermement son harnais de sécurité. On n'aurait pas besoin de ses services. Le cap vers Gleam était enregistré dans les ordinateurs. Il n'avait rien d'autre à faire qu'à assister en spectateur impuissant au combat spatial.

La même question lancinante ne cessait de le harceler : comment les Téfrodiens étaient-ils arrivés jusque-là ? Timo ne trouva pas de réponse, mais une autre idée lui vint si brusquement à l'esprit et avec une évidence aussi inattendue qu'elle avait dû frôler depuis longtemps déjà le seuil de sa conscience, en attendant le bon moment pour se manifester.

Il eut tout d'un coup la révélation de l'énigme de Solo.

D'une façon ou d'une autre, les Téfrodiens avaient découvert le moyen de franchir des trajets de plus de cent mille années-lumière sans l'aide de transmetteurs. Ils connaissaient l'existence de la base terranienne du Système Perdu, et leur volonté d'attaquer et de détruire cet avant-poste essentiel de l'ennemi répondait à une stratégie parfaitement logique. N'ayant pas idée de la force de la flotte ennemie, ils étaient obligés, pour plus de sécurité, de lancer leur attaque avec une escadre d'une puissance maximale. Comme inévitablement tout vol au long cours apportait son lot d'accidents, il leur fallait prendre les mesures nécessaires pour en limiter le nombre au maximum. Donc, en cas d'avaries, les unités qui ne pouvaient plus suivre le gros des troupes devaient avoir la possibilité d'effectuer les réparations. Sinon, elles étaient perdues, livrées sans défense aux nombreux ennemis qui fourmillaient dans l'espace — Maahks et Terraniens.

Timo ignorait le nombre et l'emplacement de ces chantiers de réparations téfrodiens qui jalonnaient la route entre Andromède et le Système Perdu, mais de toute évidence, Solo en était un. Voilà le rapport de cause à effet entre les deux événements dont le cerveau positronique avait affirmé qu'ils ne pouvaient pas être le fait d'un pur hasard.

Solo se trouvait sur la route d'Andromède au Système Perdu, et l'*Hélipon* avait tout simplement rencontré la planète parce qu'il se déplaçait lui-même sur cette route. Pendant trois semaines, son cap l'avait conduit des douzaines de fois tout près de Solo — dans l'espace linéaire, s'entend — et c'est

seulement au cours du dernier vol que les projecteurs étaient tombés en panne. Voilà l'unique intervention du facteur hasard — ils étaient tombés en panne au bon endroit.

La distance qui séparait l'*Hélipon* de l'escadre ennemie diminuait à une rapidité suffocante. Depuis longtemps déjà le double soleil était devenu une simple tache lumineuse rougeâtre qui brillait d'une lueur terne dans le secteur de poupe de l'écran panoramique, cerné par la couronne scintillante des astéroïdes. Le récepteur hypercom transmettait les conversations hâtives et les ordres échangés entre les vaisseaux de la flotte de surveillance. Au fond de lui-même, Timo éprouvait un vague sentiment d'admiration pour les hommes qui se préparaient à combattre — et à mourir. Il avait peur. Mais cette peur n'était aussi qu'une impression confuse et sans consistance dont il avait à peine conscience. Il fixa l'écran sur lequel étaient apparus les premiers échos des navires téfrodiens, sans vraiment comprendre ce qu'il voyait. Il avait peur — mais cette peur se limitait à son subconscient. Son esprit était figé, ses pensées gelées dans le froid que rayonnait le danger mortel.

Tsin Muno hurla quelques ordres, mais le jeune officier n'entendit que le bruit produit par sa voix perçante ; le sens des paroles lui échappa totalement. Il vit l'une des minuscules étincelles qui représentaient les vaisseaux téfrodiens s'enflammer brusquement. Pendant une fraction de seconde, elle vacilla dans une flambée verdâtre, dont il ne resta bientôt plus qu'une minuscule tache nuageuse qui prit rapidement de l'extension et finit par disparaître.

Timo comprit ce qu'il se passait. L'*Hélipon* avait ouvert le feu. Premier acte de la manœuvre de surprise préconisée par Tsin Muno.

Un voile multicolore tomba sur l'écran d'observation, effaçant les échos lumineux et l'obscurité du cosmos. Quelque part dans les profondeurs, de lourdes machines se mirent à gronder et à faire résonner à travers tout le navire un hurlement mi-furieux mi-plaintif. Puis le voile se dissipa, et l'image habituelle revint sur l'écran. L'*Hélipon* se secoua sans bruit. Comme un chien qui sort de l'eau, se dit Timo.

Ils avaient reçu le premier coup au but intercepté comme il se devait par les écrans énergétiques. Mais ce n'était qu'un début. Les Téfrodiens n'avaient pas encore coordonné leurs tirs. Le croiseur de liaison avait été touché par la salve d'un seul navire. Quelques instants encore et les tirs concentrés de batteries tout entières frapperaient les champs protecteurs. A partir de ce moment-là, la situation allait changer.

Un autre navire téfrodien s'embrasa, il passa au vert, puis s'enfla et disparut. Timo sentit son engourdissement se dissiper peu à peu. Il reprit conscience de lui-même et se rendit enfin compte que la guerre spatiale pour le Système Perdu avait commencé. L'*Hélipon* avait réussi à détruire deux unités téfrodiennes sans qu'il eût lui-même à déplorer le moindre dommage. Mais cela ne durerait pas. Encore quelques secondes et...

Un éclair éblouissant jaillit soudain à travers le poste de commandement.

Une clarté aveuglante tomba de l'écran panoramique. Timo se sentit projeté en l'air. L'une des sangles qui fixaient son harnais au siège sauta avec un bruit sec. Le fracas d'une explosion éclata. Une fumée âcre empesta l'air.

Il se détacha. Des volutes bleuâtres envahissaient la vaste rotonde. Quelque part des cris se firent entendre. La lueur rouge du brasier tressaillait à travers l'épaisse fumée. Timo enfonça son casque sur sa tête et le boucla. Le sol vacillait sous ses pieds. D'un mouvement mécanique, sans savoir ce qu'il faisait il marcha à travers la fumée à la recherche de blessés auxquels il pourrait porter secours. Le navire avait été frappé de plein fouet. Les champs protecteurs s'étaient effondrés — quelques minutes de patience, et on saurait s'ils se redresseraient ou non.

La fumée se dissipa légèrement, aspirée par le système de climatisation qui semblait fonctionner encore. Dans son récepteur de casque, il entendit la voix stridente de Tsin Muno.

— Tout le monde à son poste ! Le combat continue !

Il fit demi-tour. Telle une machine, il obéit à l'ordre général. Au milieu des émanations, un siège se dessina vaguement sous ses yeux. Un homme y gisait effondré, maintenu par les sangles, le cou tordu et la tête curieusement tournée, le visage vers le bas.

Timo alla vers lui pour le secourir, mais il perçut un ébranlement très violent par le dessous, comme si un géant avait frappé le sol d'un coup de massue. Une force irrésistible l'envoya en l'air et le fit tourbillonner. Après une pirouette, il émergea de la fumée pendant une fraction de seconde, puis retomba en arrière et s'écrasa avec un bruit sourd. Il perdit connaissance. Lorsqu'il retrouva ses esprits, l'enfer était déchaîné autour de lui. Le crépitemment d'un incendie lui parvenait par le récepteur de son casque. A travers l'épaisse fumée perçait une sinistre lueur rouge sang. Il entendit des cris confus, et une silhouette s'ébaucha à travers le nuage comme une ombre menaçante. Il comprit soudain qu'il était perdu s'il ne filait pas de là le plus vite possible.

La conscience d'un danger imminent lui rendit son énergie. Pour la première fois depuis longtemps, il savait enfin ce qu'il avait à faire. Il émergea de la fumée en rampant. Le sol était en plan incliné. L'antigrav ne fonctionnait plus que d'une manière capricieuse. Le champ de gravitation artificielle avait dévié. Il se dit que les propulseurs étaient en train de pousser l'*Hélipon* à son accélération maximale. Si l'antigrav tombait tout à fait en panne, ils seraient tous écrasés comme des punaises sous les semelles des bottes d'un commando de débarquement.

Une ombre apparut devant lui. Il reconnu le pupitre de commandes de Tsin Muno et s'écarta, puis il longea les marches qui y conduisaient et se redressa. A travers la fumée, il aperçut l'Asiatique assis dans son fauteuil, comme si l'incendie et le vacarme ne le concernaient pas. Il tenait toujours le microphone en main.

— A toutes les sections signalez vos dégâts ? Nous n'abandonnons pas la

partie ! Je veux savoir si nous sommes encore capables d'effectuer un vol linéaire.

Brusquement, Timo eut une idée. Plus qu'une idée. Tout un plan qui s'élabora en un clin d'œil dans sa tête, un plan immédiatement réalisable, alors qu'il était incapable de se rappeler y avoir jamais pensé. Comme si ce plan avait été conçu par un étranger et déposé à son insu dans son esprit.

L'objectif essentiel de Tsin Muno était de prévenir Perry Rhodan et le reste de la Huitième Flotte stationnée sur Gleam pour les empêcher de revenir vers le Système Perdu sans se douter qu'ils allaient se jeter dans les bras des Téfrodiens. Telle était sa mission première, en tant que commandant d'un vaisseau de liaison. Personne ne pouvait imaginer comment l'histoire de l'Empire Solaire et de l'humanité évoluerait si l'ennemi arrivait à supprimer le Stellarque. Il fallait donc préserver Perry Rhodan à n'importe quel prix.

Mais l'affaire avait un deuxième aspect. Gleam n'était que l'un des deux points névralgiques. L'autre était Kahalo. Il était évident que le général Razta ne réussirait plus à envoyer de sonde-robot vers Kahalo pour signaler l'attaque des Téfrodiens. Si le Système Perdu était tombé, rien ne pouvait empêcher les Téfrodiens de pénétrer dans la Voie Lactée par la route des transmetteurs. Il leur suffirait d'attendre la prochaine période de stabilité.

Kahalo n'était pas préparée à cet assaut, bien que Reginald Bull disposât dans ce secteur stratégique de la Voie Lactée de deux flottes parées au combat, réunissant un total vingt mille unités. Mais les vaisseaux étaient dispersés à tous les horizons, soit isolément, soit par petites escadres. Avant même qu'ils aient pu entrer en lice, les Téfrodiens auraient écrasé Kahalo.

Il allait donc à tout prix alerter la base. Cette pensée s'incrusta dans l'esprit de Timo Benz. Il s'acharna à remonter l'estrade inclinée d'où Tsin Muno dirigeait son unité, mais glissa deux fois lorsque la coque du navire fut ébranlée par deux nouveaux tirs au but de l'ennemi. Il changea alors de direction. Lorsqu'il atteignit la lourde porte blindée entrouverte, il était à bout de forces.

Il pénétra en titubant dans une coursive latérale en pente légèrement inclinée vers le bas. La fumée était moins épaisse dans ce secteur ; on y voyait à quelques mètres devant soi. Trois personnes au visage couvert d'un masque étaient occupées à réparer un répartiteur énergétique que l'onde de choc d'une explosion avait à moitié arraché du mur. Timo les rejoignit d'un pas vacillant, en saisit un par l'épaule et se cramponna à lui.

— Le sergent Levier... Rimak.. Où sont-ils ?

Un des hommes masqués fit un vague geste du bras en indiquant la coursive. Timo continua son chemin tout en appelant dans le vide :

— Warren... Pulpo !...

Sa voix se perdit au fond du corridor, dans le vacarme infernal qui emplissait l'intérieur du vaisseau géant. 'un réservoir de plasma avait dû être touché. Une succession ininterrompue d'explosions faisait vibrer le sol d'un bruit de tonnerre assourdissant et tanguer le navire comme une petite

embarcation aux prises avec le déferlement d'une tempête.

Brusquement le couloir s'inclina sur le côté. Aveuglé par une épaisse fumée noire venant des profondeurs, le jeune officier tomba, glissa sur le sol en pente et ne s'arrêta que lorsque son épaule heurta quelque chose de dur. Des mains rattrapèrent sous les bras et l'aidèrent à reprendre pied. La filmée commençait à se dissiper. A travers la visière roussie de son casque, il aperçut un visage aux pommettes larges, inondé de transpiration

— Pulpo... dit-il à bout de souffle. Où est Warren ? J'ai besoin de vous !

— Ici, monsieur.

Warren Levier se rematérialisa soudain, comme s'il surgissait du néant. Timo se rendit compte alors qu'il se trouvait à l'entrée du principal réacteur nucléaire. Une explosion avait tordu la porte blindée comme une mince plaque de tôle. L'antichambre de la salle du réacteur n'était plus qu'un trou noir et vide. Mais à travers la porte qui donnait sur la grande salle perçait de la lumière. Les hommes étaient au travail.

— IL faut que nous nous rendions sur Kahalo ! souffla péniblement Timo. Nous allons prendre un chasseur triplace et partirons tous les trois.

Pulpo et Warren ne réagirent point. Calmes et graves, ils échangèrent un regard. Un soupçon de tristesse brilla dans les yeux de Warren.

— Je sais que nos perspectives ne sont pas très optimistes, poursuivit aussitôt le lieutenant. Mais nous devons absolument alerter Kahalo. Allez... Nous n'avons pas une minute à perdre. Il faut que nous soyons partis avant que l'*Hélipon* ne plonge dans l'espace linéaire.

Ou explose, se dit-il, mais il garda pour lui ce commentaire pessimiste.

Puis il fit demi-tour et descendit la coursive qui menait au hangar du petit sas, suivi de Pulpo et de Warren. Les deux sergents continuaient à se taire, ce dont Timo leur était reconnaissant. Ils auraient pu poser une douzaine de questions embarrassantes — demander qui lui avait donné l'ordre de joindre Kahalo, par exemple. Après tout, c'était une opération suicidaire, et ils auraient pu exiger de savoir pourquoi ils allaient risquer leur vie.

Dans le bas, le couloir était vide et clair. La fumée n'était pas descendue jusque-là. L'équipe de cinq hommes affectée à ce sas pratiquement intact avait été retirée pour renforcer les servants d'un poste de tir. Le hangar contenait trois chasseurs triplace, des engins effilés ayant la forme d'un projectile balistique muni d'ailerons de petite taille. Pulpo et Warren dégagèrent l'un d'eux de ses ancrages, tandis que Timo examinait le mécanisme du sas. Tout avait l'air normal. Le hangar disposait de son propre générateur. Les appareils fonctionnaient parfaitement.

Le véhicule glissa sur la rampe qui conduisait au sas proprement dit. Timo sauta dans le cockpit grand ouvert. Au moment où il se préparait à occuper le siège du pilote, Pulpo lui posa la main sur l'épaule.

— Excusez-moi, monsieur, dit-il d'une voix grave. Je crois que j'ai plus d'expérience que vous dans le pilotage d'un chasseur biplace.

— Et même une grande expérience, ajouta Warren. C'est justement ce dont nous avons besoin pour sauver notre peau.

Timo grimaça un faible sourire désarmé.

— Vous avez raison, Pulpo. A vous les commandes !

Sans ajouter un mot, le sergent prit place face à la console et ajusta son harnais de sécurité. Timo et Warren s'installèrent sur les deux sièges placés juste derrière le pilote.

Le lieutenant Benz trouva à portée de sa main un petit tableau de commandes d'où il pouvait actionner un désintégrateur de moyen calibre et un thermoradiant lourd. Il ne put refouler un juron de fureur. Des désintégrateurs et des radiants contre des écrans protecteurs des vaisseaux téfrodiens ? Ils n'avaient pas plus de chances qu'une flèche contre une plaque blindée de terkonite.

A portée de la main de Warren Levier se trouvait le petit hyperémetteur — instrument tout aussi inutilisable dans les conditions présentes. Cet équipement succinct ne pourrait être de quelque efficacité que lorsque la partie la plus périlleuse de leur entreprise serait passée — mais Timo n'osait pas prévoir les choses aussi longtemps à l'avance.

Pulpo mit le chasseur en mouvement. Toute cette partie du programme faisait au lieutenant Benz l'effet d'une pièce de théâtre monotone qu'on l'avait forcé à regarder. Le passage à travers le sas, l'ouverture et la fermeture des panneaux, opérations qui lui parurent affreusement lentes, puis la sortie dans l'obscurité totale du Grand Abîme intergalactique, rien de tout cela ne le concernait. Sa place était ailleurs. Il n'avait qu'un souhait : que la pièce se termine le plus rapidement possible.

Le panneau extérieur se mit soudain à coulisser. L'obscurité les absorba, omniprésente de l'autre côté de la paroi en plastoverre du cockpit. De minuscules points lumineux éparpillés dans le cosmos apparurent progressivement, au fur et à mesure que les yeux s'habituèrent au nouveau spectacle. Le chasseur décrivit une large courbe, dévoilant la tache rouge du soleil double.

— Jusqu'à présent tout va bien ! dit le pilote à haute voix avec un soulagement perceptible. Nous sommes sans doute trop petits pour pouvoir être repérés.

Timo se demanda si Tsin Muno avait remarqué leur départ. Il se rappela le poste de commandement enfumé, le sol en pente inclinée et les cris des blessés. Non, il était peu probable que le major les ait vus partir.

Le chasseur gagna rapidement de la vitesse. Les vibrations engendrées par les propulseurs étaient nettement perceptibles. La tache rouge se sépara en deux points lumineux distincts qui prirent tout d'abord une couleur jaune, puis verte et enfin bleue lorsque le petit astronef atteignit le domaine des vitesses relativistes.

Timo se pencha vers l'avant et, par-dessus l'épaule de Pulpo, Il regarda

l'écran de détection envahi par un fourmillement d'échos vert pâle. Le pilote montra du doigt une tache plus sombre sur le bord droit de l'écran.

— Voilà l'*Hélipon*, dit-il simplement.

Lorsqu'il abaissa la main, la tache avait disparu. Timo se dit tout d'abord qu'elle avait simplement quitté la surface de l'écran ; mais lorsqu'il l'avait vue pour la dernière fois., elle se déplaçait à une vitesse réduite, à deux centimètres seulement du bord.

À cela, il n'y avait qu'une explication : l'*Hélipon* venait de plonger dans l'entr'espace. Au dernier moment. Il éprouva une sorte de soulagement irraisonné qui ne dura d'ailleurs que quelques secondes. Lorsqu'il releva les yeux, les deux soleils semblaient suspendus juste en face de la proue, tels des disques d'un violet incandescent. Le pilote mit le cap sur l'endroit où les surfaces imprécises des deux astres se rapprochaient au point de donner l'impression de se toucher. Timo se rendit compte alors que son destin était beaucoup plus incertain que celui des hommes qui, à bord de l'*Hélipon*, avaient enfin trouvé le chemin de l'entr'espace.

Personne ne pouvait dire si le transmetteur était en période de stabilité ou d'instabilité, ni de prévoir dans quel état le petit chasseur et ses occupants atteindraient Kahalo.

Il éprouva soudain un doute cuisant sur le bien-fondé de sa décision. Quel avantage Kahalo pourrait-elle en tirer si Pulpo, Warren et lui se rematérialisaient hors du champ de concentration énergétique qui dominait l'Hexagone des Pyramides, fondus avec leur chasseur en un bloc informe de métal et de matière organique... comme l' *El Paso* ?

A quoi bon se casser la tête ? De toute façon, il était trop tard pour faire demi-tour. L'*Hélipon* avait disparu. Les Téfrodiens se jetaient sur le Système Perdu et il ne faisait aucun doute qu'ils le métamorphoseraient en un nuage de gaz incandescent. Le général Razta et ses hommes étaient condamnés. Dans ces conditions, tenter d'atteindre Kahalo avait été la seule initiative raisonnable.

Les deux astres ressemblaient à des géants de feu violet pris de folie. Sous l'effet de la distorsion temporelle, la rapidité avec laquelle les phénomènes qui se déroulaient sous les yeux de Timo à la surface des soleils était anormale. Des protubérances jaillissaient comme des éclairs de cet océan de feu et de flammes. Les couronnes à demi immatérielles s'agitaient comme des voiles dans la tempête.

Soudain, les deux disques s'écartèrent comme s'ils avaient été des éléments de décor tirés par des cordes. Un trou noir bâilla juste devant le chasseur, léché par les langues de flammes des éruptions solaires.

— Nous y voilà ! s'écria Pulpo Rimak d'une voix rauque. Au plaisir de nous revoir !

Timo ferma les yeux. Un choc d'une extrême violence le secoua, comme si le chasseur avait heurté un obstacle. Au même moment, un élancement brûlant lui traversa le corps. Il poussa un grand cri, qui ne s'entendit pas. Il se

tourna sous l'effet de la souffrance, mais ses muscles ne lui répondirent pas. Il voulut ouvrir les yeux pour voir où il était... mais il n'avait plus d'yeux.

La vérité s'imposa à sa conscience comme une marque incandescente.

Le transmetteur était en pleine période d'instabilité !

CHAPITRE V

La situation dans la Voie Lactée était relativement calme. Reginald Bull séjournait à Quinto Center lorsque, quelques semaines auparavant, il avait entendu parler de la menace d'effondrement de la route des transmetteurs. Aussitôt, il avait rejoint Kahalo pour y établir son quartier général provisoire.

Entre-temps, près de dix-huit mille vaisseaux avaient quitté le secteur d'opérations d'Andromède et franchi la route en cours de désagrégation, pour réintégrer la Voie Lactée. Il y avait bien eu quelques incidents fâcheux, mais heureusement leur nombre avait été relativement minime, du moins aux yeux des hommes qui étaient habitués à compter en pourcentages au lieu de calculer en destins individuels. En revanche, Reginald Bull était obsédé par une pensée qui le poursuivait jusque dans son sommeil : et si l'ultracroiseur de Perry Rhodan allait justement faire partie des rares victimes des sounoiseries mortelles de ces transmetteurs prêts à s'effondrer ?

Il passait la majeure partie de ses journées dans un bâtiment de contrôle situé au sud de l'aire d'atterrissage du spatioport, lequel était contigu à l'ancien « cercle de mort » des six pyramides. Le nouveau quartier général du Maréchal d'Etat s'élevait à cinquante kilomètres seulement de la pyramide du sud, et, de sa fenêtre, il pouvait voir le colosse de métal rouge illuminé par le soleil se dresser vers le ciel — une image impressionnante, même pour celui qui l'avait déjà eue cent fois devant les yeux.

La pièce qu'occupait Bull était meublée avec parcimonie, pour l'essentiel d'une large table supportant une demi-douzaine de visiophones et d'un fauteuil dans lequel il restait assis pendant des heures à surveiller tour à tour les appareils et le transmetteur à travers la fenêtre.

Reginald Bull était très nerveux. Il ne dormait guère plus de quatre heures par nuit, essayant de remplacer par des médicaments appropriés le repos dont son corps avait besoin. En outre, il buvait de telles quantités de café que même son aide de camp, le colonel Vince Foley, ne pouvait s'empêcher de le mettre en garde contre les effets secondaires de la caféine.

Ce jour-là, justement, Vince Foley, silhouette maigre et visage sombre qui lui conféraient l'aspect caractéristique d'un soldat affecté aux travaux administratifs, apparut en apportant un pot de café frais et bouillant au moment même où l'un des visiophones s'activait sur la grande table. Bull bondit de son siège et prit le récepteur. Le petit écran s'éclaira aussitôt. Le visage d'un jeune officier affecté à la surveillance du transmetteur se montra.

— Une nouvelle réception, monsieur, annonça-t-il d'une voix rauque. Jusqu'à présent, il n'a pas encore été possible de procéder à une identification, mais tout laisse à penser qu'il s'agit encore d'un échec.

— Quand la dernière sonde est-elle arrivée ? demanda Bull sans hésiter.

— Depuis une heure et demie, monsieur, fut la réponse.

— Et quand est partie notre dernière sonde ?

— Il y a dix minutes, monsieur.

— Merde ! Razta devait bien savoir que la route n'était pas praticable ! Pourquoi envoie-t-il des vaisseaux ici quand il sait que le transmetteur est en état d'instabilité ?

L'expression soucieuse du jeune officier donna à entendre qu'il n'était pas compétent pour répondre à cette question.

— Bon, grogna Bull. Tenez-moi au courant. Je veux savoir ce qu'il s'est passé.

L'écran s'éteignit. D'un geste, Vince Foley fut invité à poser la cafetière sur la table. La tasse de Bull attendait en permanence sa potion magique. Il la remplit à ras bord, y trempa les lèvres et, fidèle à la tradition, se plaignit que le café était trop chaud.

— Ou bien Razta a brusquement perdu la tête, remarqua-t-il en reposant sa tasse, ou bien il s'est produit quelque chose d'imprévu. Qu'en pensez-vous, Foley ?

Il se retourna et regarda son aide de camp d'un air combatif. Avec ses yeux brillants et sa brosse agressive de cheveux roux dressée sur le crâne, il offrait au colonel le spectacle d'un homme qui venait de passer une dizaine d'heures dans le calme et la monotonie, puisqu'aucun événement important n'était venu le troubler, et qui se réjouissait à l'idée d'entamer une discussion animée.

— Je regrette, monsieur, se défendit l'aide de camp, mais je suis tout à fait de votre avis.

— Comment pouvez-vous connaître mon avis ? grogna Bull furieux.

— Le général Razta n'est pas homme à perdre aussi facilement la tête, expliqua Foley. Il a dû avoir une raison bien particulière pour envoyer un vaisseau par le transmetteur.

Bull se frappa les genoux du plat de la main d'un air résigné et tourna les yeux de l'autre côté.

— Le pire avec vous, murmura-t-il déçu, c'est que vous êtes trop blasé pour vous crêper le chignon avec qui que ce soit.

Le même visiophone que précédemment s'activa une seconde fois. Bull arracha le récepteur. Cette fois, le visage du jeune officier trahissait la panique.

— Monsieur... la chose... elle arrive directement sur Kahalo !

Le Maréchal d'Etat se leva et fit reculer le lourd fauteuil du creux du genou. « Voilà exactement ce qu'il lui faut, se dit Foley. Un peu d'agitation. »

— Comment est-elle, cette chose ? se renseigna Bull.

— Une masse informe de matériau brillant, monsieur. Le mélange habituel

de métal, de plastique et de matière organique.

L'ensemble pesant environ trente-cinq tonnes.

— Un engin de petite taille, apparemment, murmura Bull pour lui seul. Où va-t-il débarquer ? .

— Voilà la question, monsieur, dit encore l'officier. Il se déplace comme le ferait un objet sous contrôle. Nous ne pouvons pas prévoir le point d'impact. Pour l'instant, il semble soumis à une manœuvre de décélération. A croire qu'il y a encore quelqu'un à bord.

Bull acquiesça d'un signe de tête.

— Ne coupez pas la communication ! ordonna-t-il.

Tenez-moi au courant minute par minute pour que je sache comment l'affaire évolue.

Il alla à la fenêtre et contempla le ciel laiteux comme s'il espérait y voir cette « chose » informe. Des sirènes d'alarme se mirent à geindre. Le jeune officier revint sur l'écran et annonça :

— La chose se trouve à douze kilomètres d'altitude au-dessus des pyramides, monsieur. Elle descend rapidement en se dirigeant légèrement vers le sud. On a l'impression qu'elle veut se poser sur l'aire d'atterrissage.

Bull se tenait toujours derrière la fenêtre. Il ne s'était même pas retourné pour regarder l'officier. En guise de réponse, il se contenta de lever le bras et de faire un signe, que Foley répéta pour que l'officier puisse le voir.

— Ça suffit ! cria-t-il. Il voulait sans doute parler du reste du rapport. Je vois tout d'ici. (Puis il se tourna vers son aide de camp.) Foley, faites préparer un véhicule. Je veux aller à l'endroit où cette chose va atterrir.

Le colonel partit en courant, tandis que Bull restait à son poste d'observation près de la fenêtre. Il suivait des yeux le trajet de cet objet volant mystérieux qui s'était tout d'abord présenté à sa vue sous forme d'un minuscule point noir au moment où le jeune officier, lui parlait dans le visiophone. Depuis, il avait perdu de l'altitude ; il survolait le spatioport à trois mille quatre cents mètres de hauteur seulement. Pour son poids relativement minime, il était d'une taille impressionnante. Sa forme irrégulière était celle que prenaient tous les véhicules qui traversaient le transmetteur en période d'instabilité. A le voir, on pouvait croire qu'un géant s'était amusé à étirer le bloc initial en largeur et en longueur, jusqu'à ce que les parois métalliques épaisses ne fussent plus que des feuilletts très minces, et les avaient alors repliés en évitant soigneusement les arêtes tranchantes, pour former un objet aux surfaces douces et arrondies.

Il avait sensiblement le contour d'un fuseau, dont Bull estimait la longueur à environ trois cents mètres et lui donnait une centaine de mètres d'épaisseur au maximum.

En tout état de cause, sur un point, il n'y avait plus de doute à se faire : cet objet informe obéissait à un pilotage programmé. Il était tombé du ciel à une vitesse considérable, puis avait freiné brusquement et se déplaçait maintenant

en vol quasiment horizontal.

Des glisseurs blindés arrivèrent à la périphérie sud de l'aire d'atterrissage. Chacun d'eux transportait une section de soldats et un armement lourd. Bull se précipita sur le visiophone et fit dire au commandant du spatioport qu'il était expressément interdit d'ouvrir le feu sans son ordre.

Le risque qu'il prenait ainsi ne lui échappait pas. Personne ne savait ce qu'était cet objet volant. Dans le passé, les vaisseaux accidentés qui avaient émergé du transmetteur instable totalement contrefaits, à l'image de celui-ci, appartenaient à la flotte terranienne. Personne ne pouvait affirmer en toute certitude qu'il pouvait en être autrement. Pourquoi la « chose » ne serait-elle pas une bombe téfrodiennne qui exploserait au bout de quelques minutes et anéantirait toute la planète ? Bull n'y croyait pas — c'était l'unique raison pour laquelle il avait interdit que l'on tire dessus dès que tout le monde avait compris qu'elle se dirigeait vers Kahalo.

De sa fenêtre, il vit Vince Foley approcher du bâtiment avec un glisseur léger. Il s'empessa de le rejoindre. Lorsqu'il sauta dans le véhicule, l'objet se préparait à atterrir. Presque au-dessus de la limite sud du spatioport, à un demi-kilomètre seulement, il stoppa et descendit, avec une lenteur calculée, telle une feuille d'automne, pour finalement se poser sans bruit. Bull ne le quittait pas des yeux, fasciné.

— Allez-y, Foley, murmura-t-il entre ses dents.

Vince Foley opéra un large virage. Le glisseur bondit et survola l'aire d'atterrissage. Bull fit un geste vague.

— Posez-vous sur le côté... un peu plus au milieu.

Foley obéit. Et il stoppa à cinq mètres au-dessus du sol, tout près de cet objet fantastique.

— Arrêtez-vous là, ordonna Bull. Je veux sortir.

Foley savait par expérience qu'il était inutile de se disputer avec le Maréchal d'Etat. En outre, il avait lui-même l'impression, parfaitement inexplicable d'ailleurs, que ce bloc de métal était entouré d'une aura de pacifisme et d'amitié. Il fit atterrir le glisseur. Les patins avaient à peine effleuré le sol que Reginald Bull était déjà dehors. Foley resta assis aux commandes pour être paré à une retraite rapide, si besoin était.

Bull s'approcha de la paroi latérale bombée. Quelque part dans son subconscient, il entendit une voix qui essayait de le persuader qu'il se comportait comme un dément et qu'il s'exposait lui-même au danger, les yeux grands ouverts. Mais ce bloc de métal le fascinait. Il refoula les avertissements de sa voix intérieure.

De la main, il tâta la coque. Le métal était froid et mince, comme il l'avait supposé, au point de céder sous la pression des doigts. Il fit quelques pas de côté et arriva à un endroit où la paroi s'était incurvée. Il s'arrêta et essaya de regarder à l'intérieur. Mais il y régnait une obscurité totale.

Soudain, Foley poussa un hurlement. L'effroi que l'on percevait dans sa

voix fit sursauter Bull comme une décharge électrique. Il se retourna d'un bond et vit son aide de camp debout dans le glisseur, le bras droit tendu vers l'objet. Bull suivit la direction indiquée par le doigt de Foley. En remarquant à son tour ce qui avait tant effrayé le colonel, il faillit en perdre le souffle. Pendant quelques instants, il n'en crut pas ses yeux.

Une mince forme cylindrique avait percé la paroi métallique. On aurait pu la prendre pour un bras, mais elle ne ressemblait pas vraiment à un bras. Elle n'avait rien de commun avec ce qu'avaient vu les gens du Système Perdu à bord de l'épave de l'*El Paso*. C'était un simple petit cylindre métallique — qui n'était pas là quelques secondes auparavant et qui maintenant s'allongeait rapidement, tel le tentacule d'un mollusque.

Le cylindre s'allongea jusqu'à atteindre une vingtaine de mètres de longueur, et malgré sa constitution métallique d'une extrême minceur, il résistait à son propre poids et demeurait à l'horizontale au-dessus du sol de l'aire d'atterrissage. Ce ne fut que lorsqu'il cessa de grandir que son extrémité extérieure s'inclina et se mit à trembler en se penchant vers le sol, comme s'il hésitait sur la conduite à tenir.

Il y eut un léger bruit lorsqu'il toucha le revêtement du spatioport. Pendant un instant, il resta là sans bouger, brillant et mystérieux. Puis il recommença à se mouvoir. Il se pencha jusqu'à ce que son extrémité soit perpendiculaire au sol, et se mit à gratter le plastobéton par saccades. Les mouvements étaient puissants, ils semblaient avoir un but précis.

Incrédule, les yeux exorbités comme si le ciel lui tombait sur la tête, Bull vit le métal commencer à tracer des rainures dans le sol dur.

Une minute s'écoula. Le bras métallique continuait à s'agiter avec des grincements qui donnèrent la chair de poule au Maréchal d'Etat. Il voulut s'en approcher pour s'assurer qu'il pouvait trouver un sens quelconque à ces étranges dessins.

C'est alors que Foley poussa un second cri perçant. Son visage grimaçant trahissait l'incrédulité et l'horreur.

— *Il écrit !* hurla-t-il.

Ils étaient à présent enveloppés d'obscurité et de silence.

L'esprit de cet être inconcevable qui devait son existence aux fluctuations d'un champ de transmetteur hexadimensionnel instable continuait à fonctionner.

Il était conscient de son état d'être. Plus encore, conscient du but qu'il poursuivait. Trois séries de pensées l'animaient, deux d'entre elles floues et inconsistantes, la troisième en revanche précise et capable de déductions logiques.

Je suis ici pour remplir une mission.

C'était le point autour duquel le troisième courant de pensées tournait en rond. Il était si clair et distinct que les deux autres s'estompaient devant lui. L'être s'orienta. Bien que vivant dans l'obscurité totale, il savait où il était, parce que la capacité de savoir était innée chez lui. Il s'en servait sans

réfléchir.

Au bout d'un certain temps, il trouva son objectif. Il se déplaça pour le rejoindre et, une fois arrivé au but, il s'apaisa. Puis il se rendit compte qu'il n'était pas préparé à s'acquitter aussi facilement de sa mission. Quelque part dans sa conscience émergea le souvenir d'autres êtres étrangers à lui, à qui son message était destiné. Nulle part dans cette obscurité il ne pouvait percevoir l'un d'eux. Et même s'il avait pu le percevoir, il n'aurait pas su comment entrer en contact avec lui.

Le troisième courant de pensées commença à réfléchir intensément, et face à la puissance et à l'insistance avec laquelle il se mit à l'œuvre, les deux autres se diluèrent totalement.

Une image jaillit de la mémoire de l'être. Comme si tout était redevenu clair autour de lui, il vit quelques-unes des créatures étrangères et observa la manière dont elles communiquaient entre elles.

L'être ne savait pas d'où lui venait le souvenir et pourquoi il le possédait. Les dessous secrets de son existence lui restaient cachés. Il se rendait compte qu'il connaissait certains détails concernant le monde des créatures étrangères, et il décida d'utiliser ses connaissances.

Il y avait deux moyens de communiquer. Le premier, d'ordre acoustique, ne lui était pas accessible parce qu'il ne disposait pas des organes dont se servaient les autres. Le second consistait à produire des signes que les étrangers comprenaient parce qu'ils en avaient une perception optique.

L'être connaissait les signes. Mais une fois de plus, il lui manquait l'organe nécessaire à les produire et à les rendre visibles aux créatures étrangères. Désespéré, il chercha une issue — et remarqua pour la première fois que les deux faibles courants de pensées, étouffés par le troisième, lui faisaient défaut.

Sa capacité mentale était proche de l'épuisement, ainsi que l'énergie qui animait son esprit. Il sentait se tarir lentement ses pensées, pâlir ses souvenirs et s'entremêler les fils de son esprit.

Un effort suprême fit jaillir l'illumination. Il possédait un corps — un corps docile qui était soumis au pouvoir de sa raison. Il pouvait se fabriquer un outil avec lequel il serait possible de produire des signes qui autoriseraient la compréhension de son message aux créatures étrangères.

Il se concentra sur cette idée. Il sentit qu'un bras lui poussait sur le côté. Puis, en bannissant toutes les autres pensées, il réussit à faire couler dans ce bras le dernier reste de son énergie et à le remuer pour produire les signes accessibles à l'esprit des étrangers.

Ce fut au cours de cet ultime effort que son esprit cessa progressivement de fonctionner. Il commença par perdre le contrôle de ses pensées, puis le courant des idées et des souvenirs se tarit. L'obscurité l'envahit, et l'être finit par perdre toute conscience de lui-même.

Le corps vivait encore, sous l'effet de forces mécaniques qui, libérées de l'étreinte de la raison, donnèrent libre cours à leurs instincts.

L'être s'éteignit sans savoir s'il avait rempli sa mission.

Ahuri, Reginald Bull contemplait d'un regard figé les lettres tremblantes, mais clairement lisibles, que le bras métallique avait grattées dans le sol. Le bras s'était calmé. Curieusement tordu, comme si toute force l'avait abandonné, il reposait sur l'asphalte gris.

Voici le texte de son message :

« Une puissante flotte téfrodiennne attaque et anéantit le Système Perdu. Rhodan est encore sur Gleam. Benz. 32475... »

Après le chiffre 5, il y avait un petit trait oblique et à peine visible, révélant que le bras n'avait pas pu aller plus loin. Quelle que fût la nature de l'esprit qui l'avait guidé — il avait fini par cesser de fonctionner.

Le contenu du message eut pour effet de rendre à Reginald Bull la clarté et la logique de son esprit. Il s'éveilla de l'engourdissement qui l'avait frappé devant les événements inouïs de ces dernières minutes.

Les Téfrodiens avaient attaqué le Système Perdu. Cette nouvelle fatale était à peine plus crédible que l'existence d'un objet informe en métal qui traçait des lettres dans le sol. Mais il y avait un précédent : tout le monde se rappelait le cas de 1 *El Paso* qui avait aussi réussi à transmettre au moins le début d'un message au colonel Tsin Muno et à ses hommes.

Il fallait examiner cette affaire. Bull sauta dans le glisseur et le moteur se mit aussitôt à rugir. L'engin se catapulta comme un bolide vers le haut, décrivit une courbe et se dirigea vers la bordure du spatioport. Il n'avait pas parcouru plus de cinquante mètres que le fracas d'une explosion retentit derrière lui. Une onde de choc brûlante le fit vaciller. Bull chercha à se retenir pour ne pas être éjecté de son siège. Lorsqu'il trouva enfin le temps de regarder derrière lui, l'endroit où se trouvait l'objet en métal était enveloppé d'un épais nuage de fumée. Trois blocs informes se détachèrent du nuage. Ils s'envolèrent dans trois directions différentes en prenant rapidement de l'altitude.

Une fois la fumée dissipée, il ne restait plus rien de l'objet métallique. Seule une grande tache noire marquait l'endroit où il s'était posé.

Revenu dans son bureau, Bull ordonna immédiatement de cesser jusqu'à nouvel ordre tout envoi de sonde-robot vers le Système Perdu. Au cas où les Téfrodiens se trouveraient vraiment dans le secteur de la base du transmetteur, il n'était pas nécessaire que l'apparition des sondes attire leur attention sur les routes qui leur seraient ouvertes à partir de là-bas.

Entre-temps, Vince Foley fouilla les dossiers des membres de l'Astromarine, dont il existait une copie intégrale sur Kahalo.

Il s'avéra qu'un certain Timo Benz venait de passer très brillamment l'examen de sortie de l'Académie Spatiale et avait été affecté comme officier navigateur à bord de l'*Hélipon*.

Le Lieutenant Benz était immatriculé sous le numéro 32475783.

Bien que cette concordance, aussi impressionnante fût-elle, ne constituât

pas une preuve irréfutable, Reginald Bull était fermement convaincu que le message qu'il avait reçu provenait effectivement de Timo Benz. Ni lui ni les scientifiques auxquels il avait demandé conseil ne pouvaient expliquer comment un morceau de métal tordu et sans vie avait été en mesure de faire une communication intelligente et compréhensible.

La microdétection avait entre-temps suivi à la trace les trois fragments qui s'étaient détachés de l'objet mystérieux après l'explosion. Ils s'étaient élevés jusqu'aux zones supérieures de l'atmosphère à une vitesse qui était allée en décroissant, puis, après que la gravitation de Kahalo eut épuisé leur énergie cinétique, ils étaient revenus à la surface de la planète en trajectoire balistique. Une partie de leur surface extérieure avait fondu lors du trajet de retour dans l'atmosphère, sous l'effet de la chaleur due aux frottements. Il n'en était plus resté que trois fragments de petite taille, vestiges incandescents des trois blocs métalliques initiaux, qui s'étaient écrasés à trois endroits différents, très éloignés les uns des autres.

Au quartier général de Reginald Bull, l'ambiance était tendue. Certes, la majeure partie de la flotte d'Andromède avait pu être rapatriée au dernier moment dans la Voie Lactée. Mais le problème n'en était pas résolu pour autant, car les mille unités qui se trouvaient encore dans la Nébuleuse faisaient partie des vaisseaux de combat les plus modernes et les plus précieux de l'Empire Solaire, et surtout l'un d'entre eux portait justement le Stellarque à son bord.

Cinq heures après la réception du message, les instruments du laboratoire situé sous les pyramides montrèrent que le transmetteur avait retrouvé sa stabilité. Le moment décisif était arrivé. Si la nouvelle était fausse, les premières sondes-robots arriveraient sous peu du Système Perdu.

Une heure s'écoula, il ne se passa rien. Au bout de quatre-vingts minutes, le transmetteur repassa en phase instable.

Le Système Perdu n'avait pas donné signe de vie.

L'objet métallique avait dit la vérité.

L'escadre de Perry Rhodan était parée à appareiller lorsque les détecteurs du *Krest III* affichèrent l'apparition d'un corps inconnu à proximité immédiate du soleil central des Triades. Par mesure de précaution, on déclencha l'alarme. Il s'avéra bientôt qu'il ne s'agissait effectivement que d'un objet isolé, et l'état d'alerte fut annulé. L'ultra-croiseur lui-même partit à la rencontre de ce visiteur mystérieux qui se déplaçait à vitesse minime après son émergence de l'espace linéaire, ce qui était pour le moins surprenant. Lorsque la distance qui séparait les deux vaisseaux fut tombée à dix millions de kilomètres, la station hypercom du *Krest* reçut des signaux de détresse, envoyés par un émetteur de construction terranienne.

L'étranger se révéla être l'*Hélipon*, et lorsque le *Krest* eut atteint une distance de sécurité de dix kilomètres, il fallut se rendre à l'évidence : le croiseur de liaison était réduit à l'état d'épave.

La solide coque de terkonite montrait des traces d'impacts et le métal avait fondu à plusieurs douzaines d'endroits. Les champs dispersifs qui émanaient de ce navire sévèrement endommagé attestaient que quelques rares appareils fonctionnaient encore. Seuls les propulseurs kalupéens produisaient des émissions relativement normales.

Des commandos de sauvetage se chargèrent de l'épave. Le spectacle désolant qui s'offrit à eux aurait fait venir les larmes aux yeux même à des personnes réputées pour leur sang-froid inaltérable. Il n'y avait plus d'air respirable à bord. Le système antigrav ne fonctionnait plus qu'à la moitié de sa puissance, ce qui donnait à l'*Hélipon* l'impression d'être suspendu de travers dans le cosmos.

Les tirs ennemis avaient sévi avec une violence inouïe. Pas un compartiment qui s'en soit sorti intact. A la suite d'un tir de thermoradiant, l'immense poste central de commandement, situé au centre du navire, était en contact direct avec le vide de l'espace par l'intermédiaire d'un énorme trou cylindrique de cinq mètres de diamètre qui traversait les ponts supérieurs.

Il avait fallu un véritable miracle pour que l'*Hélipon* ait réussi à parvenir jusqu'à Gleam. Les kalups étaient pour ainsi dire les seuls appareils encore en état à bord — ainsi qu'un homme vêtu d'un spatiandre roussi, lequel apparemment n'avait rien perdu de son étanchéité. Un homme qui se leva de derrière le pupitre de commandes à l'arrivée dans le central des premiers hommes du commando, mais qui, aussitôt, perdit connaissance et s'effondra sur le sol.

Tsin Muno.

Sur les huit cents astronautes qui avaient composé l'équipage initial, un dixième seulement était encore en vie. Et parmi les survivants, il n'y en avait pas un seul qui ne fût peu ou prou blessé. Plus de vingt d'entre eux avaient reçu des blessures si graves qu'ils rendirent l'âme avant même d'avoir pu être transportés à bord du *Krest*. Les autres, eux, seraient condamnés à passer des semaines, voire des mois, à l'hôpital du bord.

Au cours de leurs navettes entre les deux vaisseaux, les membres du commando de sauvetage ramenèrent au total à bord de l'ultracroiseur cinquante-deux survivants et les corps de sept cent quarante-six hommes tombés au cours du combat. L'*Hélipon*, devenu une carcasse vide et creuse, fut abandonné à son triste sort dans le cosmos.

L'équipe hospitalière du *Krest* se mit immédiatement à l'ouvrage. Une demi-heure après l'arrivée des survivants, Perry Rhodan reçut le premier bulletin de santé. Quatorze des victimes ne survivraient sans doute pas à leurs blessures et décéderaient à bref délai. Trente-six autres n'avaient pas encore repris connaissance et devraient être conservés dans cet état jusqu'à ce qu'ils aient recouvré suffisamment de forces pour pouvoir être rappelés à la vie réelle. Deux seulement seraient capables de faire leur rapport assez rapidement — un technicien de la section des propulseurs et Tsin Muno, le commandant de l'*Hélipon*.

Perry Rhodan ordonna aux médecins de tout mettre en œuvre pour que le major se rétablisse le plus vite possible, en évitant toutefois d'utiliser des méthodes ou des médicaments qui risqueraient d'avoir des conséquences fâcheuses pour l'avenir.

Il était évident que le Système Perdu avait dû être le théâtre d'une terrible catastrophe pour que Tsin Muno se soit décidé à entreprendre ce vol démentiel avec l'*Hélipon*. Perry Rhodan en déduisit que les Téfrodiens avaient attaqué la base du transmetteur — il fallait un événement au moins aussi grave pour pousser un homme doué d'un esprit aussi réaliste, d'un raisonnement aussi sûr et d'un sang-froid à toute épreuve comme l'Asiatique, à prendre le risque maximum afin d'apporter dans les meilleurs délais un message capital à qui de droit.

D'un autre côté, il paraissait impossible que les Téfrodiens aient pu franchir la distance énorme qui séparait la Nébuleuse d'Andromède du Système Perdu après la destruction des transmetteurs. Au fil de ses réflexions et de ses déductions, Perry Rhodan en était arrivé au point où il rejetait de nouveau l'hypothèse de l'attaque des Téfrodiens, lorsque l'hôpital lui annonça que Tsin Muno était suffisamment remis pour répondre à ses questions.

Ainsi, ses premières conjectures étaient les bonnes : les Téfrodiens avaient bien attaqué et anéanti le Système Perdu tout entier. Tsin Muno n'avait pas la moindre idée de la manière dont ils avaient réussi à franchir cette distance inouïe. La liaison avec la Voie Lactée était coupée. Même les mille vaisseaux du Stellarque, équipés de multipropulseurs et dotés d'une autonomie d'un million virgule deux années-lumière, n'avaient plus aucune chance de rejoindre leur galaxie d'origine.

Tsin Muno raconta aussi la curieuse histoire de la planète Solo, sous l'oreille attentive de Perry Rhodan. De ce récit, on pouvait déduire à coup sûr que Solo n'était pas le facteur mystérieux qui avait permis aux Téfrodiens de parvenir jusqu'au Système Perdu. Solo était un chantier de réparation destiné à offrir ses services à tous les vaisseaux téfrodiens qui seraient en difficulté dans le secteur dangereux d'Andro- Alpha.

L'interrogatoire du major dura quarante-cinq minutes. Il était à peine terminé que deux théories se faisaient déjà jour pour essayer d'expliquer l'apparition inattendue des Téfrodiens dans le Système Perdu. Pour l'une, soutenue par Perry Rhodan, les Téfrodiens avaient réussi à fabriquer des propulseurs capables de vaincre cette énorme distance. La seconde, conçue et défendue d'arrache-pied par Atlan, l'Arkonide, affirmait que les Téfrodiens utilisaient les fameuses gares spatiales des anciens Maahks. Avec le temps, l'hypothèse d'Atlan fut éclipsée par celle du Stellarque parce que jusqu'alors les observations avaient établi l'existence d'une seule de ces gares spatiales. Conclure qu'il y en avait plusieurs paraissait encore être une extrapolation gratuite, bâtie sur une simple interprétation des événements.

Les gares spatiales, selon les arguments d'Atlan, avaient été construites par les Maahks entre la Voie Lactée et Andromède dans un passé sinistre qu'il

connaissait bien, pour assurer la circulation des vaisseaux entre les deux galaxies. Il ne faisait aucun doute que deux ou trois d'entre elle; avaient été positionnées de façon à permettre aux Téfrodiens d'arriver dans le Système Perdu.

Le litige ne fut pas éclairci. Perry Rhodan décida que l'escadre de l'Astromarine devrait rester provisoirement dans le secteur des Triades. Plus tard, une fois que les Téfrodiens auraient de nouveau quitté ce qu'il restait du Système Perdu, ou tout au moins n'y auraient laissé que des forces armées réduites, on pourrait tenter une percée dans cette direction. Mais il s'agissait là d'un projet plutôt que d'un plan établi. Les cerveaux des responsables étaient comme frappés de paralysie. Personne, pas même Perry Rhodan, ne parvenait à trouver une solution susceptible d'arranger la situation.

Dans le désarroi général, on décida finalement de demander conseil à une instance dont la mission était de continuer à réfléchir lorsque tous les autres mécanismes de pensée avaient échoué. L'ensemble des données fut confié à la grande positronique du *Krest* sous la forme d'un logiciel, à charge par elle de tirer les conclusions.

Entre-temps, une nouvelle énigme était apparue. Au cours des recherches entreprises pour essayer, d'identifier les victimes du combat parmi les membres de l'équipage de l'*Hélipon*, on constata que trois membres manquaient à l'appel : on n'avait pas retrouvé leur dépouille mortelle, à moins qu'ils aient disparu avant même la bataille spatiale du Système Perdu. Or, il ne pouvait y avoir d'erreur, car la liste du personnel de l'*Hélipon* avait été mise en sûreté à temps par le commando de sauvetage. Une fois terminée l'identification des morts et des survivants, on reconnut formellement celle des disparus. Il s'agissait du lieutenant Timo Benz, des sergents Warren Levier et Pulpo Rimak

Personne ne savait, pas même; Tsin Muno, ce qu'étaient devenus ces trois hommes. Une chose était certaine, ils avaient été vus à bord du croiseur de liaison au début des combats. Sans doute s'étaient-ils trouvés dans une partie du vaisseau qui avait été sévèrement touchée pendant les tirs ennemis. C'était la seule explication plausible au fait qu'il ne restât rien d'eux.

Tsin Muno apprit cette conclusion lorsqu'il revint à lui pour la deuxième fois. Il s'en montra profondément déprimé.

Il allait s'écouler encore des siècles avant que la manière dont les choses s'étaient passées se fit jour et que quelqu'un pût donner une explication intégrale de ces événements.

Les journées se traînèrent à bord du *Krest*. Chacun attendait le moment où la positronique annoncerait qu'elle était arrivée au bout de ses réflexions.

EPILOGUE

Nous savons aujourd'hui comment s'est passé le phénomène qui effraya au-delà de toute mesure les hommes de ce temps-là. Mais même pour notre époque, cette découverte est encore relativement récente, et elle a surtout pour inconvénient de n'être pas facile à interpréter d'une façon concrète. Rien que pour cette raison, elle n'a pas trouvé jusqu'à présent l'écho qui lui revient. Aux yeux d'une foule de gens, les événements qui se sont déroulés autrefois sur Kahalo restent toujours d'origine surnaturelle.

La vérité, c'est que certains champs énergétiques de structure hexadimensionnelle — comme par exemple le champ de transport d'un transmetteur — possèdent la faculté de produire un corps intégral en partant d'une série d'objets différents qui, dans la limite tridimensionnelle de la vision oculaire humaine, n'ont pas la moindre relation ou ressemblance entre eux. Il s'agit d'une sorte de processus basé sur la dilution et la recombinaison de plusieurs éléments. A partir de Timo Benz, Warren Levier, Pulpo Rimak et de leur chasseur, il s'est fabriqué un être organico-mécanique au moment du passage dans le transmetteur. Un être doué d'une conscience propre combinant la conscience individuelle des trois hommes et le programme enregistré dans les banques mémorielles de l'ordinateur de bord. Cet être, si l'on peut dire, était en mesure d'agir en toute logique. Mais il était instable. Sa création a été le fruit du hasard. Or, les hasards apportent rarement des résultats qui sont à la fois complexes et durables.

Jusqu'alors maintenues sous le contrôle de cette raison mixte, les énergies de cet être composite — et notamment celles inhérentes au carburant du chasseur — ont commencé à se déchaîner après l'extinction de cette conscience propre.

Ce qui a conduit à l'explosion finale. L'être s'est alors scindé en trois fragments. Et il cessa d'être.

deuxième partie

la cité oubliée

CHAPITRE PREMIER

Du haut de la passerelle, le major Zimmer embrassait du regard une partie du spatioport de Gleam. Pendant combien de temps encore pourrait-il jouir de cette image paisible qu'offrait la base ? Il revenait d'une mission au voisinage du transmetteur du Système Perdu, et, au cours de ce vol, il avait eu l'occasion d'observer une nuée d'escadres de combat appartenant aux Maahks et aux doublons Téfrodiens. La lutte pour Androbéta battait son plein. Sans l'appui des Méthaniens, les Terraniens auraient été dépossédés de leur bastion de Gleam. Les mille vaisseaux de la nouvelle série des multitypes de l'Astromarine Solaire étaient continuellement sur la brèche, prêts à intervenir partout où les doublons semblaient réussir à percer le front de défense des Maahks.

Décidément, on pouvait avoir confiance dans ces nouveaux alliés de l'Empire Solaire, se disait le major en descendant la passerelle en compagnie de son second. Dans la Nébuleuse d'Andromède également, des combats titanesques faisaient rage entre les Méthaniens et les esclaves des Maîtres Insulaires.

Un glisseur les attendait sur l'aire d'atterrissage. Le jeune lieutenant qui faisait office de chauffeur quitta son siège pour saluer les deux astronautes. Il les regarda d'un air curieux comme s'ils avaient surgi du royaume d'Hadès.

Zimmer réprima un sourire las.

— Lieutenant Coover, monsieur ! se présenta le jeune officier. J'espère que vous avez fait bon voyage ?

Zimmer et Matrynow, l'officier en second du *Francfort*, échangèrent un rapide coup d'œil.

— Bon voyage ? répéta le major d'un air pensif. Je dirais plutôt que nous venons tout droit des enfers.

. — Le Stellarque vous attend, s'empressa d'ajouter Coover.

Les deux astronautes prirent place sur la banquette arrière, tandis que Coover se réinstallait derrière le levier de direction. Zimmer jeta un dernier regard vers son vaisseau. Les véhicules de maintenance roulaient déjà sur le spatioport. L'équipe de techniciens allait soumettre le *Francfort* à une révision complète et minutieuse, après son parcours de huit cent mille années-lumière. L'équipage resterait encore une heure à bord, avant d'être conduit jusqu'à ses quartiers.

Matrynow, un homme d'une certaine corpulence, réprima un bâillement. Le major jeta sur son voisin un coup d'œil plein de compréhension. Ils n'avaient presque pas dormi ces derniers temps. Zimmer était d'ailleurs étonné qu'ils aient pu traverser les lignes de doublons téfrodiens sans s'exposer à des dangers sérieux.

— J'aurais préféré que nous ayons de meilleures nouvelles à transmettre, remarqua Matrynow lorsque le lieutenant Coover amena le véhicule auprès

d'un bâtiment de contrôle.

Son compagnon haussa les épaules. Il n'avait jamais cru que les Terraniens pourraient se maintenir dans la Nébuleuse d'Andromède. Les événements des derniers jours semblaient confirmer ses doutes, mais il ne s'en réjouissait pas pour autant.

Le major Zimmer était un homme de haute taille âgé de soixante-quatre ans, un officier chevronné, d'une fiabilité absolue et d'une placidité inébranlable, qui faisait preuve d'une grande circonspection dans ses décisions.

— Nous voilà arrivés, monsieur ! dit Coover en arrêtant le glisseur devant l'entrée principale du bâtiment de contrôle.

Les deux passagers prirent congé de leur chauffeur. La physionomie du jeune lieutenant trahissait une curiosité en éveil. On devinait aisément qu'il aurait aimé en apprendre davantage sur les nouvelles que les deux officiers allaient communiquer au Stellarque.

Le regard indécis que son second jeta sur la façade du bâtiment de contrôle n'échappa pas à Zimmer. Matrynow se serait sans doute volontiers rendu directement au quartier pour laisser au major seul la charge de faire le rapport. Depuis douze ans qu'ils travaillaient ensemble, celui-ci connaissait bien le capitaine : c'était un homme plutôt discret.

— Allons-y, dit Zimmer.

Ils furent reçus par un fonctionnaire qui les conduisit dans une petite salle de conférences où les attendaient Rhodan et Atlan.

L'Arkonide étudiait une carte stellaire en 3-D suspendue au mur. Rhodan, lui, se leva du fauteuil qu'il occupait devant sa table de travail pour rejoindre ses visiteurs.

— Nous sommes heureux que vous ayez réussi à revenir sur Gleam, dit le Stellarque aux deux astronautes en guise de bienvenue. Avez-vous pu aller jusqu'au transmetteur du Système Perdu ?

Le major s'arrêta au milieu de la pièce.

— Le transmetteur du Système Perdu n'existe plus, monsieur, dit-il d'une voix sans timbre.

Atlan se tourna vers eux d'un mouvement brusque. Rhodan, en revanche, demeura impassible.

— Faites votre rapport, major, ordonna-t-il à l'officier.

— Les deux soleils du transmetteur du Système Perdu ont fusionné pour former une gigantesque nova. Des tempêtes énergétiques d'une violence dont vous ne pouvez vous faire une idée se déchaînent dans l'espace.

— Autrement dit, la route des transmetteurs est interrompue, conclut Atlan. Nous espérions que ses divers relais pourraient se stabiliser isolément, mais, d'après ce que vous dites, notre espoir ne s'est pas réalisé. J'en ai déjà eu le pressentiment lorsque j'ai vu arriver *l'Hélipon*.

— Et nous voilà coupés de notre galaxie d'origine, ajouta Rhodan, si nous ne réussissons pas à trouver une autre voie pour rentrer chez nous.

— Une autre voie, monsieur ? répéta Zimmer étonné. Le rayon d'action de nos meilleurs vaisseaux, même équipés des nouveaux convertisseurs kalupéens, ne dépasse pas un million d'années-lumière. Et encore, dans le meilleur des cas !

— Il existe sûrement un autre moyen, intervint Atlan. A nous de le trouver.

— Je ne comprends pas, Amiral, avoua Zimmer troublé.

— Atlan croit que les gares spatiales des Maahks existent toujours, expliqua Rhodan.

Le major fronça les sourcils d'un air incrédule.

— Au bout de cinquante mille ans ?

Ce fut Rhodan qui répondit.

— Les Maahks nous ont envoyé une commission scientifique. Nous l'attendons, avec l'espoir que les Méthaniens nous remettront des documents concernant les gares établies jadis dans le Grand Abîme intergalactique.

Zimmer essaya d'imaginer les profondeurs insondables du vide intergalactique. Sans même s'en rendre compte, il hocha la tête d'un air sceptique.

« Jamais nous ne les trouverons, ces gares spatiales », se dit-il à part lui.

Revêtus de leurs spatiandres non hermétiques qui leur donnaient l'aspect de personnages fabuleux, les Maahks de la commission scientifique avaient déjà pris place dans la salle de conférences. Rhodan savait que cette séance de clôture n'était plus qu'une formalité, mais les interlocuteurs méthaniens, habituellement très pragmatiques, tenaient essentiellement à ce que les décisions prises au cours des nombreuses et interminables discussions précédentes soient confirmées une fois encore devant une assemblée élargie.

C'est pourquoi le Stellararque avait convoqué tous les officiers supérieurs et les mutants présents sur Gleam à participer à cette conférence. Les Méthaniens attendaient en silence, assis dans leurs fauteuils. Comme ils n'appartenaient pas à un peuple particulièrement bavard, ce qu'ils disaient n'en avait que plus de poids.

Perry Rhodan attendit patiemment que tous les participants aient pris leur place. L'agitation générale ne semblait point gêner les Maahks. Arriva enfin le moment où le Stellararque put prendre le microphone en main.

— Pour gagner du temps, je ferai mon bref exposé en kraahmak, dit-il. Vous tous qui avez suivi des cours d'hypno- enseignement dans cette langue, vous n'aurez aucun mal à me suivre... Le major Zimmer nous a appris que le transmetteur du Système Perdu avait explosé. Supposer que les autres transmetteurs ont été épargnés par cette catastrophe serait faire preuve d'un optimisme délirant. Au contraire, il faut nous attendre à ce que la route des

transmetteurs tout entière cesse bientôt d'exister. Je n'ai certes pas besoin de vous préciser qu'il nous est impossible de reconstruire une telle merveille de la technique. Même dans mille ans, notre évolution n'aura sans doute pas encore atteint le niveau suffisant pour nous permettre de réaliser les performances des Ingénieurs Solaires.

Rhodan étala quelques documents devant lui sur la table.

— La grande positronique que nous avons assemblée ici sur Gleam, poursuivit-il, a établi que l'apparition de vaisseaux téfrodiens dans la Voie Lactée n'a pu être possible qu'avec l'appui de bases intercosmiques. Ce qui nous permet de conclure qu'il existe encore des gares spatiales.

Malheureusement — et son regard se dirigea vers les Maahks — ni nos alliés ni nous ne possédons des documents précis sur la position des différentes stations. Cependant, le gouvernement central de tous les peuples maahks — les Neuf- Patriarches — a décidé de nous aider autant que faire se pouvait. D'après les documents que nous a apportés la délégation maahk, il ressort qu'il doit y avoir une station dite de contournement à cent mille années-lumière de la Nébuleuse d'Androbéta. Cette gare spatiale a été installée par les Méthaniens pour les peuples qui, pendant l'invasion des Lémuriens, n'avaient pas la possibilité d'atteindre la route des gares proprement dite. Les Neuf-Patriarches nous ont confié que cette station n'avait été utilisée qu'une seule fois. Dans tous les autres cas, les fugitifs avaient réussi à rejoindre la route des gares sans le secours de celle-là. Les données concernant sa position, que nous ont communiquées les Maahks, sont celles qui étaient en vigueur il y a cinquante mille ans.

Rhodan crut entendre les soupirs exhalés par quelques- uns des officiers. Lui aussi, il doutait que l'on pût encore trouver cette gare de contournement. Au cours de cinquante mille ans, elle avait dû subir d'importants décalages de position.

— Tort ce que nous savons de source sûre, c'est que nous pouvons récupérer dans cette station écartée de la route normale tous les documents utiles sur les gares spatiales principales, poursuivit le Stellarque. C'est pourquoi nous allons la rechercher, même si... (il s'interrompt et acquiesça de la tête en direction d'un officier qui demandait la parole.) Oui, Major Redhorse, je vous en prie ! lui dit-il.

Le Cheyenne remercia.

— Est-ce qu'il n'y a aucune chance pour que cette gare que nous voulons retrouver soit restée à la même place qu'il y a cinquante mille ans ? suggéra-t-il.

Quelques astronautes se mirent à rire, d'autres hochèrent la tête.

— Je suis certain que vous ne posez pas cette question sans une bonne raison, major, répondit Rhodan.

— Il y a cinquante mille ans, les Maahks étaient déjà un peuple techniquement très développé, répondit Redhorse sans se départir de son

calme. Ne serait-il pas possible que, par l'intermédiaire de propulseurs à fonctionnement automatique, la station ait procédé à des corrections de cap pour maintenir sa position, même sur un laps de temps aussi long?

— Cette hypothèse vient en contradiction avec les renseignements fournis par les scientifiques qui nous ont apporté la nouvelle de l'existence de cette station de contournement, répondit Rhodan. En outre, votre conjecture est également en opposition totale avec les informations fournies par la positronique principale.

— Je vous remercie, monsieur, conclut Redhorse en reprenant sa place.

Rhodan expliqua aux auditeurs le plan qu'il avait élaboré pour effectuer ces recherches.

— La projection plane de la zone dont il est question s'inscrit dans un quadrilatère de mille par mille années-lumière, reprit Rhodan. L'élévation verticale se monte à cent années-lumière. Le centre de ce domaine est la position initiale de la station. Nous supposons que, même si la gare spatiale est relativement stable, elle doit suivre le mouvement général de la Nébuleuse d'Andromède. Or, les calculs positroniques nous ont appris que le décalage de position ne peut pas être supérieur à mille fois mille années-lumière — Il leva les mains d'un geste presque fataliste. — Bien entendu, cela fait tout de même une zone très étendue, d'autant plus que, pour ces recherches, nous ne pouvons utiliser que trois cents croiseurs, dont les chances de succès sont minimes. Nous formerons trente escadres. Les Maahks se sont déjà déclarés prêts à mettre un scientifique par escadre à notre disposition, pour nous aider dans nos investigations.

Le Stellarque sortit une liste de son dossier et lut les noms des officiers choisis pour diriger les escadres. La première se trouvait sous le commandement du major Don Redhorse, auquel était affecté, au titre de vaisseau amiral, un croiseur de la classe des villes dénommé le *Barcelone*.

CHAPITRE II

Sur Terre, annonça le sergent Brazos Surfât à son auditeur ébahi, vingt femmes m'attendent, dont le plus cher désir est d'épouser le vieux Surfât. Chacune d'elles est tellement riche qu'il me faudrait vivre sept vies pour épuiser tout l'argent qu'elles apporteraient dans le ménage. Avant la coupure de la route des transmetteurs, je recevais cinquante et une roses par jour de la part de mes adoratrices.

Il caressa sa bedaine impressionnante et jeta un regard noyé d'autosatisfaction vers l'objet de son admiration.

— Vous êtes le plus grand menteur des deux galaxies, Brazos, déclara l'aspirant Lastafandemenreaos Papageorgiu dans un ricanement. Il n'y a pas si longtemps, vous m'avez raconté que vous étiez un mari fidèle, père de six enfants.

— C'est qu'il n'existe rien de plus déconcertant qu'un voyage spatial, répliqua Surfât en guise d'excuse. Si un jour nous retournons sur Terre, il va falloir que je fouille les dossiers pour savoir ce que je suis et où je dois aller.

— Et vous aurez la grande surprise de découvrir que votre adresse est celle d'un asile pour chiens perdus sans collier ? demanda Papageorgiu.

Il se courba pour échapper à la botte lancée par le sergent.

— Si un jour je deviens officier, je me vengerai ! s'écria le Grec qui avait réussi à se réfugier sous une table.

— Oh ! Vous savez, il m'est déjà arrivé de faire transpirer des généraux, grogna Surfât en rentrant sa chemise dans son pantalon. Dépêchez-vous, mon petit. Notre service au central commence dans quelques minutes.

Papageorgiu sortit de sa cachette et déplia sa haute taille : il dépassait le sergent de deux têtes. Sans ajouter un mot, il tendit à son propriétaire la botte qui avait servi de projectile.

— Pourquoi n'avons-nous pas plus de détails sur notre ordre de mission ? se plaignit le sergent en se chaussant à grand peine. Nous avons plongé dans le Grand Désert intergalactique pour y chercher quelque chose. Cependant, mis à part le major, il semblerait que personne ne sache *quoi*.

— J'ai entendu dire que quelques centaines de roses voltigeaient dans ce secteur répondit l'aspirant avec le plus grand sérieux. Voilà peut-être la clef de l'énigme.

Surfât boucla son veston tout en jetant sur Papageorgiu un regard indigné.

— Votre col, sergent, l'avertit le jeune lieutenant.

Le mari modèle remit de l'ordre dans sa tenue.

— Prêt ? se renseigna Papageorgiu.

Brazos Surfât toisa le jeune astronaute d'un regard plein d'envie. Quoi qu'il ait sur le dos, il avait toujours une allure du tonnerre. Quant à lui, il suffisait

qu'il jette un coup d'œil dans un miroir pour découvrir qu'il ressemblait plutôt à un sac de farine informe. Mais en fin de compte, ce qui importait, c'étaient surtout les qualités intérieures, et Brazos Surfat croyait bien n'être pas en reste dans ce domaine.

Ils pénétrèrent un peu plus tard dans le poste central de commandes où ils furent accueillis par le second du *Barcelone*, le capitaine Chard Bradon. Surfat se rappelait que, quelques années auparavant seulement, Bradon était encore un simple aspirant comme Papageorgiu. Il avait fait la connaissance de l'officier au cours de l'expédition qui leur avait permis de découvrir la planète Glean.

— Le major va arriver d'un instant à l'autre pour reprendre les commandes, annonça Bradon. Il demande que les membres de l'équipage qui viennent d'être relevés ne quittent pas le central.

Surfat acquiesça d'un signe de tête. Cette fois, il comprenait mieux. On allait enfin leur en apprendre davantage sur cette opération de recherche. Dès l'entrée de Don Redhorse, le silence se fit dans la centrale.

— D'ici une heure exactement, nous allons nous séparer des neuf autres vaisseaux de notre escadre, commença le Cheyenne sans ambages. Chacun d'eux fouillera le secteur qui lui est assigné. Nous, en revanche (le visage basané de Redhorse demeura parfaitement impassible), nous ne resterons pas ici. Nous nous dirigerons vers l'endroit où se trouvait la gare de contournement des Maahks il y a cinquante mille ans.

C'est contraire aux conventions ! lança une voix métallique en provenance d'un haut-parleur, de l'autre côté du central.

La voix de Grek-1. A partir de son caisson particulier, il pouvait suivre tout ce qu'il se passait dans le poste central. Les conditions qui régnaient dans sa petite cabine lui permettaient d'y vivre sans spatiandre.

— Il n'y a aucune convention établie, objecta Redhorse. Notre mission consiste à trouver cette gare de secours. En tant que commandant de ce navire, je suis responsable de l'exécution de cette mission. Dans une heure, tous les autres vaisseaux de l'escadre placée sous mes ordres commenceront à fouiller les secteurs qui leur ont été impartis. Je suis persuadé que les commandants des autres escadres procéderont de la même façon. Cependant, comme personne n'est prévu pour faire des recherches au centre du quadrilatère, c'est nous qui nous chargerons de cette tâche.

— C'est contraire à toute logique, répondit le scientifique dont les mots étaient traduits au passage par un translateur.

— Votre logique est encore basée sur les quelques rares documents dont dispose votre peuple, répliqua Redhorse sans aucune animosité. Vous devriez étayer votre raisonnement sur des hypothèses. Cela vous permettrait d'approuver plus facilement mes conjectures.

— Il n'existe qu'une seule logique, déclara le Maahk sur un ton méprisant.

C'est celle des réalités.

— Excusez-moi, major, intervint Chard Bradon. Si nous nous consacrons à la partie centrale du secteur à fouiller, nous serons obligés de négliger celui qui nous avait été initialement attribué. Quelqu'un s'en chargera-t-il ?

Redhorse le regarda d'un air pensif.

— Vous avez tout à fait raison, capitaine, admit-il. C'est précisément le risque dont j'assume la responsabilité.

En quelques mots, le major donna des explications sur les ordres que les chefs des escadres de recherche avaient reçus. Il mentionna entre autres que Grek-1 s'était chargé du rôle de conseiller. Chacun des commandants avait un conseiller maahk à son bord.

— J'attendais davantage de toute cette affaire, dit Surfât à Papageorgiu lorsqu'ils eurent pris possession de leur fauteuil de fonction.

L'équipe d'astronautes qu'ils venaient de relever avait déjà quitté le poste central. Quant à Redhorse, il s'était installé aux commandes.

L'escadre avait atteint le Grand Abîme intergalactique. Elle se trouvait à quarante mille années-lumière d'Androbéta.

Spécialement affecté au contrôle d'une partie des installations de détection, Papageorgiu commença par balayer les écrans du regard. Il n'y avait rien à signaler, hormis les impulsions émises par les neuf autres vaisseaux de l'escadre.

Ces neuf unités ne tardèrent pas à disparaître à leur tour des écrans de détection. Le croiseur poursuivit alors en solitaire son vol à travers le vide insondable de l'abîme cosmique.

— A mon avis, c'est de la démente pure que d'essayer de dénicher une gare spatiale dont on n'a plus entendu parler depuis cinquante mille ans, déclara Surfât dépité. Imaginez donc un peu dans quel état elle sera, si tant est que nous la trouvions !

— A moi aussi, cette pensée me donne le frisson, avoua Papageorgiu. Cinquante mille ans, c'est une véritable éternité, même à l'aune cosmique. A votre avis, qu'a-t-il pu se passer à bord d'une station pendant tout ce temps ?

L'imagination de Surfât n'était pas aussi fertile que celle de son jeune ami. Qu'un objet soit vieux de dix ans ou de cinquante mille, cela ne faisait guère de différence à ses yeux quand il s'agissait de le rechercher.

Les minutes suivantes s'écoulèrent dans un silence absolu. De temps en temps, Redhorse comparait les positions. Le contact avec les vingt-neuf autres escadres était interrompu depuis longtemps.

Bien calé dans son siège, Brazos Surfât sommeillait plus ou moins. Tant que le vaisseau traversait le Grand Désert à une vitesse constante, le sergent n'avait pas grand-chose à faire. Plus tard, bien sûr, lorsque commencerait la phase de ralentissement et que le *Barcelone* reviendrait dans le continuum einsteinien, il aurait à surveiller les réactions des propulseurs normaux, tâche qu'il partageait avec la positronique de contrôle. Si celle-ci réagissait mille

fois plus rapidement que lui, en revanche, à l'encontre de l'homme, elle était inopérante en cas d'incident.

Une ancienne maxime revint à la mémoire de Brazos Surfât, une maxime qu'il avait apprise un jour ou l'autre dans le passé : « L'homme qui se décharge aveuglément de ses responsabilités sur la machine, qu'elle soit intelligente ou pas, les disperse aux quatre vents. Mais elles lui reviendront, portées par les tonnerres de l'ouragan. »

Papageorgiu serait bien étonné s'il pouvait saisir les pensées complexes qui préoccupent parfois un vieux cerveau de sergent, se dit Surfât avec une sérénité bercée de somnolence.

— Olivier !

La voix de Redhorse le fit sursauter.

La toison noire de Doutreval émergea de la cabine hypercom.

— Communiquez à tous les commandants de notre escadre que la séparation aura lieu au moment prévu, c'est-à-dire dans une minute.

Surfât se pencha vers Papageorgiu pour observer les écrans de contrôle. Il se passa encore un petit instant, puis ce furent les neuf échos lumineux représentant les neuf vaisseaux de l'escadre qui se dispersèrent aux quatre vents.

— Les voilà partis, murmura-t-il. Loin de moi l'idée de rappeler la vieille histoire de l'aiguille dans un tas de foin. Il n'empêche que notre situation y ressemble furieusement.

Redhorse n'ignorait pas que sa mission pouvait échouer même si son hypothèse, à savoir que la station se situait encore à sa position initiale, se révélait exacte. Les données relatives à son emplacement, dont disposaient les Maahks, étaient rien moins que précises. Le *Barcelone* risquait tout aussi bien d'évoluer pendant des jours et des jours au centre du parallélépipède de recherches sans retrouver l'endroit où la gare s'était établie cinquante mille ans auparavant.

Deux jours en temps terranien s'étaient écoulés depuis la séparation du *Barcelone* et du reste de l'escadre. L'équipage n'avait rien d'autre à faire qu'à observer sans interruption les détecteurs. Redhorse savait parfaitement que c'était une occupation ennuyeuse et peu faite pour relever le moral des astronautes. A cela s'ajoutait la conscience de voler dans un vaisseau de cent mètres de diamètre, isolé dans le vide intergalactique. Androbéta n'était plus qu'un minuscule point lumineux sur les écrans de visualisation, et même la Nébuleuse d'Andromède n'impressionnait guère à cette distance hors de toute mesure.

Aussi le major laissait-il son équipage disputer des tournois d'échecs, tandis que lui-même entretenait d'interminables conversations avec Grek-1. Après avoir renoncé à sa résistance initiale, le Maahk paraissait à présent plus

convaincu encore que Redhorse lui-même. Pour celui-ci, ces entretiens avec le scientifique étaient du plus haut intérêt. Les idées du Méthanien lui paraissaient parfois bien abstraites, mais ensuite, après y avoir réfléchi intensément, il en venait toujours à la conclusion que Grek-1 ne se départissait jamais de sa logique rigoureuse.

Le troisième jour, le major Redhorse fut obligé d'admonester Brazos Surfât pour s'être approché de la cabine du conseiller scientifique avec l'intention de lui raconter quelques plaisanteries douteuses. Comme le sergent était toujours le premier à quitter les tables d'échecs, Redhorse lui proposa une partie de cartes. En deux heures, il perdit cinquante-deux solars au profit de son adversaire, qui empocha l'argent avec un sourire de satisfaction béate. Chard Bradon fut battu à la finale du tournoi d'échecs par l'ingénieur en second du *Barcelone*. Malgré tous les efforts déployés par le major, il ne trouva plus aucun amateur prêt à s'engager dans un second tournoi. En revanche, la cabine de Surfât se transforma en tripot où l'on disputait des parties de poker à coups de mises exorbitantes. Au début du quatrième jour, presque tous les membres de l'équipage étaient perdants, tandis que Surfât encaissait plus de quatre cents solars. On ne prononça plus son nom qu'accolé à une injure. Le sergent devint ombrageux et s'enferma dans la cabine qu'il partageait avec Papageorgiu, lequel dut avoir recours à un mot de passe pour pouvoir entrer chez lui.

Trois techniciens du pont supérieur eurent vent de cette affaire. Ils installèrent un système d'écoute au-dessus de la porte de la cabine pour surprendre le mot de passe. A peine Surfât s'y trouva-t-il seul que les trois hommes, dûment masqués, vinrent lui rendre visite. Ils le ligotèrent sur son lit. Mais ils eurent beau fouiller toute la pièce, ils ne réussirent pas à mettre le grappin sur le magot.

Lorsqu'il revint dans sa cabine, Papageorgiu trouva son compagnon toujours ficelé, le regard illuminé d'un éclair de triomphe.

— Ils n'ont rien piqué, dit-il, tandis que le Grec le déliait. Ils ont tout fouillé, sans succès.

— J'aimerais mieux que vous ne transformiez pas cette cabine en tripot, objecta Papageorgiu.

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille ? riposta Surfât. Après tout, vous touchez dix pour cent de mes gains !

Trois heures plus tard, les détecteurs du *Barcelone* captèrent des hyperimpulsions supraluminiques inhabituelles. Papageorgiu, qui était de faction avec Surfât, manipula en hâte tous les curseurs de réglage.

— Des impulsions, monsieur ! cria-t-il à Redhorse.

— Distance ? demanda le commandant.

— Vingt-quatre années-lumière.

— C'est sans doute l'un de nos vaisseaux, allégua le lieutenant McGowan,

l'assistant de Redhorse au pupitre de commandes.

— Je vais connecter le détecteur de matière, annonça l'aspirant.

Il suffit à Surfât d'un coup d'œil pour se convaincre que les écrans d'observation étaient encore vides. Quelle que fût la source d'émission de ces impulsions, elle était encore trop éloignée pour que l'on pût distinguer ses contours.

— Une énorme masse métallique, monsieur ! finit par constater Papageorgiu. La positronique est déjà en train d'analyser ses données.

— Elle bouge ? demanda simplement le commandant.

— Non ! répondit l'aspirant.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Cette masse est suspendue dans l'espace, parfaitement immobile.

— Par toutes les planètes ! s'écria Redhorse. La voilà ! Ce ne peut être que notre fameuse station !

A partir de ce moment-là, le major multiplia les ordres sans interruption.

— Débrouillez-vous pour que Grek-1 reçoive immédiatement la traduction de toutes les analyses de la positronique de bord, dit-il à Bowman, le premier ingénieur. Je tiens à ce qu'il soit au courant de l'évolution des choses dans ses moindres détails.

Doutreval émergea de la cabine hypercom.

— Il est temps que nous avertissions les autres vaisseaux de notre trouvaille, monsieur, dit-il au major.

— Pourquoi se presser ? décida celui-ci. Nous ne sommes pas encore certains de ce que nous allons découvrir.

Après un instant d'hésitation, Doutreval finit par retourner dans sa cabine. Surfât se laissa basculer vers l'arrière de son siège et contempla d'un air pensif le large dos de Papageorgiu. Tout laissait à penser que le Cheyenne voulait rejoindre l'objet mystérieux à l'insu des autres croiseurs. C'était typique de Don Redhorse. Ebloui par la joie de voir vérifiée sa théorie sur la position de la gare de contournement, il n'avait aucune envie d'en informer les autres commandants. Ce qu'il voulait, c'était calculer seul les données importantes et déposer lui-même les évaluations sur le bureau de Perry Rhodan en annonçant de sa voix placide : « Il semblerait que mon hypothèse ait été la bonne, monsieur. »

— Ecoutez-moi un peu ! clama Surfât à l'adresse de son compagnon, dont les doigts ne cessaient de pianoter sur les touches et les boutons des appareils.

— Quoi donc ? murmura le Grec, entièrement concentré sur son travail.

— Le grand chef déterre une fois de plus la hache de guerre, annonça le sergent d'une voix sombre. Vous n'entendez pas le tam-tam, jeune homme ? Je tremble déjà pour mon scalp — et pour la petite fortune que j'ai gagnée au

jeu.

Papageorgiu finit par lâcher ses appareils du regard.

— Qu'est-ce que vous racontez là ? grogna-t-il d'une voix bourrue.

— Je vais vous le dire. (Surfat plissa les yeux et se gratta le crâne, qu'il avait complètement chauve.) Redhorse ne veut pas avertir les autres vaisseaux. Et il ne le fera pas non plus quand nous serons à trois cents kilomètres de la station, prêts à éjecter une chaloupe.

— Je ne vous crois pas, répondit Papageorgiu.

— Vous ne le connaissez pas depuis aussi longtemps que moi, riposta Surfat. Je sais pertinemment ce qu'il a dans le crâne. Il peut parfois se transformer en un véritable démon.

— Je croyais que vous étiez de bons amis, tous les deux ?

— C'est un Indien, et c'est un major. Je ne suis qu'un vieux sergent qui gagne son pain à la sueur de son front dans l'Astromarine terranienne.

— Hier encore, vous prétendiez que vous pouviez rivaliser avec n'importe quel officier et que vous étiez le pilier de l'Empire...

— Un vieil homme doit toujours savoir adapter sa langue aux circonstances s'il ne veut pas sombrer, répondit Surfat sur un ton sentencieux.

Le *Barcelone* n'était plus qu'à deux mille kilomètres environ de la station spatiale. Don Redhorse s'était levé de son siège après avoir confié les commandes à McGowan. Il avait prié Grek-1 de quitter sa cabine et de venir le rejoindre dans la pièce contiguë au poste central, vêtu de son spatiandre.

— Il n'y a aucun doute, dit le Maahk. C'est bien la gare de contournement.

Le commandant savait parfaitement que le moment était venu d'envoyer un hypermessage s'il ne voulait pas avoir de difficultés au retour. Mais il espérait qu'on lui pardonnerait cette petite entorse aux règlements s'il rapportait sur Gleam des documents intéressants concernant la route des gares spatiales. Pour le moment, aucun vaisseau appartenant à son escadre ne se trouvait dans les environs immédiats. Il était hors de question qu'un autre commandant d'escadre lui fasse concurrence.

Il se rappela qu'on lui avait presque ri au nez sur Gleam lorsqu'il avait exposé sa fameuse hypothèse concernant la position de la gare de secours, ou du moins qu'on n'avait même pas éprouvé le besoin de discuter de cette idée.

— Branchez le détecteur d'échos ! ordonna-t-il à Papageorgiu.

L'image d'un objet informe, parfaitement immobile dans le vide cosmique, s'afficha sur l'écran.

— Comme c'est étrange ! murmura Grek-1. Les contours de cette station n'évoquent pas du tout dans mon esprit le style de construction de mes ancêtres.

— Craignez-vous qu'il ne s'agisse pas de cette fameuse gare que nous cherchons ? demanda Redhorse en kraahmak.

— Au contraire, il ne fait aucun doute qu'il s'agit bien d'elle, répliqua le Maahk.

— Les palpeurs à infrarouge réagissent ! annonça le Grec au major.

— Evaluations en cours ! cria le premier ingénieur. Présence d'un rayonnement thermique, mais aucune trace de décharge énergétique.

— Là où il n'y a pas d'énergie, il n'y a pas de vie, déclara Chard Bradon avec un soulagement perceptible.

Redhorse le toisa d'un regard pensif. La vie ? Qui avait pensé qu'il pût y avoir de la vie sur une station abandonnée dans le Grand Désert intergalactique depuis cinquante mille ans ? Quelle idée saugrenue !

— A l'origine, la station a dû avoir une forme géométrique, déclara à son tour Grek-1 d'une voix oppressée. A la voir de loin, on croirait qu'elle a subi bien des mutations dans l'intervalle.

Redhorse tenait en main une feuille sur laquelle était dessinée, d'après les indications fournies par les scientifiques maahks, une esquisse assez grossière des contours de la gare spatiale.

— Décharge énergétique toujours nulle ! annonça Bowman.

Le croquis montrait une plate-forme circulaire de onze kilomètres environ de diamètre et de trois kilomètres d'épaisseur. Une coupole en occupait exactement le centre.

— C'est bon, McGowan, s'entendit déclarer Redhorse. Approchez-vous encore.

Le Cheyenne sentit une présence derrière lui. Il releva les yeux, et son regard tomba sur la physionomie troublée de Bradon.

— Vous avez des soucis, capitaine ? demanda-t-il.

Bradon indiqua du doigt la cabine hypercom.

— L'hypermessagerie, monsieur, lui rappela-t-il. Vous ne pensez pas qu'il serait préférable de l'envoyer maintenant pour avertir les autres commandants de notre découverte ?

Redhorse détourna la tête et ses yeux se fixèrent de nouveau sur les écrans de visualisation.

— Lastafandemenreaos, qu'est-ce que signifie cette image tremblotante ? Vous ne pouvez pas stabiliser les impulsions d'échos ?

— C'est ce que je m'efforce de faire, monsieur, répondit le Grec. Mais je ne peux pas avoir une image parfaitement nette tant que le vaisseau se déplace.

— Ne dépassez pas trois cents kilomètres/seconde, McGowan, ordonna le commandant à son assistant, puis il se tourna de nouveau vers Bradon.

— Tenez-vous vraiment à ce que nous informions les autres ? demanda-t-il à voix basse.

— Hum... fit Bradon. Je sais que vous prenez toujours beaucoup de risques, monsieur. Peut-être plus que tout autre commandant de la flotte. Jusqu'à présent, vous avez toujours eu de la chance. Le succès vous donne raison.

— Mais vous pensez qu'un jour ou l'autre, la chance et le succès pourraient m'abandonner ? devina Redhorse.

— Je pense que, dans le cas présent, il vaudrait mieux s'en tenir aux ordres qui ont été donnés sur Gleam, répondit Bradon sans ambages.

Redhorse lui posa la main sur l'épaule.

— Si l'affaire devait mal tourner, je vous promets que je m'arrangerai pour transmettre votre suggestion à qui de droit.

Bradon rougit.

— Si vous pensez que je cherche à garantir mes arrières...

— Allons, du calme, l'interrompit le Cheyenne. Vous ne croyez tout de même pas sérieusement que vous seriez à bord de mon navire si je ne vous connaissais pas parfaitement, vous qui êtes mon second ?

— Venez voir, monsieur ! lui cria Papageorgiu depuis le pupitre des détecteurs.

Redhorse abandonna Bradon à ses réflexions et se dirigea vers les contrôles surveillés par le lieutenant. Les contours de la station spatiale se distinguaient à présent avec plus de netteté. McGowan avait ralenti la vitesse du vaisseau qui se trouvait actuellement à cinq cents kilomètres de la gare à peine.

— Des navires ! grogna péniblement Redhorse après avoir fixé pendant quelques secondes les écrans 3-D d'un air ahuri. Mais... on n'a jamais vu nulle part des navires comme ceux-là !

— Ce sont ceux de mon peuple, déclara Grek-1. Je les reconnais à leur forme pour les avoir vus sur des documents anciens.

— Ils sont posés n'importe comment. On croirait un cimetière d'astronefs, commenta le major. Il semblerait que quelqu'un les ait dispersés délibérément sur la plate-forme et les y ait ancrés. Mais dans quel but ? Voilà ce que je me demande.

Il évaluait à trois mille au moins le nombre des vieux navires cylindriques qui étaient soudés à l'immense plateforme. Quelques-uns d'entre eux avaient pris un air penché, d'autres étaient littéralement collés en bordure de la station. Tout cela paraissait tellement insensé que Redhorse commença à se demander si les Maahks étaient eux-mêmes responsables de cette situation.

Il entendit Bowman, le premier ingénieur, éclater de rire.

— Ceux qui ont préparé cette mise en scène ne manquent vraiment pas d'humour, dit-il. A moins que, pressés par le temps, les gars n'aient plus eu la

possibilité d'ancrer convenablement leurs navires ?

— Nous allons y jeter un coup d'œil de près, décida Redhorse. Capitaine Bradon, Papageorgiu, sergent Surfât, lieutenant Doutreval, préparez-vous pour une petite excursion en *Gazelle*. Grek-1 nous accompagnera, car je suppose qu'il s'orientera plus facilement que nous à bord de la station. McGowan, vous et Bowman, vous prendrez les rênes du *Barcelone* jusqu'à notre retour.

Il s'approcha du pupitre de commandement et se mit en liaison intercom avec le hangar du pont supérieur.

— Nous appareillons dans quelques minutes avec une *Gazelle*, annonça-t-il au chef technicien. Veillez à ce que tout soit prêt à temps !

Son regard tomba sur Grek-1 qui se tenait là, près de lui, sans faire le moindre mouvement.

— Quel sentiment éprouvez-vous à la pensée que d'ici peu de temps, vous allez mettre les pieds sur une station ayant appartenu à vos ancêtres ?

— Je n'ai pas de mal à imaginer ce qui nous attend, répondit prudemment le Maahk.

Dès que Redhorse et son équipe eurent quitté le poste central du *Barcelone*, Bowman se tourna vers McGowan.

— Je propose que nous levions l'écran SH aussitôt après que la *Gazelle* aura été éjectée du sas, dit le premier ingénieur.

McGowan haussa les épaules.

— Le major n'a rien dit de tel, répondit-il.

— Qu'à cela ne tienne, s'entêta Bowman. On n'est jamais trop prudent.

A contrecœur, McGowan acquiesça d'un signe de tête. Mais à part lui, il décida de ne pas lever l'écran à surcharge de haute énergie. Il pensait au major et ne voulait pas lui gâcher sa joie. Les rayonnements de l'écran protecteur pourraient trahir leur présence dans ces parages, même à de très grandes distances.

Cette décision prise en secret par McGowan de ne pas lever l'écran SH pour ménager le major fut la plus grave erreur qu'il ait jamais commise dans sa vie.

Et en même temps la dernière.

CHAPITRE III

Brazos Surfât boucla le casque de son spatiandre et grimpa derrière Olivier Doutreval à bord de la *Gazelle*. Inutile de préciser qu'il aurait de beaucoup préféré ne pas quitter le *Barcelone*, pour pouvoir suivre la manœuvre de la chaloupe sur les écrans.

Une série de soupirs accompagna l'installation du sergent. Redhorse prit les commandes. Bradon fut affecté aux armes et Papageorgiu aux détecteurs. Surfât et Doutreval n'avaient rien à faire. Assis dans le fond du poste de

commandement exigü, Grek-1 faisait preuve d'un désintérêt total pour son entourage, ce qui mettait Surfât très mal à l'aise.

Je ferme le sas ! annonça Redhorse.

Surfat se cala le plus confortablement possible sur son siège, beaucoup trop étroit pour lui à son gré. Par-dessus la tête de Doutreval, son regard s'attacha sur le petit écran qui affichait une image très nette de la gare spatiale.

— Le panneau du sas du hangar est ouvert, monsieur ! annonça la voix du technicien dans le haut-parleur du télécom.

— Nous appareillons, dit le Cheyenne.

Sa voix avait un timbre sourd à travers le récepteur de casque. Surfât aurait aimé échanger quelques mots personnels avec Papageorgiu, mais il n'en était pas question, pour cause d'oreilles indiscretes. D'un geste tendre, il caressa de la main la gaine de son radiant dans laquelle était cachée la somme d'argent qu'il avait gagnée au jeu. Il était certain que les techniciens du pont supérieur, des types sans foi ni loi, profiteraient de son absence pour fouiller sa cabine de fond en comble.

— Nous allons chercher un endroit où nous poser en toute sécurité au milieu des vaisseaux maahks, dit Redhorse aux membres de son équipe. Grek-1 trouvera certainement un chemin qui nous conduira à l'intérieur de la station.

Un silence contraint pesa sur le poste de commandement de la *Gazelle*, bien que Surfât fût de plus en plus tenaillé par le désir de parler avec quelqu'un. Dix minutes après avoir été éjectés du *Barcelone*, ils survolaient déjà la plate-forme.

— Regardez-moi ça ! lança le commandant à l'adresse de ses compagnons.

La surface de la gare ressemblait à un asile d'aliénés. Dans l'esprit de Surfât, les vaisseaux antédiluviens évoquaient des végétaux monstrueux. Certains étaient littéralement coincés entre des bâtiments de la station, d'autres soutenus par des étais. L'objet le plus dément était sans contredit un astronef cylindrique suspendu dans l'espace à environ deux kilomètres de la station, solidement soudé à quelques tuyaux.

— Vous avez une explication à nous fournir sur tout ce capharnaüm ? demanda Redhorse à Grek-1.

— Non, répondit sèchement le Méthanien.

— Ce ne sont certainement pas les Maahks qui en sont les auteurs, constata Bradon.

— Vous pensez que d'autres peuples étaient au courant de l'existence de cette gare spatiale ? demanda encore Redhorse au Maahk.

— Tous les gares spatiales étaient occupées par des membres d'un peuple qui servait d'auxiliaire, expliqua Grek-1. Malgré cela, j'ai du mal à imaginer que ces créatures aient utilisé nos anciens navires avec autant d'incohérence.

— Aux yeux de ces mystérieux constructeurs, ce désordre peut très bien avoir répondu à une certaine logique, intervint Papageorgiu. Peut-être devrions-nous le faire remarquer à notre conseiller scientifique, major ?

Redhorse répéta la suggestion de Papageorgiu en kraahmak, sans obtenir toutefois la moindre réaction de la part de l'intéressé. Il semblait trouver parfaitement superflu de défendre ses idées.

— J'ai l'impression d'avoir découvert un bon endroit pour atterrir, dit soudain le major. Il y a une place libre juste derrière nous.

Il pilota la *Gazelle* de manière à la faire descendre lentement vers la plate-forme. Sur l'écran, ces vaisseaux dignes d'un musée semblaient à portée de la main. Le sergent aurait bien aimé savoir s'ils avaient été abandonnés là depuis cinquante mille ans, eux aussi.

Avant qu'il ait pu traduire sa pensée en paroles, les écrans s'illuminèrent et les sirènes d'alarme se mirent à hurler. La *Gazelle* frémit sous l'effet d'une brusque secousse et heurta violemment le sol. Surfath s'agrippa des deux mains à son siège.

— Descendez ! hurla Redhorse. La chaloupe peut exploser d'un instant à l'autre.

Il avait dû se passer quelque chose de terrible. Le sergent bondit sur ses pieds et se dirigea en titubant vers le sas, sur les pas de Grek-1 qui se déplaçait lentement, en silence et sans manifester la moindre panique.

— Nous avons pris un coup de plein fouet à la poupe ! expliqua Redhorse dans les récepteurs de casque. Manifestement, il existe encore ici des batteries d'artillerie automatiques. Nous allons...

Sa voix s'éteignit. Surfath l'entendit gémir. Consterné, il réussit à s'extraire du sas derrière le Maahk.

Redhorse, Papageorgiu et Bradon se tenaient derrière lui sur la plate-forme, la tête levée et les yeux fixés dans le vide. Le visage du Cheyenne, dans la lumière des grands projecteurs latéraux de la *Gazelle*, avait un aspect quasi fantomatique. Doutreval était resté sur la petite passerelle, pétrifié.

Surfath leva lentement la tête. Au-dessus de lui, un nuage lumineux éclairait le vide intergalactique. Une masse importante était en train de se transformer en gaz incandescent.

Or, le seul corps qui se trouvait à proximité de la gare spatiale était le *Barcelone*.

Le vieil astronaute comprit la signification du drame qui se jouait dans le cosmos, et il lui sembla que le sol se déroba sous ses pieds. Au même moment, la plate-forme fut inondée d'une lumière éclatante. Les projecteurs de toutes les épaves disséminées dans un désordre inimaginable s'allumèrent ensemble.

— J'ai l'impression que cette gare spatiale est habitée, dit soudain Grek-1 de la même voix flegmatique qu'on lui connaissait, quelles que fussent les circonstances.

En contemplant le nuage incandescent provoqué par l'explosion, Redhorse devina tout de suite que quelqu'un s'était opposé à la levée de l'écran SH. Bowman ou McGowan ? McGowan sans doute. Il croyait savoir pourquoi McGowan n'avait pas voulu prendre cette mesure de sécurité. Pour ne pas gâcher le plaisir de son commandant...

Une preuve d'amitié tragique. Le *Barcelone* avait rendu l'âme, et avec lui tous ses occupants.

Le major eut l'impression de sentir peser sur lui les regards chargés de reproches de ses compagnons, mais lorsqu'il baissa la tête, il se rendit compte qu'ils contemplaient le vide cosmique.

Ce fut à cet instant-là que tous les projecteurs de la plateforme s'allumèrent en même temps. Redhorse se retourna brusquement.

— Il semblerait que la gare soit habitée, répéta froidement Grek-1.

Ces quelques mots eurent pour effet de secouer l'apathie du major. Il embrassa son environnement d'un regard hâtif et ses yeux découvrirent une petite coupole qui dominait toutes les infrastructures locales.

— Vite ! Tout le monde à l'abri ! cria-t-il à son équipe. Là-bas !

Et il fila comme une flèche. Il eut beau examiner tout ce qui l'entourait, nulle part il ne découvrit le moindre mouvement ni le moindre signe de vie. Il se prit à espérer que les projecteurs étaient activés par un système automatisé et que Grek-1 s'était trompé.

La coupole vers laquelle les hommes se dirigeaient en courant mesurait environ trente mètres de diamètre et dix mètres de hauteur. Elle était très endommagée par endroits. Tout laissait à croire qu'elle avait dû servir de sas autrefois.

Les rescapés du naufrage s'en approchèrent en file indienne. Une fois arrivé devant l'entrée, qui était complètement effondrée, le major brancha son projecteur frontal. Il fut le premier à pénétrer à l'intérieur. Le sol était jonché de machines renversées. Personne à coup sûr n'y était entré depuis des millénaires.

Il fit signe à ses compagnons de le suivre.

Les hommes explorèrent la salle à la lueur de leurs projecteurs frontaux. Elle offrait un spectacle de désolation et de ruine.

— Brazos, vous resterez à l'entrée et vous surveillerez les abords de la coupole pour voir si quelqu'un nous a suivis, ordonna le Cheyenne. Nous serons plus en sécurité ici que dehors, du moins pour le moment. Méfions-nous des armes automatiques. Tant que nous ignorons si cette station est habitée ou pas, il n'est pas prudent de retourner sur la plateforme.

— Il faut essayer d'entrer en contact avec les autres vaisseaux, monsieur, insista une fois de plus Bradon, d'une voix où Redhorse ne perçut pas le moindre soupçon de reproche.

— Comment faire ? riposta le major. Le rayon d'action des microémetteurs que nous portons au poignet est insuffisant.

— Il nous reste la chaloupe, rappela Papageorgiu.

— Il nous *restait* la chaloupe, corrigea Surfât d'un air significatif. Regardez-moi ça, monsieur.

Redhorse se précipita vers l'entrée de la coupole. Le bras tendu du sergent indiquait l'endroit où se trouvait la petite nef. Il n'en subsistait plus qu'un tas de ferraille incandescent.

— C'est bien ce que je craignais, avoua le commandant d'une voix sans timbre. Comme nous ne pouvons pas espérer qu'un autre navire de recherches vienne patrouiller dans ce secteur, les installations de cette station restent notre ultime chance.

— Si tous les appareils sont dans le même état que ceux qui traînent ici, je me demande bien ce que nous pourrons en tirer, monsieur, remarqua Olivier Doutreval.

— La situation n'est certainement pas aussi catastrophique à l'intérieur de la gare, intervint Grek-1 d'une voix pleine de confiance. J'espère même y trouver des salles qui me permettront de me débarrasser de mon spatiandre. Il ne me reste plus que dix heures de mélange respirable.

L'alimentation en air oxygéné n'allait pas tarder non plus à poser un grave problème aux cinq Terraniens. Qu'allaient-ils devenir une fois que les réservoirs seraient vides, c'est-à-dire dans huit heures environ ?

Redhorse envoya ses hommes inspecter minutieusement tous les coins et recoins de la coupole, mais personne ne découvrit d'accès permettant de pénétrer à l'intérieur de la station. Autrement dit, la coupole elle-même n'était accessible que de la plate-forme.

— Si nous voulons survivre, nous ne pouvons pas nous attarder ici, décida le major.

— En tout état de cause, monsieur, il ne faut pas que nous sortions tous ensemble, objecta Bradon. Je me porte volontaire pour partir en reconnaissance.

— Non, trancha sèchement Redhorse. C'est moi qui irai. Surfât m'accompagnera. Vous, Chard, vous resterez ici avec les autres. Vous ne nous suivrez que lorsque vous aurez la certitude que tout va bien dehors.

— Pourquoi moi ? Je ne me suis pas porté volontaire ! protesta Surfât. Pourquoi choisir justement un père de famille nombreuse pour cette mission ? Vous croyez que c'est juste ?

— Vos enfants m'en seront reconnaissants, répondit le Cheyenne imperturbable. Papageorgiu, vous prendrez la faction de surveillance à l'entrée de la coupole.

D'un pas décidé, Redhorse sortit dans la lumière vive de la plate-forme. En revanche, Surfât le suivit d'une démarche hésitante, la main crispée sur son radiant. La gare avait toujours l'air aussi abandonnée. Dans la lumière crue,

Redhorse découvrit des structures démolies, des antennes de détection tordues et des entrées ensevelies sous les décombres. Seuls les vaisseaux spatiaux avaient un aspect un peu plus engageant. Le regard du commandant erra sur toutes les épaves.

— Sergent, demanda-t-il à voix basse. Qu'est-ce qui vous frappe en regardant tous ces vaisseaux ?

— Ils me paraissent dangereux, grogna Surfât. J'ai l'impression d'être observé par des milliers d'yeux.

— Ils sont tous connectés entre eux. Regardez les tuyaux et les conduits qui vont d'un navire à l'autre. Ailleurs, ils sont tellement proches les uns des autres que leurs sas se frôlent.

— C'est vrai, monsieur, dit Surfât. Mais à quoi cela peut-il nous amener ?

— On pourrait presque croire qu'ils forment une sorte d'agglomération. Une cité d'astronefs anciens, Brazos, murmura Redhorse d'un air pensif. Une cité dont les habitants peuvent atteindre toutes les demeures sans jamais être obligés de mettre le pied sur la plate-forme. Ils n'ont pas besoin non plus de pénétrer dans la station. Vu sous cet angle, cet ancrage arbitraire des navires paraît soudain très logique. Ils sont fixés sur la plate-forme de façon à ce que leurs occupants puissent se joindre facilement.

— Pourquoi se cloîtreraient-ils à bord de ces épaves alors qu'ils disposent d'un espace aussi vaste ? s'étonna Surfât.

— Je ne sais pas. (Redhorse réfléchissait au problème.) Nous n'apprendrons probablement jamais qui a peuplé cette cité d'épaves spatiales.

Surfât commença à s'inquiéter. Il jeta un coup d'œil concupiscent vers la coupole qui se dressait derrière lui, à l'intérieur de laquelle les autres jouissaient d'une relative sécurité.

— Nous allons rester ici, monsieur ? demanda-t-il. A mon avis, nous devrions faire un petit tour.

Le major approuva d'un signe de tête.

Ils se dirigèrent vers l'un des vaisseaux qui était fixé en oblique sur la plate-forme, sa partie supérieure soudée à un ancien bâtiment de contrôle. La proue d'un autre navire était également collée contre la bâtisse. D'épaisses entretoises métalliques reliaient les deux astronefs. Leurs sas étaient si proches qu'un conduit de trois mètres aurait suffi pour assurer un passage de l'un à l'autre.

— Je crois que l'on doit pouvoir accéder à l'intérieur de la station à partir de quelques-unes de ces épaves, suggéra soudain le Cheyenne.

— Je n'ai pas tellement envie d'aller voir ce qu'il se passe dans les entrailles de ces engins, remarqua l'incorrigible sergent. Qui sait ce qui nous y attend ?

— Voilà cinquante mille ans qu'ils sont là, fixés à la même place et

probablement abandonnés depuis aussi longtemps, objecta Redhorse.

— J'ai l'impression de me promener dans un cimetière, avoua encore Brazos Surfât au bord de la dépression. Un de ces idiots de systèmes automatiques peut se réveiller à tout instant et nous prendre pour cible.

Ils se trouvaient alors juste en dessous du tas de ferraille qui n'était autre que le vaisseau suspendu dans le vide intergalactique. La surface extérieure, pour autant qu'elle soit visible à la lumière des projecteurs, brillait dans l'obscurité.

— Nous pouvons grimper par les entretoises jusqu'à l'écoutille la plus proche, proposa Redhorse. De là, nous réussirons peut-être à pénétrer à l'intérieur du navire.

Surfat regarda autour de lui d'un air méfiant. Le silence spectral qui régnait autour de lui excitait son imagination et lui laissait entrevoir partout des silhouettes et des ombres menaçantes. Redhorse se mit à escalader les entretoises comme il l'avait dit. Son spatiandre était tellement souple qu'il ne représentait aucune entrave à sa progression.

Au bout de quelques minutes, le major avait atteint la première écoutille. Il jeta un coup d'œil vers le bas et vit le sergent qui attendait sur la plate-forme, tête levée, en le regardant.

— L'écoutille est soudée elle aussi, constata le Cheyenne. Je parie que les sas et les conduits sont les seuls moyens de liaison entre les vaisseaux. Quelle que soit la nature des êtres qui vivaient ici, ils ne tenaient pas à mettre le pied sur la plate-forme.

— Ce en quoi ils me ressemblent comme des frères, commenta Surfât sur un ton plaintif. Vous devriez vous dépêcher de trouver un accès dans la station, monsieur.

Pendant qu'il parlait, il sentit quelque chose se presser contre son dos. Figé de peur, il n'osait pas se retourner. Là-haut, Redhorse continuait tranquillement à essayer de percer les secrets de son écoutille. Soudain, il finit par se redresser et baissa aussitôt les yeux vers son assistant.

— Brazos ! dit-il d'une voix contenue. Il y a quelqu'un derrière vous !

Brazos Surfât tourna prudemment la tête. Il aperçut trois silhouettes revêtues de spatiandres inconnus. L'un des trois tenait en main une sorte de bâton qu'il appuyait sur le dos de Surfât, tandis que les deux autres tendaient le leur vers Redhorse.

— Il vaudrait mieux que vous redescendiez, je crois, monsieur, gémit le malheureux sergent.

— Que s'est-il passé ? demanda soudain la voix agitée de Bradon.

— Restez où vous êtes, Chard ! cria Redhorse. Nous avons été repérés. Dites à Grek-1 que la station est effectivement habitée.

— Où êtes-vous maintenant, major ? insista Bradon.

— Chard ! hurla le Cheyenne. Je vous donne l'ordre de ne pas quitter la coupole. Et d'en barricader l'entrée !

— Etes-vous en danger de mort ? demanda encore l'officier en second du *Barcelone* défunt.

— Je ne crois pas, répondit Redhorse. Cessez de parler maintenant jusqu'à ce que je reprenne contact avec vous. Voilà, Brazos, j'arrive tout de suite.

Surfat suivit des yeux la descente du commandant. Lorsque celui-ci remit les pieds sur la plate-forme, deux des étrangers l'entourèrent. On ne voyait pas grand-chose de leur aspect physique derrière leurs spatiandres. Le sergent aperçut vaguement un visage barbu, un museau aplati et des petits yeux très écartés. Ce n'étaient donc pas des Maahks. Ils semblaient posséder quatre jambes, et deux bras qui touchaient presque le sol.

L'un d'eux passa une sorte de filet par-dessus la tête de Surfat, ce qui le priva aussitôt de toute liberté de mouvement. Puis il en fit de même avec Redhorse. Le filet semblait être constitué d'une masse visqueuse très coriace. Ils eurent beau essayer de remuer les jambes, ce fut peine perdue.

L'un des inconnus fit approcher un véhicule plat. Les deux autres saisirent le major prisonnier de son filet et le déposèrent sur une sorte de plateau de chargement. Surfat voulut intervenir, mais, enserré lui aussi dans ses mailles, il faillit choir. Les deux créatures le retinrent et le couchèrent à côté de Redhorse.

— Chard ! cria le Cheyenne. Vous m'entendez ?

— Oui, nous vous entendons, monsieur, répondit le capitaine. Nous savons où vous êtes. Que se passe-t-il ?

— On nous emporte, mais je ne sais pas encore où.

Le véhicule se mit en marche. Brusquement, tous les projecteurs des épaves s'éteignirent, et la plate-forme se retrouva plongée dans l'obscurité complète. Les captifs n'avaient plus aucune possibilité de repérer le chemin parcouru. Surfat percevait seulement la présence toute proche de leurs trois assaillants.

Dix minutes environ s'écoulèrent, puis le transporteur s'arrêta. Il y eut une secousse, et soudain, un mouvement ascendant.

Un ascenseur ! murmura Redhorse. On nous emmène quelque part dans les hauteurs.

Les projecteurs sont éteints, annonça de nouveau Bradon, d'une voix qui avait perdu une bonne partie de sa Puissance.

Surfat évalua à quatre ou cinq kilomètres la distance qui les séparait à présent de la coupole où se trouvaient encore les autres membres de l'équipage de la *Gazelle*.

Il y eut un nouveau choc. La lumière revint. Le sergent cligna des yeux, déconcerté. Il entendit son compagnon siffler entre ses dents.

— Vous voyez où nous nous trouvons maintenant, Brazos ? demanda-t-il.

— Non, avoua simplement Surfât.

La pièce lui parut triste et étouffante. Les murs au milieu desquels quelques commutateurs faisaient l'effet de verrues répugnantes étaient tous uniformément gris.

— C'est le sas d'un vaisseau maahk, annonça Redhorse.

— Ainsi les navires sont bien habités, constata Bradon. Monsieur, Il faut absolument que vous nous autorisiez à quitter la coupole.

— Au contraire, je vous ordonne de rester là où vous êtes, riposta le major d'une voix bourrue. Vous tomberiez tout comme nous dans le piège tendu par ces gars. Je vous dirai quand vous aurez une chance d'agir efficacement.

Surfat sentit quelqu'un tripoter son casque. « Je vais être asphyxié », se dit-il affolé. De deux choses l'une : à l'extérieur du casque régnait le vide absolu ou une atmosphère empoisonnée, celle qui convenait aux Maahks.

Lorsqu'on le lui arracha de la tête, il poussa un grand cri d'effroi. Et presque au même moment, il sentit qu'il pouvait respirer normalement.

CHAPITRE IV

Le Kranek Kan Deprok, doyen et chef du clan, avait perdu deux fois la finale du grand combat du Grand Honneur du Wazala. Il était de très mauvaise humeur, ce qui n'avait rien d'étonnant. Et pas seulement parce qu'il attendait sa mue d'un moment à l'autre et que son clan était l'un des plus pauvres du Grand Waza. Le Kranek avait encore d'autres soucis. Depuis deux heures, trois de ses soldats n'étaient pas rentrés d'une mission où ils avaient été envoyés avec l'ordre de reconnaître les accès aux autres vaisseaux.

Kan Deprok jeta un regard rageur sur le Mikranek Vank Errak qui sommeillait comme un fainéant sur sa couche tout en mâchonnant il-ne-savait-quoi. Deprok aurait pu le trucider, si... hum... Pas un guerrier Wazala digne de ce nom ne pensait à des sujets aussi délicats.

Rank, son fils préféré, dont la fourrure jaune désignait déjà le futur Kranek, montait la garde au seuil de la porte. Une mère était occupée à faire bouillir trois fourrures appartenant aux quelques soldats qui servaient encore sous le commandement de Deprok.

L'époque où un Forril considérait comme un honneur d'appartenir au clan de Deprok était révolue depuis longtemps. L'arrêt définitif du principal générateur du navire avait entraîné l'appauvrissement progressif de sa famille, d'autant plus que les générateurs de secours tombaient sans cesse en panne et nécessitaient de constantes réparations. En outre, depuis qu'un clan ennemi avait envahi ses jardins hydroponiques et volé le régulateur thermique, Kan Deprok était obligé de mobiliser à temps plein quelques soldats dans les jardins pour surveiller la température. Dès que les gardiens perdaient connaissance, il sonnait l'alarme dans le vaisseau. Cela signifiait que le clan devait vivre des jours et des jours dans les soutes — situation particulièrement humiliante, surtout quand elle coïncidait avec l'époque de la mue.

Vank Errak s'éveilla et, de sa main molle, il fit un signe à Deprok. Le Kranek détourna la tête d'un air écoeuré.

— Je commence à avoir faim ! s'écria le Mikranek à la mère dont la fourrure brune scintillait d'humidité.

— Encore un peu de patience, répondit celle-ci d'un air de s'excuser.

Deprok cracha sur le sol pour montrer son mépris.

— Rank ! cria-t-il à son fils. Toujours pas de nouvelles des trois éclaireurs ?

Le jeune Forril s'inclina respectueusement avant de répondre :

— Non, Kranek. Tout est silencieux.

La lumière se mit à vaciller dans le central. Deprok lâcha un juron. Tout ce qu'il espérait, c'était que les générateurs de secours tiennent encore jusqu'à ce que le clan ait réussi à voler quelque part les pièces de rechange nécessaires à la réparation de la station énergétique.

Au même instant, la lumière s'éteignit pour de bon. Deprok laissa entendre un long gémissement plein d'amertume, puis il s'approcha de la couche de Vank Errak auquel il asséna un coup violent.

— Qui m'a frappé ? cria celui-ci apeuré.

D'un air ravi, le Kranek se frotta les mains, qu'il avait énormes, et se glissa hors de la centrale.

— Ses manières deviennent de plus en plus déplaisantes, se plaignit le Mikranek Vank Errak à la mère.

— Tu ne devrais pas le dénigrer de la sorte, lança la voix de Rank depuis la porte. Après tout, il a combattu deux fois en finale pour le Grand Honneur du Wazala.

— Et il a perdu deux fois, compléta dédaigneusement Vank Errak. Chez nous, l'air est de plus en plus irrespirable, et la nourriture de plus en plus rare. Si les autres clans apprennent dans quelles conditions nous vivons, nous perdrons le droit de jouissance de notre vaisseau, et il nous faudra le partager avec d'autres. Je n'ose pas penser à la manière dont on traînera notre dignité familiale dans la boue !

Pendant ce temps-là, le Kranek Kan Deprok était sorti dans la coursoive éclairée avec parcimonie par une simple veilleuse. Il arrêta dans son élan un soldat qui passait en courant.

— Qu'est-il arrivé ? lui demanda-t-il, tremblant d'énervement.

Le soldat reconnut son interlocuteur et lâcha une érucation des plus respectueuses.

— Les éclaireurs reviennent Grand Chef, expliqua-t-il.

En réalité, le soldat en question était une mère dotée d'une superbe fourrure, comme Deprok le constata malgré la faiblesse de l'éclairage. Si un Mikranek avait été présent, il lui aurait peut-être fait un brin de cour. Mais comme ce

n'était pas le cas, ses pensées se tournèrent aussitôt vers des sujets plus sérieux.

— Y a-t-il un rapport entre le dysfonctionnement des générateurs d'énergie et les éclaireurs ? demanda-t-il.

— Ils arrivent par l'ascenseur extérieur, répondit le soldat.

Deprok sursauta comme s'il avait reçu une décharge électrique.

— Pourquoi l'ascenseur extérieur ? hurla-t-il furibond. Il engloutit une quantité d'énergie telle que la moitié du navire est plongée dans l'obscurité.

— Ils ont fait deux prisonniers, ajouta le soldat.

— Des mères ? demanda le Kranek vivement intéressé.

— Non. Des étrangers.

— Des étrangers ? tempêta Deprok déçu. Que viennent faire chez moi ces bouffeurs supplémentaires ?

— Ils arrivent de l'espace. Le Grand Waza avait déjà détruit leurs deux vaisseaux spatiaux.

Le soldat et Deprok éruèrent en signe de révérence lorsque le nom du Grand Waza fut prononcé.

— Je vais aller les voir, décida le Kranek. Le soldat fit mine de s'éloigner, mais il le retint fermement par le bras. Nous pourrions peut-être nous retrouver dans l'observatoire de bord, proposa-t-il.

La mère ricana d'un air embarrassé et s'éloigna sans bruit. Deprok la suivit des yeux un moment puis il poursuivit son chemin. En arrivant dans le sas, il vit les trois éclaireurs, ainsi que deux Kranek et une mère de petite taille, en train d'ôter le casque de l'un des captifs. Deprok écarta les soldats et regarda l'étranger droit dans les yeux. L'inconnu poussa un cri d'effroi et releva la tête vers lui d'un air déconcerté.

— Il est laid et tout nu, constata le chef de clan.

— Nom d'un petit bonhomme, Don ! s'écria l'étranger. Ils parlent le kraahmak.

— Enlevez aussi le casque du deuxième ! ordonna Deprok.

Débarrassé de sa gangue visqueuse, Surfat se releva péniblement.

— Vous êtes nos prisonniers, dit le vieux d'une voix glaciale. Si vous n'obéissez pas à mes ordres, vous serez exécutés.

L'étranger à la grosse bedaine acquiesça d'un signe de tête. Il avait l'air complètement hagard.

— Pourquoi l'ascenseur est-il encore branché ? hurla Deprok.

Aussitôt, l'un des éclaireurs s'empessa d'obéir à l'ordre implicite du Kranek, lequel se tourna vers les deux hommes.

— D'où venez-vous ? Et que cherchez-vous chez les Forrils ? demanda-t-il. Entre-temps, le deuxième prisonnier avait été débarrassé aussi de son filet et

de son casque. Deprok se rendit compte qu'il avait compris sa question et que c'était lui le chef.

— Nous venons de l'espace, répondit l'étranger. Nous ne voulons de mal à personne. Pourquoi avez-vous tiré sur nos vaisseaux ?

— C'est le Grand Waza lui-même qui les a détruits, déclara Deprok en rotant d'un air plein d'humilité.

En même temps, il lança un coup de pied à Redhorse et à Surfath sans raison apparente.

— Vous êtes priés de témoigner votre respect, vous aussi, quand on prononce le nom du Grand Waza, ordonna-t-il au comble de la fureur.

— Quoi ? bredouilla Surfath affolé.

Un nouveau coup de pied lui arracha un long gémissement.

— Voilà qui est mieux, approuva Deprok manifestement ravi. Vous ne tarderez pas à apprendre les bonnes manières.

(Il fit un signe de tête à l'adresse des trois éclaireurs.) Emmenez-les dans le jardin hydroponique. A l'avenir, ils seront chargés de surveiller la température. Expliquez-leur ce qu'ils auront à faire. Cela nous permettra de récupérer deux soldats pour des opérations importantes.

— Nous aurions bien aimé discuter avec vous, lui dit l'un des étrangers avec circonspection.

Deprok cracha sur le sol sans dissimuler son mépris.

— Vous êtes sûrement des Mikranek, constata-t-il. Je n'ai pas à discuter avec des Mikranek.

Dans un grognement, il congédia les éclaireurs qui emmenèrent avec eux les deux prisonniers, puis il éteignit la lumière dans le sas. Il s'aperçut alors que les générateurs de secours fonctionnaient à merveille, et il sourit, rassuré.

Puis il se demanda si, malgré son grand âge, il allait s'inscrire encore une fois pour les combats du Wazala. Peut-être était-ce pour son clan l'unique chance d'échapper à la décadence imminente ? A ce moment-là, il sentit sa fourrure se tendre sur sa peau. Sans perdre un instant, il s'empressa d'aller se cacher dans la niche la plus proche où il se recroquevilla. Pendant deux jours, il allait rester là tout nu, pitoyable et affamé, jusqu'à ce qu'il puisse revenir parmi les siens avec une fourrure toute neuve. Il espérait que pendant son absence, Rank le remplacerait dignement.

Brazos Surfath soutenait sa tête de ses deux mains d'un air pitoyable. Il luttait contre la nausée. L'air qui régnait dans cette pièce menaçait de l'asphyxier. Il avait ôté depuis longtemps son spatiandre et ouvert sa veste d'uniforme.

— Quelle heure est-il, monsieur ? demanda-t-il non sans peine.

— Un peu plus de trois heures, si cela vous dit quelque chose, répondit Redhorse.

— Voilà donc deux heures que nous sommes dans cette cuisine de sorcière sans que quiconque se soit occupé de nous, constata le sergent exaspéré. Est-ce que je suis fou, ou nous a-t-on vraiment amenés ici pour surveiller la température ?

— Vous n'êtes pas fou, Brazos, répondit Redhorse. Dès que nous tomberons dans les pommes, ces Forrils, puisque tel est leur nom, sauront que les réservoirs hydroponiques ne fonctionnent plus correctement. C'est peut-être une méthode primitive, mais elle est très efficace.

Surfat eut un haut-le-cœur et s'adossa au mur.

— Et après ? murmura-t-il.

— On verra bien, dit le major. Nous attendrons un certain temps. S'il ne se passe rien d'ici là, nous sabotons les installations hydroponiques. Peut-être qu'alors, ils finiront par s'occuper de nous.

— Ces morses de malheur ! grogna Surfat décidément de très mauvaise humeur.

Redhorse ne put réprimer un sourire. La comparaison n'était pas mauvaise. Les Forrils ressemblaient effectivement à ces animaux terraniens, avec leur corps pataud couvert d'une épaisse fourrure et leurs deux longs bras. Quand ils se dressaient sur leurs quatre pattes courtes, ils les écartaient dans quatre directions de sorte qu'ils donnaient l'impression d'avoir pondu un petit tabouret à quatre pieds. Pour leurs déplacements rapides, ils utilisaient leurs six membres. Cela leur faisait un gros derrière qui oscillait de droite et de gauche.

— Je vous trouve peu bavard, major, dit encore le sergent. Vous avez déjà raconté toutes nos aventures au capitaine Bradon ?

Tandis que Surfat, épuisé, demeurerait assis sur le sol, Redhorse ne perdait pas son temps. Il avait passé toute l'installation hydroponique au peigne fin.

— Oui, Bradon est au courant, répondit Redhorse. Grek-1 suppose que les Forrils sont les descendants des anciens gardiens de la gare spatiale. Le Grand Waza, qu'ils considèrent comme une divinité, doit être tout simplement la centrale de la station. Ils semblent éprouver crainte et respect à son égard, ce qui explique aussi pourquoi ils se cantonnent dans les vaisseaux et évitent l'intérieur de la gare.

Surfat roula des yeux glauques.

— Comment savez-vous tout cela ? Et, à propos, qu'est-ce que c'est que ces histoires de Kranek et de Mikranek ?

— J'ai écouté attentivement tout ce qu'ils se disaient lorsqu'on nous a amenés dans cette pièce. Les trois Forrils qui nous ont faits prisonniers ont raconté à peu près tout ce que je voulais savoir. Quant à ces deux titres bizarres qu'ils se donnent, ils seraient en rapport avec la faculté de procréer des mâles. En intergalacte, cela correspondrait sensiblement à « Omnipère » et « Hémipère ». Mais ne croyez pas que je comprenne ce qu'ils entendent par

là !

— Vous leur avez aussi demandé s'il comptent nous sortir d'ici ? se renseigna ensuite le sergent d'un air ironique.

— Bien sûr, confirma le Cheyenne avec le plus grand sérieux. Ils m'ont promis que l'on viendrait nous chercher dès que la situation du clan de Deprok se serait stabilisée.

— C'est-à-dire ?

— Probablement jamais, répondit Redhorse. Le personnage important dont nous avons fait la connaissance lors de notre arrivée et qui porte le titre de Kranek est certainement le chef du clan. Incontestablement, son pouvoir décline. Tant que les affaires ne seront pas reprises par un plus jeune et plus fort que lui, notre situation de misère ne s'améliorera pas. Car il n'y a qu'un jeune qui puisse gagner le combat du Wazala.

— Je ne comprends pas un mot de ce que vous racontez, monsieur, mais je vous crois, conclut Surfât fatigué. Je sais seulement que je ne tiendrai pas le coup longtemps en ces lieux.

Redhorse s'assit à son tour sur le sol et s'adossa au mur. Même sans faire le moindre mouvement, il était inondé de transpiration sur tout le corps.

— Avant tout, il faut faire venir Bradon et les autres à bord du navire de Deprok, dit-il au bout d'un certain temps.

— Quoi ? ne put s'empêcher de s'exclamer Surfât. Vous voulez livrer le groupe de Bradon à ces barbares ?

— Premièrement, je ne crois pas que les Forrils soient des barbares, riposta Redhorse. Deuxièmement, les réservoirs d'oxygène des hommes qui sont là-bas dans la coupole sont en train de s'épuiser.

— Qu'ils soient asphyxiés là ou ailleurs, quelle importance ? soupira Surfât.

Le Cheyenne se leva et claqua des doigts.

— Il y a encore un autre moyen de sortir d'ici, Brazos.

Le sergent saisit son désintégrateur et mit le doigt sur la détente.

— Vous croyez, major ? Les Forrils ont déchargé nos armes. Je suis d'ailleurs très surpris qu'ils nous aient laissé toutes les autres pièces de notre équipement.

— Je pense qu'ils savent parfaitement ce qu'ils font. Sans doute nous ont-ils amenés dans cette pièce avec une arrière-pensée bien précise.

Redhorse alla à la cuve la plus proche et en tapota la paroi extérieure.

— Ils espèrent que nous arriverons à réparer leurs installations hydroponiques, expliqua-t-il.

— Vraiment ? (Surfât toussota.) Lorsque j'avais vingt ans, on m'a parlé de systèmes hydroponiques. Mais il y a longtemps que j'ai tout oublié. Je parie

que c'est la même chose pour vous ?

— Cela ne doit pas nous empêcher d'y jeter un coup d'œil, s'entêta le major. Vous vous chargerez de la première rangée, Brazos, et moi, je prendrai les autres.

— Si au moins vous me disiez ce que je dois y chercher...

— Des endroits qui vous paraissent endommagés. Quelques-unes de ces cuves ont une alimentation en air chaud trop abondante, cela ne fait aucun doute. Conséquence, les plantes commencent à pourrir. S'il n'y avait pas de filtrage, la puanteur se serait déjà répandue dans tout le navire.

Surfat vit le major disparaître entre deux réservoirs. Il se leva péniblement en s'agrippant au mur. La pensée qu'il devait s'approcher de ces cuves puantes le dégoûtait d'avance. Aussi souleva-t-il le couvercle de la première en prenant bien soin de retenir sa respiration. Mais ses craintes s'avérèrent sans fondement : elle était en parfait état. Puis il examina toutes celles de la première rangée. Arrivé à la dernière, il dut déchanter : une odeur fétide lui monta au nez dès qu'il ouvrit le couvercle. Il fit un effort pour surmonter sa répugnance et pour examiner malgré tout avec soin les conduits d'alimentation et les câbles. Pour ce faire, il fût obligé d'écarter quelques plantes de la main, et il eut alors la surprise de découvrir une trappe de fermeture d'un mètre de diamètre sur le fond de la cuve.

Il n'avait pas d'autre solution que de grimper à l'intérieur du réservoir où, pour conserver son équilibre, il dut commencer par se battre contre la vase qui s'était accumulée dans le fond. Au bout de longs efforts, il réussit enfin à ouvrir la trappe. Un flot d'eau saumâtre jaillit. Malgré l'éclairage parcimonieux, Surfat découvrit un tamis à un demi- mètre de profondeur et le détacha. Il était persuadé que le puits devait conduire dans une autre pièce, mais il n'était pas sûr du tout de pouvoir s'y glisser, vu son embonpoint.

Il ressortit de son réservoir et chercha des yeux le major qu'il finit par découvrir dans une cuve de la dernière rangée. Il s'en dégageait une puanteur pire encore que dans la sienne.

Le sergent eut de nouveau un haut-le-cœur. Cette fois, son estomac se révoltait violemment.

Redhorse se pencha par-dessus bord. Ses mains couvertes de boue firent signe à Surfat de le rejoindre.

— C'est sûrement l'alimentation en énergie qui est en cause, dit-il. Tous les thermostats indiquent des valeurs différentes.

Surfat approuva d'un signe de tête sans grande conviction.

— Moi aussi, j'ai découvert quelque chose, monsieur, dit-il. Il faut que vous voyiez cela.

Le major émergea de sa cuve, et ensemble ils revinrent vers celle où le sergent avait trouvé l'orifice du puits.

Les Forrils leur avaient ôté leurs casques équipés de projecteurs frontaux, ce qu'ils regrettèrent amèrement. Sans lumière, ils ne voyaient pratiquement

rien à l'intérieur du puits.

— Est-ce qu'il descend à la verticale ? demanda Redhorse d'un air pensif.

— J'aurais déjà essayé de m'en assurer si...

Il s'interrompit en jetant un coup d'œil significatif sur son ventre rebondi.

Redhorse se pencha et passa prudemment les pieds dans l'ouverture. Solidement cramponné des deux mains à la paroi, il se laissa glisser lentement vers le fond.

Au même moment, un tintamarre assourdissant s'éleva à l'entrée du jardin hydroponique, au point que Surfât sursauta d'effroi. Penché par-dessus le bord de la cuve, il vit quelques Forrils entrer en courant. La plupart d'entre eux portaient des fourrures jaunes, quelques-uns seulement des fourrures rouges. Ils étaient tous armés.

— Tiens ! Nous avons de la visite, déclara-t-il.

D'un bond, le Cheyenne sauta du puits. La troupe s'était dispersée à travers la salle et la fouillait de fond en comble.

— Que cherchent-ils ? voulut savoir le sergent.

Redhorse s'essuya les mains sur son pantalon.

— Nous, répondit-il froidement.

Au même moment, l'un des Forrils à la fourrure jaune poussa un cri triomphal. Il venait de découvrir les deux hommes. Les autres cessèrent leurs recherches et cernèrent la cuve suspecte.

— Des étrangers ! s'écria l'un des intrus. Ainsi Kan Deprok emploie des étrangers dans ses installations hydroponiques !

Le major se demandait ce que signifiait cette irruption de Forrils lourdement armés.

— Quelle importance, Orrak ? demanda l'une des fourrures rouges. Ils font partie de son clan, c'est la seule chose qui compte.

— Du calme, s'il vous plaît ! protesta Redhorse d'une voix tranchante. Nous n'appartenons à aucun clan. Nous sommes des collaborateurs libres de Deprok.

Celui qui s'appelait Orrak émit quelques grognements ravis et, du canon de son arme, il frappa Redhorse d'un petit coup amical qui faillit jeter le Cheyenne au sol.

— Alors, vous seriez prêts à travailler aussi pour moi ? se renseigna-t-il plein d'espoir.

Avant de répondre, le major essaya de saisir le sens caché de cette proposition.

— Nous travaillons pour tous ceux qui le désirent, finit par déclarer Surfât avec le plus grand sérieux.

— Formidable ! s'écria Orrak.

Il fit un signe à ses compagnons, et toute la horde se rua vers la porte

blindée. Le calme revint.

— Est-ce que j'ai fait une gaffe, monsieur ? demanda Surfât troublé.

Redhorse haussa les épaules. Il nettoya son chronographe couvert de boue et y jeta un coup d'œil. Les hommes réfugiés dans la coupole n'avaient plus que trois heures d'oxygène. Il était temps d'intervenir.

Je crois que chacun des vaisseaux fixés sur cette plateforme abrite un clan, expliqua-t-il à son compagnon. Les clans ne semblent pas entretenir des contacts très chaleureux entre eux. Nous avons été capturés par des soldats de Deprok. Mais maintenant, il semblerait que Deprok ait dû céder son navire à Orrak.

Avant que Surfât ait pu donner son avis sur la question, la porte de la salle s'ouvrit de nouveau et un Forril de taille moyenne entra en se dandinant. Manifestement, il n'avait pas encore atteint l'âge adulte, bien qu'il portât déjà une fourrure jaune. Il referma la porte derrière lui avant de s'effondrer sur le sol, à bout de forces. Les deux Terraniens échangèrent un coup d'œil.

— Allons, qu'est-ce que cela signifie encore ? demanda le sergent déconcerté une fois de plus.

Redhorse s'approcha de la créature inconsciente, suivi de son assistant. Le jeune Forril gémissait doucement. Le major se pencha sur lui.

— Vous êtes blessé ? lui demanda-t-il en kraahmak.

— Blessé ? riposta l'autre avec une agressivité inexplicable. La dignité de notre clan a été traînée dans la boue. Et tout est de ma faute.

— De votre faute ?

— Je suis le fils du Kranek Kan Deprok, expliqua le Forril en relevant la tête. Il faut que je trouve mon père avant qu'Orrak ait investi toutes les pièces du vaisseau.

— Pourquoi ? Il s'est caché lorsque Orrak a envahi le vaisseau ? voulut savoir Surfât.

Le petit le foudroya du regard.

— C'est à peu près l'époque de sa mue. Il n'y a pas un Forril qui se présente à son clan sans fourrure. Il n'empêche, il faut que je lui parle.

— Vous êtes complètement épuisé, lui dit Redhorse. Dans l'état où vous vous trouvez, vous allez tomber entre les mains des soldats d'Orrak. Mais je sais, moi, ce que nous pouvons faire pour vous.

— Je n'ai pas besoin de l'aide d'un Mikranek étranger, grogna le Forril. Je suis Rank, le fils de Kan Deprok. Vous ne voyez pas que je serai plus tard moi-même un Kranek ?

— Vous ne deviendrez jamais ni Kranek ni Mikranek ni quoi que ce soit si vous ne nous écoutez pas, mon petit, trancha Surfât d'un air presque suppliant.

Redhorse l'aida à se remettre sur pied. Rank se secoua. Il avait reçu un coup

sur la tête et visiblement ne s'en était pas encore tout à fait remis.

— Nous avons des amis à l'extérieur de ce vaisseau, expliqua le Cheyenne. Ils sont très bien armés. Rendez-nous nos casques et procurez-nous un transporteur, pour que nous puissions amener ces guerriers ici.

— Est-ce que l'un de vos amis a déjà participé aux combats de l'Honneur du Wazala ? voulut savoir Rank.

— Non, reconnut Redhorse.

Rank cracha par terre d'un air méprisant.

— Comment pourraient-ils être de bons...

— Silence ! ordonna Redhorse.

On entendait des pas lourds en provenance de la coursive, accompagnés de cris furieux. Rank se mit à trembler de rage et de déception.

— Votre clan bat en retraite, constata Redhorse. Il faut que vous preniez une décision, Rank.

— Je dois commencer par joindre mon père. Il n'y a que lui qui puisse donner des ordres.

Redhorse regarda son chronographe. Pourvu qu'on ne perde pas trop de temps à rechercher le chef du clan, se dit-il. Si besoin était, il obligerait par la force le jeune Forril à leur rendre leurs casques et à mettre un véhicule à leur disposition.

— Bon, concéda-t-il à contrecœur. Attendez que nous ayons revêtu nos spatiandres, et nous vous aiderons à retrouver votre père.

Rank entrouvrit la porte de la salle et examina la coursive.

— Tout est calme maintenant, dit-il, visiblement soulagé. La bataille se focalise sur la centrale.

Les deux Terraniens revêtirent leurs spatiandres, ravis de pouvoir enfin sortir de cette salle inhospitalière.

— Il y a une multitude de niches dans lesquelles Deprok a pu se cacher, expliqua Rank. Il faudra les examiner toutes !

— Ce sera trop long pour nous, major ! dit Surfât sur le ton du désespoir.

— Nous l'aiderons pendant une heure, décida Redhorse. Si d'ici là, nous n'avons pas trouvé le vieux, nous agissons de notre propre initiative.

Secoué d'une fureur innommable, Kan Deprok entendit les hordes d'Orrak envahir son vaisseau. Il était recroquevillé sur le sol, parfaitement conscient du spectacle indigne offert par sa nudité. Pour améliorer son confort, il avait glissé sous sa tête, en guise d'oreiller, la fourrure qu'il venait de perdre.

Un des soldats d'Orrak était passé devant sa niche en la balayant du rayon de son falot. Puis, constatant qu'elle était occupée, il avait aussitôt marmonné une excuse et disparu en hâte. Un Forril nu était tabou, même pour les

membres des clans adverses.

Orrak occupait le vaisseau immédiatement voisin de celui de Kan Deprok. Il y avait longtemps que celui-ci s'attendait à une agression de la part de son adversaire de toujours. Ayant sans doute eu vent depuis un certain temps déjà des difficultés dans lesquelles se débattait la famille de Deprok, le rusé Forril avait attendu l'époque de la mue de son rival pour passer à l'attaque. Deprok était persuadé qu'un des Mikranek de son propre clan l'avait trahi auprès d'Orrak.

Kan Deprok ne se faisait plus d'illusions. Dès qu'il pourrait quitter sa niche, une fois la mue terminée, Orrak le retiendrait prisonnier. Il serait alors entièrement tributaire de la générosité de son ennemi, et ne savait même pas s'il serait autorisé à retourner dans son clan. Dans ces conditions, la famille de Deprok ne tarderait pas à avoir à peine de quoi vivre misérablement quelque part dans les soutes du vaisseau.

Le Kranek tremblait de rage. Il n'aurait plus alors qu'un moyen de reconquérir son honneur et sa réputation : le combat du Wazala. Dès qu'il porterait sa nouvelle fourrure, Deprok s'inscrirait aux éliminatoires. S'il en sortait victorieux, son clan pourrait retrouver une nouvelle fortune.

Des pas se firent entendre dans le corridor. Deprok se concentra, l'oreille tendue. Orrak aurait-il déjà formé ses patrouilles ?

Le faisceau d'un projecteur individuel le frappa de plein fouet. Il s'y attendait si peu qu'il poussa un cri de fureur et de souffrance à la fois. Aussitôt, la lumière s'éteignit et une petite voix murmura :

— Pardonne-moi, Kranek !

— Rank ! gémit Deprok comme si le ciel lui tombait sur la tête. Comment oses-tu me regarder ?

Rank lâcha quatre érucations retentissantes en signe de respect et de regret.

— Les deux étrangers m'accompagnent, expliqua-t-il. Ils connaissent un moyen de jeter Orrak hors de notre vaisseau.

— Il ne faut surtout pas qu'ils me voient ainsi, supplia Deprok. Empêchez-les de me regarder, Rank !

— Il faudra qu'ils me passent sur le corps s'il veulent à tout prix forcer l'entrée de ta niche ! aboya le jeune Forril.

— Que veulent-ils ? reprit Deprok. Pourquoi ne sont-ils pas en train de surveiller les cuves hydroponiques ?

— Attendez, Rank, dit Redhorse. Laissez-moi parler. Deprok, les réservoirs hydroponiques n'appartiennent plus à votre clan. Les troupes d'Orrak sont en train de mener une lutte sauvage pour investir la centrale. D'ici très peu de temps, votre ennemi aura pris possession de votre navire. C'est pourquoi j'ai une affaire à vous proposer.

— Tue-le, Rank ! hurla Deprok hors de lui. Il ose me proposer une affaire, à moi !

Rank commença par roter d'un air navré.

— Non, Kranek, je ne le tuerai pas. Il a des amis solidement armés qui attendent dehors sur la plate-forme, prêts à nous aider à vaincre Orrak. En cet instant où nous en avons bien besoin, il semble que le Grand Waza nous ait envoyé du renfort.

Rank accompagna ces derniers mots d'une nouvelle éruption retentissante.

Surpris par cette réaction inusitée, Deprok prit le temps de réfléchir. Au fond, son clan n'avait plus rien à perdre. Peut-être existait-il effectivement un moyen de chasser à jamais cette ordure d'Orrak...

Quelle proposition les étrangers ont-ils à me faire ? demanda-t-il, radouci.

Nous vous aiderons à reconquérir votre vaisseau, répondit Redhorse. En échange, nous vous demandons de nous indiquer le chemin qui mène à l'intérieur de la station.

Deprok n'en croyait pas ses oreilles. L'étranger avait l'audace de parler ainsi ouvertement du Grand Waza ! Une fois de plus, il eut bien du mal à se maîtriser.

— Il n'y a qu'un moyen de rejoindre le Grand Waza, dit-il sur un ton solennel. C'est de sortir vainqueur des combats du Wazala. Après sa victoire, le Wazala est autorisé à passer trois jours dans la station. Et son clan a droit à l'un des vaisseaux les plus beaux et les plus vastes en guise de récompense.

— Je suis d'accord, dit Redhorse. Dès que ce navire sera rentré en possession de votre clan, vous m'aidez à poser ma candidature pour les éliminatoires du Wazala.

Kan Deprok oublia sa situation critique et se mit à rire. Ses aboiements perçaient les tympans des Terraniens.

— Que dois-je faire, Kranek ? demanda Rank.

— Donne-leur ce qu'ils demandent, décida Kan Deprok.

Redhorse approuva d'un signe de tête reconnaissant et brancha son microémetteur de poignet.

— Le moment du départ approche, Chard. Préparez-vous, dit-il. Nous arrivons.

CHAPITRE V

Chard Bradon avait déjà vu périr beaucoup d'hommes et, lui-même, il avait souvent échappé de justesse à la mort. Il se croyait à tout jamais vacciné contre la peur du danger, mais là, dans la solitude du Grand Désert intergalactique, force lui fut de s'avouer qu'il s'était trompé. Il avait peur, et les autres réagissaient sans doute comme lui, exception faite de Grek-1 peut-être.

Enfermé dans la coupole en ruine, les yeux fixés sur l'obscurité extérieure que la lueur de son projecteur frontal arrivait à percer sur quelques mètres seulement, l'officier en second du *Barcelone* ne pouvait oublier la fin de son croiseur. L'équipage aurait vraisemblablement subi le même sort si Redhorse avait averti par hypercom les autres vaisseaux de la découverte de la gare spatiale. Mais alors, les rescapés auraient pu espérer un prompt secours.

Le capitaine songeait aux hommes du *Barcelone* qu'il avait connus personnellement. Jamais plus McGowan ne chanterait ses chansons provocantes dans le quartier du personnel de la base de Gleam. Son nom se perdrait dans l'oubli tout aussi vite que ceux d'innombrables braves avant lui.

Dans ces instants de réflexion, Bradon se demandait s'il était bon que l'humanité cherche toujours à s'infiltrer plus profondément dans l'espace et si cette folie expansionniste ne risquait pas un jour ou l'autre de signifier la fin de tous les hommes...

Un coup d'œil sur son chronographe lui apprit qu'il leur restait encore une heure et demie d'oxygène au maximum. Les perspectives de Grek-1 étaient un peu plus favorables : il leur survivrait deux heures. Mais qu'est-ce que deux heures ? se dit Bradon en faisant la moue.

Quelques minutes auparavant, Redhorse avait appelé par intercom. Il était donc peut-être déjà en route. Pour plus de sécurité, le capitaine avait réglé son microémetteur de poignet pour qu'il envoie une impulsion toutes les cinq minutes. Cela aiderait le major à trouver le chemin de la retraite des rescapés.

Une lumière apparut non loin du faisceau du projecteur frontal de Bradon. L'officier tourna la tête et vit la stature imposante de Papageorgiu s'encadrer dans le sas.

Depuis le départ de Redhorse et de Surfât, les trois hommes et Grek-1 ne s'étaient pas montrés particulièrement bavards.

Papageorgiu s'assit sur un tabouret métallique et s'adossa à la paroi déformée du sas. Il ignorait tout des pensées qui hantaient le cerveau de Bradon. A ses yeux, le capitaine était un homme au système nerveux inaltérable, même dans les situations les plus périlleuses. Bradon avait quinze ans de plus que lui, une différence d'âge qui lui paraissait une génération humaine tout entière.

— Vous croyez qu'il va venir, capitaine ? demanda-t-il.

— Bien sûr, répondit Bradon sans s'émouvoir.

— Le vaisseau maahk le plus proche se trouve à quarante mètres de nous, reprit Papageorgiu. Il est habité et possède une atmosphère respirable.

Bradon n'eut aucun mal à deviner où voulait en venir le jeune aspirant. Si Redhorse n'arrivait pas jusqu'à eux, ils devraient essayer de pénétrer dans le premier navire venu, de l'avis de Papageorgiu.

— Notre jeune ami devient nerveux, déclara la voix de Doutreval dans le mini récepteur de casque de Bradon. Et pourtant le moment n'est pas encore venu de s'abandonner à des actions dictées par le désespoir.

— Je vous prie de vous entretenir en kraahmak, intervint Grek-1. Cela me trouble de vous entendre discuter dans votre langue.

— Nous étions justement en train de nous demander si nous ne devrions pas nous introduire dans un des navires les plus proches au cas où notre réserve d'oxygène s'épuiserait et que personne ne serait encore venu à notre secours, répondit Bradon. A vrai dire, ce n'est pas cela qui résoudrait *votre* problème à vous, même si nous réussissions.

— C'est exact, dit le Maahk. En ce qui me concerne, je ne vois qu'une solution : il faut que j'essaie de pénétrer dans la station. Il s'y trouve peut-être encore des salles où règne une atmosphère méthanienne.

Bradon aurait bien aimé savoir si les paroles de Grek-1 ne cachaient pas une décision imminente. Le capitaine n'aurait pas été surpris de voir leur conseiller taciturne quitter la coupole sans crier gare, pour se mettre tout seul à la recherche d'un accès à l'intérieur de la station.

— Capitaine Bradon ! cria la voix de Redhorse dans le microémetteur.

— Oui, major, je vous entends !

— Nous allons pouvoir communiquer de nouveau par l'intercom de casque dans quelques instants, annonça le Cheyenne. Nous allons quitter le vieux vaisseau maahk. Un transporteur nous attend sur la plate-forme.

— Je pensais que vous étiez déjà en route, répondit Bradon déçu.

— Il nous a fallu tout d'abord neutraliser les gardiens d'Orrak, expliqua Redhorse. Je vous donnerai plus tard tous les détails.

La communication fut interrompue.

— C'est curieux, murmura Bradon. Pour la première fois depuis la destruction de la *Gazelle*, je repense à la mission qui nous a conduits jusqu'ici.

— A moi, il me suffirait de trouver quelque part de l'air respirable, déclara Doutreval. J'avais déjà oublié les documents concernant la route des gares spatiales.

— Moi, je n'ai rien oublié, assura Grek-1 sur un ton laconique.

Aux yeux de Bradon, le conseiller maahk était un être dépourvu de tout sentiment. Pourtant, ces Méthaniens devaient posséder un instinct de conservation sans égal pour que leur peuple ait survécu à toutes sortes de

catastrophes au fil des millénaires : l'invasion des Lémuriens, la guerre contre les Arkonides, les affrontements avec les Téfrodiens et les combats brefs, mais particulièrement violents, avec l'Empire Solaire.

« Il y a chez eux un mystère que nous n'arriverons jamais à percer », se dit Bradon. Certes, Maahks et Terraniens étaient alliés maintenant, mais les premiers n'en demeurerait pas moins d'éternels étrangers pour les seconds.

Le capitaine fut soulagé lorsqu'il entendit de nouveau résonner la voix de Redhorse, dans le récepteur de son casque cette fois.

Le major parlait en kraahmak, par respect pour Grek-1.

— Nous avons quitté le navire, capitaine, annonça-t-il. Rank, le fils du propriétaire, nous a procuré un transporteur.

— Vous arrivez à vous repérer dans l'obscurité, monsieur ? demanda Papageorgiu inquiet.

— Pas trop mal, répondit Redhorse. Surfat et moi, nous avons nos projecteurs frontaux, et Rank en a fixé un très puissant sur notre véhicule.

— Pourquoi n'avez-vous pas fait brancher les projecteurs extérieurs des navires maahks ? voulut savoir Bradon.

— Les Forrils ne peuvent ni les activer, ni les désactiver, expliqua Redhorse. Tout comme les batteries d'artillerie, ils sont placés sous le contrôle d'une positronique qui se trouve à l'intérieur de la gare, au centre de la station baptisée par les Forrils le « Grand Waza ».

Bradon fronça les sourcils en entendant Redhorse roter bruyamment dans le récepteur.

— Rassurez-vous, dit le major tranquillement. Chaque fois que l'on prononce le nom du Grand Waza, il faut éructer avec la plus grande conviction possible ! Notre accompagnateur se déchaîne quand on n'accorde pas au Grand Waza les marques de respect auxquelles il a droit.

— Je comprends, affirma le capitaine, bien qu'il n'en fût rien.

— Les Forrils sont sans aucun doute les descendants du peuple que les Maahks ont placé là, il y a cinquante mille ans, pour garder la gare spatiale, poursuivit Redhorse. Avec le temps, ils se sont totalement désintéressés de cette tâche et se contentent de survivre à bord des trois mille vaisseaux ancrés sur la plate-forme. Le seul qui soit autorisé à pénétrer à l'intérieur de la gare pendant un certain laps de temps est le Wazala, le vainqueur d'une compétition très particulière dont nous n'avons pas encore idée.

— Autrement dit, les Forrils ne me reconnaîtront pas pour ce que je suis, déduisit Grek-1 des explications du major.

— Sans doute pas, lui répondit Redhorse sur un ton de regret. Depuis le temps, ils ne savent plus qui a construit la gare. A cause de leur isolement dans le Grand Abîme intergalactique, ils devaient fatalement arriver un jour ou l'autre à créer une sorte de religion dont le cœur est la centrale énergétique

de la station.

— Le Grand Waza, murmura Bradon d'un air rêveur. Quel drôle de nom pour une centrale !

— Capitaine !... dit Redhorse en traînant sur le mot.

— Monsieur ? répondit l'officier en se redressant.

— Faites attention à ce que vous dites !

— Oh, excusez-moi, grogna Bradon avec une grimace.

Et à son tour il éructa dignement.

Rank se cramponnait au levier directionnel du transporteur. Le véhicule se déplaçait sans faire le moindre bruit, et Redhorse en conclut qu'il était alimenté par des batteries. Le jeune Forril portait lui aussi un spatiandre, mais ils ne pouvaient pas se parler. Sans doute Rank ne possédait-il pas d'émetteur de casque. Ou bien, s'il en avait un, il n'était pas en mesure de régler la fréquence sur celle dont se servaient les Terraniens.

Avant de quitter le navire de Deprok, Rank avait appris par la bouche des deux prisonniers tout ce qu'ils savaient à propos de la coupole servant de refuge aux autres rescapés. Il s'était contenté d'approuver d'un signe de tête, sans révéler s'il en connaissait la fonction et le chemin.

A présent, le transporteur roulait sur la plate-forme. Le puissant projecteur fixé sur l'un des côtés avait une portée d'au moins soixante mètres.

Surfat était assis derrière, sur une sorte de bat-flanc métallique, les jambes croisées. Accroupi près de Rank, Redhorse essayait de reconnaître l'environnement. Le Forril pilotait son véhicule en évitant les vaisseaux avec une adresse étonnante, malgré l'étroitesse de nombreux passages. Il était d'ailleurs obligé de faire parfois de grands détours, quand les vieux astronefs l'empêchaient de progresser en ligne directe.

— J'ai bien l'impression que cet animal se contente de nous mener en bateau, gémit Surfat d'un air inquiet.

Redhorse soupira. Dans la situation qui était la leur, ils n'avaient plus d'autre solution que de faire confiance dans leur guide. Le Forril avait laissé son Kranek dans le vaisseau. Il avait tout intérêt à revenir avec une troupe armée, et en était certainement conscient.

Soudain, sans prévenir, Rank fit stopper son véhicule. La lumière du projecteur tomba sur un vieux vaisseau cylindrique fixé entre deux autres navires. Les trois nefs dressaient un rempart en forme de fer à cheval. Redhorse tapota l'épaule du conducteur pour lui faire comprendre qu'il devait essayer de contourner l'obstacle.

Rank secoua la tête d'un mouvement énergique et fit un geste de dénégation du bras. Il montra du doigt l'obscurité en hochant la tête à plusieurs reprises. Manifestement, il n'y avait qu'un chemin, et il passait par-dessus les navires.

Le major jeta un coup d'œil sur son chronographe. Encore une heure, et la

réserve d'oxygène dont disposait le groupe de Bradon serait épuisée.

Surfat s'était levé, les yeux fixés au-dessus du vaisseau qui les empêchait de poursuivre leur route.

— Je ne me rappelle pas du tout que nous ayons été arrêtés par un quelconque obstacle à l'aller, lorsque nous avons rejoint le navire de Deprok, dit-il.

Redhorse s'abstint de répondre. Il ne voulait pas inquiéter davantage encore les hommes réfugiés dans la coupole, qui étaient certainement à l'affût de tout ce qui se disait dans le transporteur.

A grand renfort de gestes, Rank fit comprendre aux deux Terraniens qu'il allait les quitter pendant quelques instants. Redhorse donna son assentiment bien à contrecœur, et le Forril disparut aussitôt du faisceau lumineux du projecteur.

Le major profita de l'occasion pour examiner les commandes. Certes, il ne croyait pas pouvoir poursuivre seul le voyage, mais si Rank ne réapparaissait pas, ils pourraient avoir besoin du véhicule.

Les craintes du Cheyenne se révélèrent sans fondement.

Le Forril revint au bout de quelques minutes et reprit sa place derrière le levier directionnel. Il fit signe à ses deux passagers de se coucher sur le bat-flanc.

Le véhicule reprit sa course. En relevant légèrement la tête, Redhorse eut la surprise de constater que le conducteur les amenait droit sur deux vaisseaux collés l'un contre l'autre. Le projecteur dévoila un passage étroit d'à peine un mètre de hauteur.

Il mit le cap exactement sur ce goulet. Redhorse ignorait la hauteur exacte du transporteur, mais il commençait à comprendre les craintes de Rank devant la corpulence de Surfat.

— Major, appela à cet instant la voix calme de Grek-1.

— Qu'y a-t-il ? demanda Redhorse.

— Je quitte la coupole, déclara le Maahk. Je m'en sortirai mieux que vos hommes, vous le savez bien.

— Encore un petit instant et nous serons auprès de vous, répondit le major. Ne partez pas avant notre arrivée, s'il vous plaît.

Grek-1 ne semblait pas disposé à revenir sur sa décision.

— Je ne peux pas attendre davantage. Il faut que je cherche dès maintenant un moyen de trouver de l'hydrogène frais. Je vous donnerai de mes nouvelles.

— Je l'espère bien, dit Redhorse sceptique.

— Je ne peux pas le retenir, monsieur, intervint Bradon.

— Vous ne m'étonnez pas, capitaine, murmura le Cheyenne entre ses dents.

Le transporteur approchait du goulet. Le major rentra la tête dans les épaules. Il sentit quelque chose de mou qui glissait sur son spatiandre. Le

véhicule passa.

— Brazos ! hurla Redhorse.

Il tourna la tête et vit le sergent escalader le bat-flanc.

— J'ai préféré me laisser traîner sur quelques mètres, expliqua le gros homme. Je me sentais plus en sécurité là- dessous que sur cette planche.

Redhorse poussa un soupir de soulagement. A ce moment-là, Rank le frappa d'un coup brutal. Le Cheyenne sursauta et regarda droit devant lui. La coupole brillait dans la lueur des projecteurs. Une silhouette minuscule sautillait devant l'entrée en faisant de grands signes.

Le capitaine Bradon.

Grek-1 est encore là ? demanda Redhorse.

Non, dit Bradon. Il nous a quittés il y a trois minutes.

Ils eurent beau fouiller les environs, le Maahk restait invisible. Le major espérait qu'il reviendrait dès qu'il verrait le faisceau lumineux et apprendrait leur retour.

Bradon, Doutreval et Papageorgiu sortirent en courant de la coupole. Rank leur assigna à chacun une place sur la surface de chargement du transporteur.

— Votre nouvel ami ne donne pas précisément l'impression d'être une mauviette, dit Doutreval lorsque Rank le poussa d'un coup brusque vers la place qu'il avait prévue pour lui.

— En comparaison des membres plus âgés de son peuple, il est doux comme un agneau et plein d'égards pour les autres, répondit Redhorse.

Ils attendirent Grek-1 pendant cinq bonnes minutes, mais le Maahk ne revint pas.

Don Redhorse fit signe au Forril de démarrer.

CHAPITRE VI

A peine réveillés de leur inconscience, les gardiens des trois prisonniers furent dûment fouettés, puis renvoyés dans la soute. Orrak n'attachait pas d'attention particulière à l'évasion des étrangers. Il supposait qu'il s'agissait de trois Mikranek qui avaient quitté le vaisseau de Deprok. Tout comme les autres Kranek, il éprouvait à l'égard des Forrils à fourrure violette un mépris qu'il ne cherchait même pas à dissimuler.

Bien entendu, il n'aurait jamais escompté que les trois fugitifs reviendraient accompagnés de trois inconnus armés. C'est pourquoi, lorsque Rank et ses compagnons débarquèrent, la soute de l'antique navire maahk n'était gardée que par deux de ses soldats à la fourrure rouge, aussitôt mis hors d'état de nuire par le narco-radiant de Redhorse sans le moindre problème.

Rank bascula en arrière le casque de son spatiandre et jeta un coup d'œil satisfait sur les deux mères inaptes au combat qui avaient été maîtrisées par ses nouveaux complices. Quant aux étrangers, ils avaient également ôté leur casque.

Le major Redhorse montra du doigt les deux Forrils inertes.

Qu'allons-nous en faire ? demanda-t-il à Rank. Ils vont revenir à eux dès que la paralysie se relâchera.

Le tout jeune chef de la tribu était indécis. Les deux mères sans défense ne portaient pas de spatiandre. Il eût été indigne de les chasser du vaisseau.

— Nous allons les laisser ici, décida-t-il.

— Elles vont alerter Orrak, objecta Redhorse.

— Dans ce cas, il faut que nous soyons plus prompts qu'elles et que nous arrivions à maîtriser Orrak avant qu'elles ne se réveillent, déclara Rank. En outre, elles auront peur d'avouer leur faute.

De toute évidence, le futur Kranek considérait déjà le combat comme gagné. La situation quasi désespérée dans laquelle ils se débattaient ne semblait pas l'inquiéter le moins du monde.

— A combien se monte l'effectif de la tribu d'Orrak ? se renseigna Redhorse.

— Environ cent trente membres, je pense, répondit Rank après avoir réfléchi un instant. Parmi eux, il y a trente Kranek et cinquante Mikranek. Inutile de nous faire du souci pour ces derniers. Dès que nous arriverons, ils prendront la fuite et iront se réfugier n'importe où. En outre, dix des soldats d'Orrak au moins se trouvent en période de mue et sont donc inaptes au combat.

— Malgré tout, il leur reste un potentiel respectable de combattants, conclut le Cheyenne. Je voudrais parler à votre père avant d'engager les affrontements.

— Il n'aime pas être dérangé pendant la mue, protesta Rank gêné.

— Je le sais bien. Mais en fin de compte, c'est son propre vaisseau qui est en jeu. Conduisez-moi à lui.

Le groupe de Redhorse possédait deux paralyseurs et trois désintégrateurs. Le major avait ordonné que l'on se serve uniquement des paralyseurs. Il voulait à tout prix éviter qu'il y eût mort d'hommes. Entre-temps, il avait compris que les combats interclaniques ne faisaient que très peu de victimes. On se battait avec acharnement, certes, mais en général, les vainqueurs ménageaient la vie des vaincus.

Pour les Forrils, mieux valait encore une vie misérable dans les soutes d'un navire que la mort.

Sur le chemin qui le menait vers la niche où s'était confiné Kan Deprok, le groupe tomba sur un membre du clan d'Orrak, un Mikranek qui s'agenouilla aussitôt en demandant grâce avec force cris et gémissements. Redhorse préféra l'envoyer au pays des rêves pendant quelques heures.

Quant à Rank, il n'accorda même pas un regard à son compatriote à la fourrure violette.

Ils finirent par rejoindre le Kranek Kan Deprok.

— C'est moi, Rank, annonça le jeune homme. Je suis revenu avec les étrangers. Ils sont bien armés.

Un grognement indistinct vint de l'obscurité.

— Va-t'en ! lui cria son père, Retire-toi avec eux dans le fond du navire et reste auprès du clan jusqu'à ce que j'aie ma nouvelle fourrure.

— Nous ne pouvons pas attendre si longtemps, intervint Redhorse, Ecoutez-moi, Kranek. Si vous voulez que nous vous aidions, il faut que vous acceptiez nos propositions.

Il fit un bond de côté quand Deprok essaya de cracher sur lui. Pendant quelques minutes, ils entendirent le vieux fulminer. Redhorse ne se laissa pas impressionner pour autant.

— Rank, finit par déclarer Deprok. Est-ce que les étrangers sont partis ?

— Non, Kranek. Ils attendent encore.

— C'est bon. Que l'un d'eux s'approche de ma niche.

— Père ! protesta Rank effrayé. Il va te voir !

— Allons donc ! Il suffit qu'il vienne sans projecteur. Quant à vous, éloignez-vous de l'entrée. Toi aussi, Rank.

— J'y vais, moi, proposa Redhorse.

Rank lui poussa le canon de son arme dans le dos et gronda d'une voix menaçante :

— Si j'apprends que vous l'avez regardé et que vous avez porté atteinte à sa dignité, je vous fais jeter à bas du navire.

Le major fixa sur le jeune homme un regard totalement inexpressif et haussa les épaules. Puis il pénétra à l'intérieur de la niche. Une curieuse odeur

de viande bouillie le prit à la gorge. Quelque chose d'indistinct remua dans l'obscurité.

— Les autres se sont éloignés ? demanda Deprok d'une voix maussade.

Redhorse jeta un coup d'oeil dans le couloir. Rank attendait avec les hommes dans un petit corridor latéral.

— Si vous voulez vous emparer de la centrale, il faut que vous attendiez quelque temps, dit Deprok. Autrement dit, une douzaine d'heures terraniennes. Dès qu'Orrak aura placé des postes de garde partout et appris à manipuler et à contrôler les principales machines, il organisera la grande fête des combats du Wazala. Ses soldats seront distraits de leur tâche. Je suis persuadé aussi qu'il a enlevé quelques mères et les a emportées dans la centrale. Ne comptez pas sur elles quand vous passerez à l'attaque. Les mères sont de bons soldats et de fidèles alliées quand leur Kranek est dans les parages. Mais les Mikranek de son clan, qui sont complètement idiots, leur auront sans doute tourné la tête. Et d'ailleurs, Orrak ne vaut pas mieux.

Redhorse entendit le vieux cracher d'un air méprisant.

Il pensa à Grek-1. S'ils devaient encore attendre douze heures avant de prendre d'assaut la centrale, le délai serait passé depuis longtemps pour le Maahk, à moins qu'il n'ait réussi à résoudre tout seul son problème de mélange respirable. Le major fut bien forcé de s'avouer aussi qu'en réalité, l'invasion immédiate de la centrale ne changerait rien à la situation du Méthanien, car la prise du vaisseau ne signifiait pas, loin s'en fallait, l'accès au cœur de la gare où, de l'avis de Grek-1, il devait y avoir des salles alimentées par une atmosphère appropriée aux besoins des Maahks.

Pourquoi ne dites-vous rien ? grogna Deprok sans cacher son impatience.

Je réfléchissais, répondit vivement le major. Nous allons attendre douze heures.

Rank va vous conduire dans les soutes du navire, décida le chef du clan. Attendez là jusqu'à mon retour. Je dirigerai moi-même l'assaut contre Orrak.

Redhorse accueillit cette déclaration péremptoire avec une grimace : il n'accordait pas grande confiance aux talents stratégiques du vieux. Mais il lui était impossible de refuser l'offre du Forril. Seul un Deprok bien intentionné pouvait l'aider à participer aux combats du Wazala.

— Vous ne croyez pas qu'Orrak s'attend à une attaque ? demanda-t-il encore.

— Sans doute, reconnut Deprok. Il va poster des sentinelles un peu partout. Néanmoins, une chose est certaine, la vigilance des soldats se relâchera dès le début de la fête. En outre, je vais envoyer un espion dans son camp.

— Un espion ! répéta le major surpris.

— Oui, le Mikranek Vank Errak. Jusqu'à présent, sa seule présence chavirait toutes les mères quand un fauve aussi sauvage qu'Orrak était dans

les parages.

Redhorse ne saisissait pas très bien le sens de cette réflexion, mais il devinait que les notions de morale des Forrils devaient être assez superficielles.

CHAPITRE VII

Quinze heures après sa conversation avec Don Redhorse, le Kranek Kan Deprok reprit sa place au milieu des siens. Sa nouvelle fourrure scintillait d'un jaune ardent. En outre, il avait l'art de mettre en valeur le symbole de sa dignité sous un jour flatteur.

Après avoir attendu le retour du doyen avec une impatience croissante en compagnie de ses hommes, le major se rendit compte avec une certaine déception que les sentiments vengeurs de Deprok à l'égard d'Orrak avaient notablement perdu de leur virulence au cours de sa retraite forcée.

Les Terraniens s'étaient accordé quelques heures de sommeil et un peu de nourriture puisée dans les réserves des Forrils. Tout le clan avait trouvé refuge dans une vaste soute. Assis par terre à l'écart des autochtones, les cinq étrangers écoutaient d'une oreille distraite les discours fanfarons du Kranek.

Après avoir roué de coups quelques Mikranek, honoré quatre mères de sa vigueur et discuté bruyamment de succession avec sept de ses fils, Deprok se tourna enfin vers les étrangers.

Dans sa jeunesse, le doyen du clan avait dû être doté d'une musculature impressionnante, mais avec l'âge, ses muscles s'étaient enrobés de nombreux bourrelets de graisse et avaient perdu leur élasticité. Néanmoins, son dos puissant trahissait encore la force et la fougue, et sa large gueule de Forril avec sa barbe grise tombante affichait l'arrogance et la brutalité. Ses dents en saillie avaient une teinte jaunâtre. Ses petits yeux disparaissaient presque au milieu des rides profondes.

— Dès que les préparatifs de la célébration de la victoire seront terminés, nous attaquerons Orrak.

— La célébration de la victoire ? (Redhorse n'en croyait pas ses oreilles.) Il me semble que c'est un peu prématuré, Kranek. Nous aurons tout notre temps pour faire la fête après avoir chassé Orrak du vaisseau.

Deprok leva le bras et frappa Redhorse d'un coup violent.

— Je ne tolère aucune critique, cria-t-il hors de lui. Le plus grand vainqueur du Wazala qui ait jamais existé n'accepte pas les conseils des étrangers.

Quelques-uns des fils de Deprok applaudirent à tout rompre, tandis que des rires ironiques éclataient dans les rangs des Mikranek. Deprok les foudroya du regard. Mais les Forrils à la fourrure violette avaient pris un air tellement inoffensif qu'il ne put distinguer ceux qui s'étaient moqués de lui.

— Vous voyez bien que j'ai l'approbation de toute ma tribu, déclara Deprok avec assurance et une parfaite mauvaise foi.

Redhorse se releva et se frotta les bras. Il repoussa Bradon qui avait déjà posé la main sur son radiant.

— Doucement, capitaine, lui dit-il d'une voix contenue. Nous sommes tributaires de ces espèces de brutes et nous devons accepter leurs manières.

— Je ne vois pas pourquoi nous nous laisserions tyranniser par eux, riposta Bradon d'une voix amère.

Deprok se détourna de ses alliés. Au grand soulagement des Terraniens, les préparatifs des festivités ne prirent qu'une demi-heure. Ils se limitèrent pour l'essentiel en propositions faites par le Kranek pour mettre en valeur son honneur et son rôle de bienfaiteur du clan.

Tous ces préliminaires terminés, le vieux chef se montra enfin disposé à discuter avec les Terraniens du problème de la conquête de la fameuse centrale. Il leur montra un croquis sur lequel en étaient portés tous les accès.

— Les puits antigrav ne fonctionnent plus, déclara-t-il comme s'il parlait d'une chose tout à fait anodine. Les deux entrées principales sont équipées de systèmes de sécurité extrêmement sophistiqués. Quant aux accès secondaires, il faut attendre le retour de Vank Errak avant d'en connaître la situation. La meilleure tactique, je pense, est de simuler une attaque contre une des entrées principales et de pénétrer dans la centrale par un accès secondaire.

Il replia le croquis. Avant qu'il ait pu reprendre la parole, un Mikranek entra dans la soute en titubant.

— On croirait qu'il est blessé, murmura Papageorgiu bouleversé.

— Blessé ? (Deprok éclata de rire.) Orrak lui a sans doute donné l'ordre de s'occuper de ses mères, et il a dû mettre les bouchées doubles.

Il fit venir le Mikranek près de lui.

Vank Errak cligna de l'oeil d'un air ahuri. Aussitôt une mère bondit le saisit à la nuque et le poussa vers le chef.

L'espion caressa longuement sa fourrure avant de se laisser tomber par terre. Deprok lui donna un violent coup de pied.

— Combien de sentinelles ? lui cria-t-il.

— Trente-deux, répondit Vank Errak. Dont vingt aux deux entrées principales.

— Nous arriverons à les neutraliser sans difficultés, déclara le chef sûr de lui.

— Je le crois aussi. Ce sont exclusivement des Kranek.

Deprok fit mine de se ruer sur lui, mais d'un bond puissant, le Forril à la fourrure violette avait eu la prudence de se mettre en sécurité à titre préventif.

— Maintenant nous savons comment il faut procéder, reprit Deprok en se tournant vers les Terraniens. Je vais envoyer tous les Mikranek disponibles

aux deux entrées principales où ils feront un tel tintamarre qu'Orrak y rassemblera ses soldats. Pendant ce temps, les miens attaqueront un accès secondaire. (Il se gratta la nuque.) Je les y conduirai moi-même.

Il ponctua sa décision d'une tape amicale sur le dos de Redhorse qui faillit lui broyer l'omoplate. Le major tira le paralyseur de son ceinturon et l'examina d'un coup d'œil. Puis il échangea un regard avec Bradon.

— Nous sommes prêts, Kranek, dit-il d'une voix décidée. Mais n'oubliez pas votre promesse.

Deprok cracha par terre avec mépris.

— Je me demande bien pourquoi vous voulez participer aux combats du Wazala. Vous serez éliminé dès le premier tour. (Il se rapprocha de Redhorse et lui tendit le bras.) Prenez-moi la main, ordonna-t-il à l'astronaute.

Sans se méfier, Redhorse saisit la grosse patte du Forril. D'une puissante secousse, celui-ci le souleva et le laissa retomber sur le sol. Tout s'était passé tellement vite que le major n'avait pas eu le temps de se défendre. Les Kranek et les mères témoins de la scène poussèrent des hurlements d'enthousiasme.

— Vous tenez toujours à participer aux combats du Wazala ? demanda Deprok sur un ton railleur.

— Votre main, Kranek, demanda Redhorse imperturbable, en tendant le bras vers lui.

Deprok la lui donna. Aussitôt, il se retrouva couché par terre aux pieds du major en poussant un hurlement de douleur. Cette fois, ce furent les Mikranek qui applaudirent à tout rompre en criant des félicitations à l'adresse du Terranien.

— Par le Grand Waza ! s'écria Deprok avec une éructation admirative. Vous êtes un vrai démon, étranger.

Il se releva, se caressa la fourrure et fit un signe de tête aux étrangers comme s'il ne s'était rien passé. Puis, avec beaucoup de dignité, il s'éloigna à pas lents.

Redhorse afficha un large sourire.

— Quel sacré bonhomme ! s'exclama-t-il à la cantonade.

Le Kranek Kan Deprok, doyen et chef de clan deux fois vaincu à la finale des combats du Wazala, conduisit sa petite armée jusqu'à proximité de la centrale, à travers un dédale de couloirs et de salles abandonnées. Par deux fois, les narcoradiants de Redhorse et de Bradon entrèrent en action, neutralisant provisoirement les sentinelles d'Orrak qui patrouillaient dans ce secteur.

— Vous croyez vraiment à l'efficacité de la méthode du vieux ? demanda Bradon au major.

— Il connaît le clan adverse mieux que nous, répondit Redhorse.

— Et surtout, il est évident qu'il n'ignore rien des effets de nos armes, ajouta le lieutenant Doutreval.

— Silence ! grinça Deprok qui avait pris la tête du groupe.

Les Terraniens se turent. Le chef attendit qu'ils l'aient rejoint, puis il montra du doigt la coursive principale.

— Vous les entendez ? demanda-t-il.

Des cris et des chants discordants leur parvenaient, en provenance de l'intérieur du vaisseau.

— Les Mikranek ? demanda Surfât.

Deprok hocha la tête en signe de dénégation.

— Non. C'est le clan d'Orrak. Ils continuent à faire la fête. Nous avons vraiment choisi le bon moment.

Le vieux chef jeta un coup d'œil dans la coursive, puis il fit signe à son armée de le suivre. Ils traversèrent le couloir et débarquèrent de l'autre côté, dans une salle des machines relativement exigüe.

— Nous voilà juste à côté de la centrale, expliqua Deprok qui paraissait tout à fait satisfait du déroulement des opérations.

Sous la direction du Forril, les Terraniens durent dégager de leur ancrage deux grosses machines posées contre un mur et les traîner au milieu de la salle. Puis Deprok se mit au travail. Il fit glisser un panneau de revêtement du mur mesurant un mètre sur un de côté. Par la fente, on pouvait jeter un coup d'œil dans la centrale du vieux vaisseau maahk.

Redhorse s'agenouilla pour regarder aussi à travers l'échancrure. Le spectacle qui s'offrit à lui n'avait rien de très réjouissant. Son optimisme en prit un coup. La centrale grouillait de Forrils. Certes, on avait rendu leurs armes aux deux Terraniens, mais il en fallait plus pour venir à bout d'une telle supériorité numérique.

— Orrak n'a pas pu empêcher la plus grande partie des sentinelles de participer aux festivités, chuchota Deprok à l'oreille du major.

Redhorse se passa la main sur le visage, puis il leva la tête et son regard croisa celui de Bradon.

— Ils sont au moins quatre-vingts là-dedans, dit-il.

Le Kranek émit un grognement plein de mépris.

— Nous les culbuterons sans peine, déclara-t-il sûr de lui!

— Il ne faut surtout pas que nous nous engagions dans une aventure perdue d'avance, major, objecta Surfât.

— Je crains fort que nous ne soyons déjà en plein dedans, répondit le major.

Comme pour confirmer ses paroles, les Mikranek du clan de Deprok commencèrent à lancer leur simulacre d'attaque. Le bruit qu'ils provoquèrent éclipa même celui des fêtards.

Un Forril de haute taille à la fourrure jaune, que Redhorse avait déjà rencontré dans les jardins hydroponiques, venait de bondir sur ses pieds pour clamer des ordres d'une voix tonitruante. Le clan d'Orrak partit en courant à la débânde. Les soldats saisirent leurs armes en forme de gourdins. Redhorse avait appris entre-temps qu'elles pouvaient déclencher des chocs électriques dont l'intensité variait selon le réglage.

— C'est lui Orrak ! grinça Deprok d'une voix haineuse en montrant du doigt le grand Forril qui hurlait ses ordres. Il essaie à présent d'occuper les accès.

Les soldats d'Orrak — des Kranek et des mères — se ruèrent sur les différentes portes. Le chef se garda bien de concentrer ses troupes aux endroits où le bruit était le plus fort. Quant aux Mikranek du clan, ils attendaient un peu partout, les bras ballants et totalement indifférents à ce qui allait se passer, du moins en apparence.

— C'est maintenant que Rank doit intervenir avec ses soldats, dit Kan Deprok avec impatience. Redhorse se tenait à ses côtés, il le poussa du coude. Vous voyez la petite mère qui est là-bas ? (Le major acquiesça d'un signe de tête, et Deprok claqua de la langue.) Je vais l'enlever, annonça-t-il.

Redhorse se tourna vers Surfât.

— Dès que nous attaquerons la centrale, il faudra que vous vous occupiez de notre ami, Brazos. J'ai l'impression qu'il est tombé amoureux, et comme chacun sait, l'amour rend aveugle.

— Que faut-il que je fasse ? demanda Surfât rien moins que ravi. L'arroser sans interruption d'eau froide ?

Redhorse ricana.

— Veillez à ce qu'il ne tombe pas dans un piège. Il faut que Deprok gagne cette bataille, sinon, nous n'entrerons jamais dans la gare.

Le Cheyenne concentra de nouveau toute son attention sur ce qu'il se passait dans la centrale. Il avait l'impression qu'on se battait près d'un accès latéral. C'était sans doute l'endroit où les soldats de Rank essayaient de forcer l'entrée. Opération vouée à l'échec, Redhorse le savait, car, malgré l'effet de surprise favorable aux attaquants, la supériorité numérique d'Orrak n'en serait pas moins déterminante.

— C'est le moment ! dit Deprok, et il se prépara à arracher du mur la plaque de fermeture.

Mais Redhorse lui saisit le bras pour l'en empêcher.

— Attendez un peu, Kranek, dit-il. Orrak n'a pas encore quitté la centrale.

En effet. Le chef du clan adverse était manifestement indécis sur la conduite à tenir. Sans doute se demandait-il s'il s'agissait d'une attaque désespérée lancée par les soldats de Deprok, ou si un troisième clan ne participait pas au combat dont l'enjeu était le vieux navire.

— Orrak n'arrive pas à se décider, constata Redhorse. Il flaire le piège.

Deprok se secoua violemment pour échapper à l'étreinte du major et arracha derechef la plaque de fermeture. Puis il se redressa de toute sa hauteur.

— Le Grand Waza nous donnera la victoire ! s'écria-t-il, et il lâcha un rot puissant.

— Quel fou ! grogna le major furieux.

D'un geste impérieux du bras, il fit signe à ses hommes que le moment était venu d'agir. Les cinq Terraniens se glissèrent dans la centrale par l'orifice mural et suivirent Deprok en courant. Le Kranek agita les bras comme un dément et se précipita vers Orrak, pétrifié sur place.

Redhorse et Bradon tirèrent quelques volées de leurs narcoradiants sur les quelques soldats du clan adverse qui se trouvaient encore dans la centrale. Surfât, Doutreval et Papageorgiu portaient des armes à décharge électrique appartenant aux Forrils. Redhorse avait interdit l'utilisation des désintégrateurs, bien qu'ils leur eussent notablement facilité la tâche. Mais il répugnait à attaquer les Forrils avec des armes mortelles.

Du coin de l'œil, le Cheyenne vit Orrak se courber pour faire face à l'attaque de Deprok. Lorsque les deux chefs de clan s'affrontèrent, le sol trembla. Ils pesaient plus de cent kilos l'un et l'autre.

— Les entrées ! cria Redhorse à ses hommes. A faut absolument essayer de les bloquer avant le retour des soldats d'Orrak.

Soudain, quelqu'un lui sauta sur le dos par derrière et le jeta au sol, un Kranek du clan d'Orrak, ivre de rage, qui se pencha sur lui et se prépara à le frapper avec son arme de choc. Redhorse tourna la tête sur le côté et enclencha son paralyseur. Aussitôt, le Forril s'effondra sur lui. Lorsqu'il se releva, le major se rendit compte que Bradon et Papageorgiu avaient déjà fermé une porte blindée.

Surfât essaya d'intervenir dans le combat des chefs pour soutenir Deprok, mais les deux combattants luttèrent au corps à corps, et le sergent n'osa pas prendre le risque de tirer, de peur de faire pire que mieux.

Redhorse partit en courant rejoindre Doutreval qui défendait une autre entrée latérale, seul contre quatre soldats adverses, sous le regard indifférent de quelques Mikranek du clan d'Orrak.

Le major prit les adversaires de Doutreval sous le feu de son paralyseur. Puis avec l'aide du lieutenant, il ferma la porte et la boucla.

— Les autres sorties maintenant ! s'écria-t-il.

Finalement, ils réussirent à bloquer tous les accès. Bradon surveillait l'ouverture murale par laquelle ils étaient entrés dans la centrale. Orrak et Deprok continuaient à se battre, mais l'épuisement ralentissait leurs mouvements et affaiblissait leurs coups.

— Tirez donc, sergent ! ordonna Redhorse à Surfât.

— Je risque de les toucher tous les deux, protesta le sergent.

— Ce sera d'autant mieux ! grogna le major. Ce dont nous avons besoin maintenant c'est de paix. Les deux vieux chefs ne feraient que nous gêner.

Après que Surfath eut neutralisé Orrak et Deprok, Chard Bradon rengaina son arme avec un sourire de satisfaction.

— Nous avons reconquis la centrale pour le clan de Deprok, dit le capitaine. Aucun membre de celui d'Orrak ne peut plus y entrer maintenant. Redhorse considéra d'un air pensif les corps inanimés des deux chefs. Bradon avait tout à fait raison : pour le moment personne venant de l'extérieur ne pouvait pénétrer dans la centrale.

L'ennui, c'était qu'on ne pouvait pas davantage en sortir pour aller dehors.

Lorsque Kan Deprok revint à lui, Don Redhorse avait déjà élaboré les contours d'un véritable plan tactique. Il savait que l'insignifiance de leur caractère n'empêchait pas les Forrils d'être des combattants acharnés. Mais d'autre part, il n'était guère tenté par la perspective de passer le reste de sa vie comme membre d'un de leurs clans.

Il commença donc par observer attentivement les faits et gestes du Kranek.

Le vieux chef secouait sa grosse tête d'un air de dogue. Soudain, il jeta un coup d'œil sur son adversaire effondré à ses pieds et poussa un grognement triomphal.

— J'ai vaincu Orrak ! aboya-t-il. Je suis le meilleur combattant de tous les clans !

Au lieu de lui faire remarquer qu'il n'avait guère participé à la victoire, le Cheyenne jugea plus utile de lui rappeler que les soldats d'Orrak attendaient dehors, dans les couloirs.

— Tant que nous n'aurons pas réussi à faire la paix avec Orrak, ajouta-t-il, nous ne pourrons pas sortir d'ici. Nous exigerons de lui qu'il déménage du navire avec tout son monde.

— Jamais il ne signera un traité de paix humiliant, affirma Deprok.

— Je crois qu'il a raison, dit Bradon. Têtu comme il l'est, il préférera se faire couper la tête plutôt que de donner l'ordre à ses soldats de désertre le navire.

Redhorse entraîna le Kranek jusqu'à l'une des entrées principales. Une fois arrivé près de la lourde porte métallique, il y colla son oreille dans l'espoir de deviner ce qu'il se passait de l'autre côté.

— Ecoutez-moi ça ! dit-il au doyen. Les soldats d'Orrak deviennent de plus en plus enragés. Pourvu qu'ils ne découvrent pas l'orifice par lequel nous sommes entrés dans la centrale !

— Rank et ses soldats ne vont pas tarder à chasser son clan tout entier, prophétisa Deprok avec une assurance étonnante.

Ce qui n'empêcha pas Redhorse d'afficher un sourire compatissant.

— Vous y croyez vraiment, Kranek ? Je suis sûr que Rank s'est réfugié dans les soutes du navire et qu'il n'ose plus en ressortir. Les soldats d'Orrak ont désarmé la petite troupe de votre fils et l'ont renvoyée dans les bas-fonds.

— Vous être en train d'insulter le fils d'un dignitaire ! s'écria le père outragé.

— Des faits concrets ne sont pas une insulte, riposta Redhorse réaliste. Il faut que vous arriviez à négocier la paix avec Orrak.

Les petits yeux de Deprok disparaissaient totalement derrière ses rides épaisses lorsqu'il répondit au major :

— Je préfère renoncer définitivement à la dignité de chef de mon clan plutôt que de discuter avec Orrak.

Et le fameux dignitaire parlait avec conviction ! Redhorse comprenait parfaitement qu'il lui faudrait beaucoup de temps et d'efforts pour arriver à changer la mentalité de cet être instable. C'était ainsi que les Forrils végétaient depuis des millénaires. Les luttes inter tribales étaient leur élixir de vie.

— Alors, major ? demanda Bradon en le voyant reprendre sa place au milieu de la centrale.

Redhorse se passa la langue sur ses lèvres desséchées. L'air qui régnait à l'intérieur du vaisseau n'était pas particulièrement sain. La station énergétique avait un besoin urgent de pièces de rechange, sinon les installations hydroponiques risquaient de tomber définitivement en panne à plus ou moins brève échéance.

— On ne changera pas la mentalité des Forrils, répondit-il d'un air songeur. Mais peut-être pouvons-nous en tirer quelque chose de positif qui puisse servir nos desseins.

— Ainsi vous persistez à vouloir participer aux combats du Wazala ? demanda Surfât.

— On verra cela plus tard. Pour l'instant, il faut persuader Orrak de quitter le navire avec toute sa bande.

— Je me demande bien comment vous allez vous y prendre, intervint Bradon, sceptique. S'il possède le même tempérament que Deprok, ce qui semble être le cas, il ne donnera jamais l'ordre de la retraite.

— Peut-être le major tient-il à tout prix à se battre avec Orrak, jeta Douteval.

Redhorse secoua la tête.

— Ce que je veux, c'est parler avec lui.

Surfât n'en croyait pas ses oreilles. A ses yeux, cette obstination était une perte de temps.

Lorsque Orrak reprit connaissance, son vieil ennemi fit mine de bondir sur lui. Mais Redhorse le coupa à temps dans son élan.

— Vous pourrez vous battre avec lui si je n'arrive pas à le contraindre à se retirer en emmenant ses soldats, dit le Cheyenne. Je vous avertis, Kranek. Je suis décidé à défendre Orrak contre vos attaques insensées si vous ne me donnez pas la possibilité de m'entretenir avec lui.

Deprok détourna la tête en grognant.

— J'entends mes soldats qui font du bruit dans les couloirs, dit Orrak apaisé, et il se croisa les bras. A quoi vous sert la centrale si vous ne pouvez pas en sortir ? C'est mon clan qui est maître de ce navire.

— Quand commence votre prochaine mue, Orrak ? demanda Redhorse, sans avoir l'air d'y toucher.

Le Forril indiqua un laps de temps correspondant à cinq jours du temps terranien. Le major acquiesça d'un signe de tête, rassuré.

— Nous tiendrons bien le coup jusque-là. Dès les premiers symptômes de votre mue, je vous paralyserai avec mon arme, Orrak. Vous resterez donc tout nu et sans défense au milieu de la centrale, et tous, même Deprok, *vous verront dans cet état !*

— Non ! s'écrièrent en chœur les deux chefs de clan.

Le major fit un geste décisif du bras.

— Je ne plaisante pas, insista-t-il. N'oubliez pas non plus vos propres Mikranek qui sont encore dans la centrale et seront forcés eux aussi de supporter ce spectacle indigne. Mes amis et moi, nous cracherons de mépris et nous nous moquerons de votre misérable nudité. Sans votre fourrure, vous valez moins qu'un Mikranek !

Affolé, le Kranek se mit à gémir et à se tordre sur le sol, comme s'il souffrait réellement dans sa chair. Redhorse sentit la main de Bradon peser sur son épaule. Le capitaine craignait qu'il aille trop loin. Il lui fit un clin d'œil pour le mettre en garde.

Orrak rampa vers l'entrée principale. Il paraissait complètement brisé. Redhorse le suivit.

— Est-ce que vous allez faire ce que je vous demande ? demanda-t-il au Forril.

— Oui, répondit-il d'une voix rauque.

Un quart d'heure plus tard, le navire était de nouveau aux mains de Kan Deprok et de son clan. Le vieux chef aurait dû se réjouir, mais il ne semblait pas pleinement satisfait de sa victoire.

— Vous avez violé un tabou, dit-il à Redhorse. Orrak n'a plus qu'une façon d'effacer sa honte, c'est de vous tuer.

— Depuis quand les Forrils s'entre-tuent-ils ? voulut savoir Redhorse.

— Que savez-vous des Forrils, étranger ? riposta le Kranek sur un ton sarcastique.

Redhorse se rendit compte alors de son erreur, mais il était trop tard. D'un

autre côté, s'il voulait réussir, il ne fallait pas qu'il prenne trop d'égards vis-à-vis des us et coutumes des Forrils. Ni lui ni ses hommes ne parviendraient à forcer les portes du centre de la gare spatiale sans une détermination farouche. Or, il fallait qu'ils pénétrant dans le royaume du Grand Waza, comme disaient les Forrils, car c'était là, et là seulement, qu'ils trouveraient un hyperémétique d'origine maahk et les documents concernant les stations établies autrefois par les Méthanien. Dont, soit dit en passant, il était encore trop tôt pour parler aux Forrils.

Deux journées s'écoulèrent, deux journées de calme complet pendant lesquelles il ne se passa strictement rien. Les cinq Terraniens étaient autorisés à aller et venir à leur gré dans le vaisseau, sans pouvoir quitter les lieux puisqu'ils n'avaient pas récupéré leurs casques. Redhorse essaya à plusieurs reprises de parler des combats du Wazala avec Deprok, mais il ne recevait que des réponses évasives. Jusqu'au jour où, troublé par la nervosité croissante du Terranien, le vieux chef renouvela sa promesse de lui obtenir un droit de participation.

Un jour, sans que rien n'eût pu le laisser prévoir, Doutreval, Sulfat et Bradon tombèrent malades, victimes d'un empoisonnement alimentaire. Les trois hommes furent terrassés par la fièvre et par des vomissements incessants. Les Forrils ne pouvaient rien pour eux. Redhorse inventa une méthode laborieuse pour filtrer l'eau saumâtre des réservoirs hydroponiques : il la fit bouillir, puis refroidir dans le climatiseur. C'est ainsi que Papageorgiu et lui réussirent à apporter un certain soulagement aux malades.

Les rescapés vivaient dans une salle qu'ils partageaient avec trois Mikranek arrogants dont l'unique occupation semblait être de bichonner leur fourrure violette. Ils menaient une existence de fainéants, ne faisant rien pour leur clan, ni travail, ni combats. Ils se contentaient de procréer, mais ne pouvaient le faire que selon l'étonnant principe des Forrils, par groupe de trois, à savoir une mère, un Kranek et un Mikranek. C'est pourquoi les fières fourrures jaunes étaient bien obligées de tolérer la présence des repoussantes fourrures violettes.

La position des mères dans cet étrange système était difficile à saisir. Elles parlaient peu et ne paraissaient pas partager l'aversion qu'éprouvaient les Kranek à l'égard des Mikranek. Ces derniers en revanche péroraient beaucoup, leurs sujets de prédilection étant le courage et la bravoure, tandis que les mères à la fourrure rouge *possédaient* ces deux qualités.

Redhorse, qui ne laissait jamais passer une occasion de bavarder avec les Forrils, apprit à son grand étonnement qu'il existait encore des légendes anciennes dans lesquelles on trouvait quelques traces concernant les Maahks. A un moment quelconque de leur histoire — il y avait cinquante mille ans de cela — les Forrils avaient confisqué sans tambour ni trompette les astronefs des Maahks qui venaient d'atterrir et les avaient soudés à la plate-forme. Puis,

au cours des générations, les créatures à fourrure étaient sorties de la gare et s'étaient établies exclusivement à bord de ces navires. Peu à peu, la véritable signification de la station était tombée dans l'oubli, tandis que se développait en revanche le culte du Waza. Pour Redhorse, il ne faisait aucun doute que le Grand Waza était tout simplement le circuit principal installé dans le poste central de la gare.

Dans un passé lointain, les Forrils y envoyaient de temps en temps quelques Kranek pour vérifier les témoins de contrôle et les contacteurs. De cette coutume étaient nés progressivement les combats du Wazala. Finalement, seuls les Wazalas victorieux furent autorisés à pénétrer dans le sanctuaire de la gare pour y humer l'air ambiant, flairer les appareils et en rapporter un petit objet prouvant qu'ils avaient accompli le rite.

Redhorse était décidé à participer à ces combats afin de pouvoir à son tour entrer dans la station.

Les malades ne tardèrent pas à guérir, et bientôt, Surfut fut capable d'avaler la soupe épicée qu'ils recevaient des Forrils. Redhorse avait eu une fois l'occasion d'assister à la préparation de ce brouet, mais il n'en dit rien aux autres pour ne pas leur couper à jamais l'appétit. A quoi bon leur raconter que les fourrures des Forrils, après la mue, étaient mises à bouillir dans l'eau pendant des heures, et que ce bouillon constituait la base de leur nourriture ?

Quatre jours après la reconquête du vaisseau, Kan Deprok vint rendre visite aux Terraniens en compagnie de son fils Rank. Redhorse s'était déjà habitué à la mauvaise humeur du vieux chef, c'est pourquoi il fut d'autant plus étonné de voir Deprok le saluer presque amicalement cette fois-ci.

Les combats du Wazala auront lieu bientôt, annonça le Kranek. A titre exceptionnel, notre clan a reçu deux autorisations.

C'est parfait ! s'exclama le Cheyenne en sautant sur ses pieds. Je serai donc l'un des deux combattants. (Il fit un signe de tête à Deprok.) Et vous serez sans doute l'autre ?

Non, répondit Deprok. Bien que j'aie les plus grandes chances de gagner, je vais laisser ma place à Rank.

Redhorse jeta un coup d'œil sur le jeune Forril, mince et fragile. A ses yeux, Rank ne passerait même pas le premier tour des éliminatoires, mais après tout, c'était le problème du clan, et non pas le sien.

– Je tiendrai le coup jusqu'à la finale, affirma le fier héritier du doyen. Et j'espère bien que vous serez mon adversaire.

— Tout son père ! grogna Surfut depuis sa couche.

— Avez-vous entendu parler d'un étranger qui séjournerait aussi sur la plate-forme ? demanda brusquement le major au Kranek.

Il était toujours sans nouvelles de Grek-1. Son microémetteur de poignet restait désespérément muet. Redhorse s'était fait peu à peu à l'idée qu'il ne retrouverait plus le Maahk. Grek-1 gisait sans doute quelque part, asphyxié.

— Mes éclaireurs ne m'ont rien rapporté, répondit Deprok. Mais il y a tant

d'astronefs et tant de clans ! Il peut se passer bien du temps avant que les nouvelles se propagent.

— C'est bon, dit Redhorse. A partir de maintenant, je vais me préparer pour les combats. Prévenez-moi dès que l'heure sera venue.

— Savez-vous qu'Orrak a été admis lui aussi aux éliminatoires ? reprit Rank. Que le Grand Waza vous préserve de l'avoir pour adversaire ! S'il doit lutter contre vous, son seul but sera de vous tuer.

— Vous ne me surprenez pas, répondit Redhorse sur un ton placide.

Avec cent vingt-huit participants, ce serait vraiment de la malchance qu'il tombe justement sur lui !

Deprok et son fils quittèrent la pièce, non sans avoir craché en passant devant les trois Mikranek étendus sur leurs couches.

— Et maintenant, notre grand favori du Wazala va sans doute vouloir s'entraîner ? jeta Bradon d'un air railleur.

— Je n'ai pas le choix, répliqua Redhorse. Dites-moi, Papageorgiu, vous connaissez encore quelques-unes des passes de judo que l'on vous a enseignées ?

— Oh oui, presque toutes, monsieur, répondit le jeune Grec avec un large sourire.

— Ce gros poupon va vous briser les os, major, lui dit Surfât pour le mettre en garde. Entraînez-vous plutôt avec moi.

— Certes, votre poids correspond assez à celui d'un Forril, répondit le Cheyenne. Mais votre agilité et votre vitesse de réaction laissent un peu à désirer. En outre, vous êtes encore malade.

Surfat rejeta la fourrure qui lui servait de couverture. Ses genoux tremblaient légèrement lorsqu'il rejoignit le major à pas lents.

— Lui et moi, nous allons nous battre contre vous, monsieur, proposa-t-il. Vous aurez alors une idée de ce qui vous attendra quand vous aurez affaire à un Forril.

A partir du premier jour des combats du Wazala, les disputes tribales furent reléguées au second plan. Combattants et spectateurs affluèrent de tous les vaisseaux en direction de celui qui servait d'arène, à savoir le plus grand astronef de toute la plate-forme. Les Forrils avaient passé des décennies à le transformer, jusqu'à ce qu'il ressemble à une véritable superhalle sportive. Des deux côtés de l'espace central de forme ovale occupé par cinq rings alignés dans le sens de la longueur, les rangs réservés au public montaient presque jusqu'au plafond. Ils pouvaient accueillir deux mille personnes.

Les éliminatoires se déroulaient sur tous les rings en même temps, tandis que la finale se passait au centre, afin que tous les spectateurs puissent la suivre avec une visibilité parfaite, quelle que soit leur place.

Les premiers rounds duraient environ une journée de temps terranien. Les règles du combat accordaient aux vainqueurs des demi-finales un repos de dix heures avant le début de la finale.

On tirait les adversaires au sort. Le major Don Redhorse avait calculé qu'il devait gagner six éliminatoires s'il voulait se qualifier pour la finale. Le hasard jouait donc un rôle primordial, et la parole était au destin.

Rank était tellement énervé que le major doutait qu'il puisse dépasser le premier tour, mais le vieux Deprok ne semblait même pas s'en rendre compte. Il ne cessait de chanter ses propres louanges et de vanter sa propre bravoure, en clamant à qui voulait l'entendre qu'il l'avait léguée à son fils. En outre, il submergeait Rank de conseils judicieux, dont le major s'efforçait de tirer profit au maximum, car Deprok avait sans contredit une certaine expérience dans ce domaine.

Bien que, pour le moment, il n'y eût pas d'autre moyen de parvenir jusqu'au cœur de la gare que de sortir vainqueur des combats du Wazala, Chard Bradon avait déployé toute son éloquence pour essayer de détourner le major de cette solution pour le moins hasardeuse. Redhorse se sentait bien armé pour réussir. Il espérait compenser le handicap de la force physique par sa vélocité, son agilité et les passes de judo qu'il avait apprises.

Par mesure de sécurité, le Kranek Kan Deprok avait décidé de n'envoyer qu'une délégation restreinte au spectacle. Les Forrils ne se formalisèrent pas de la présence des deux étrangers. Redhorse et Surfât portaient sur leurs épaules la fourrure jaune symbolisant leur qualité de Kranek.

Dans le sas dûment élargi qui ouvrait sur l'arène, Deprok et ses amis furent salués par trois Kranek d'un âge plus que canonique et quasiment aveugles, dont les fourrures avaient perdu tout éclat. Malgré cela, il leur rendit leur salut, accompagné d'une éructation de courtoisie.

— Ce sont d'anciens Wazalas, expliqua-t-il aux deux Terraniens. Ils sont chargés de distribuer les quartiers des combattants, situés au-dessous de l'arène, avec l'aide de quelques jeunes Forrils qui leur servent d'assistants. Quant aux combattants eux-mêmes, ils ont droit à un accompagnateur de leur choix.

Rank se vit attribuer une petite pièce éloignée, de l'autre côté du vaisseau. Il décida de se faire seconder par son père, tandis que Redhorse choisit Surfât.

— Je souhaite que vous ayez Rank pour adversaire, dit le vieux Kranek au moment où ils se séparèrent pour gagner chacun sa « loge ». Il vous battra sans peine.

Manifestement, Deprok considérait l'étranger comme un adversaire de peu de poids. Redhorse en conclut qu'il n'avait pas grand espoir dans les chances de son fils préféré.

— Nous verrons bien, conclut le major sans se frapper, avant de prendre congé.

Le vaisseau-arène était équipé de puits antigrav en bon état de

fonctionnement. Redhorse et Surfât les empruntèrent pour rejoindre leurs quartiers. Leur jeune guide leur montra la petite pièce qui leur avait été assignée, et disparut à son tour. Il régnait un étrange silence à bord de l'astronef. Les accès à l'arène n'étaient pas encore ouverts au public.

Surfât se laissa tomber sur les quelques fourrures qui traînaient par terre, et il se gratta le crâne, qu'il avait chauve, d'un air songeur.

— Vous voilà arrivé au but que vous vous êtes fixé, major, dit-il. Pour ma part, je donnerais cher pour être déjà sorti d'ici.

— Après m'avoir fait profiter de vos remarquables talents d'entraîneur, vous ne devriez pas vous inquiéter à ce point, déclara le Cheyenne en souriant.

Surfât caressa ses hanches rebondies.

— Il faut reconnaître que vous ne nous avez pas ménagés, le Grec et moi, se plaignit-il.

Redhorse rejeta sa fourrure en arrière et montra au sergent quelques hématomes assez conséquents qui décoraient son corps musclé.

— Vous n'avez pas été très tendres non plus avec moi, tous les deux, dit-il simplement.

Surfât se mit à rire.

— Ce n'est pas souvent qu'un pauvre sergent a l'occasion de rouer de coups un major.

Redhorse embrassa du regard sa petite loge, meublée de façon plutôt parcimonieuse. Il était condamné à y passer quelques heures encore avant le début des combats, car les participants n'étaient pas autorisés à assister au tirage au sort. Il n'apprendrait l'identité de son adversaire qu'au moment où il pénétrerait pour la première fois sur l'un des rings.

Chaque éliminatoire durait environ une demi-heure. Pendant ce laps de temps, les lutteurs devaient essayer de récolter le maximum de points, comptabilisés par dix anciens Wazalas qui faisaient fonction de juges.

En revanche, la durée du combat final n'était pas limitée. Il se prolongeait jusqu'à ce qu'un des adversaires soit trop épuisé pour continuer à se battre. Du reste, d'après les témoignages des anciens, nombreux étaient les finalistes qui n'avaient pas survécu à leur triomphe.

— Attaquez le moins possible, dit soudain Surfât dont la grosse voix vint troubler les réflexions du major. Vous ne pouvez vaincre un Forril que si vous restez sur la défensive.

Redhorse leva les deux bras en signe de protestation.

— Vous êtes encore pire que le vieux Deprok, dit-il.

— Dommage que ce fichu empoisonnement m'ait affaibli à ce point, sinon je me serais porté candidat, moi aussi, avoua le sergent. Il y aura certainement quelques absents de dernière heure parmi les combattants, ceux dont la période de mue est arrivée. J'aurais fait un excellent remplaçant.

La porte de la loge s'ouvrit, et l'arrivée d'un Forril à fourrure blanche dispensa Redhorse de répondre. « C'est un albinos », se dit le major étonné.

— Je m'appelle Bourk, déclara le visiteur d'une voix étonnamment douce.

Tout son comportement d'ailleurs tranchait avec la brutalité de ses congénères.

— Je suis le prêtre du Grand Waza, poursuivit Bourk. (Redhorse attendit en vain l'éruption rituelle.) J'ai entendu dire qu'un étranger voulait participer aux combats, et je suis venu pour vous voir.

Un espoir dément s'empara du major. Et si ce nouveau venu connaissait la véritable signification de la gare ? N'avait-on pas vu souvent, dans mainte pseudo-religion, les prêtres adopter des fonctions d'administrateurs tout-puissants afin de pouvoir vaquer en toute liberté à leurs propres affaires ?

Mais les espoirs insensés de Redhorse eurent tôt fait d'être déçus.

— Je ne sais pas si je dois vous laisser participer aux combats, reprit l'albinos, manifestement plongé dans l'indécision. En vous laissant pénétrer dans l'arène, nous risquons de déchaîner la fureur du Grand Waza.

— Si vraiment ma présence irrite le Grand Waza, il me fera éliminer dès le premier tour, répondit Redhorse. Préférez-vous prendre la décision, prêtre ? Ou voulez-vous laisser au Grand Waza le soin de prononcer lui-même le verdict ?

— Vous êtes un Kranek intelligent, étranger, déclara d'un air pensif le Forril à la fourrure blanche, en guise de commentaire. Il y a fort longtemps que nous n'avons plus de candidats dignes de devenir prêtres du Grand Waza. Peut-être arriverai-je à *vous* convaincre d'accepter cette fonction ?

Redhorse secoua la tête sans répondre. Il réfléchissait intensément. Ce prêtre semblait doué d'un esprit et d'une perspicacité exceptionnels pour un Forril. S'en faire un ennemi pourrait devenir dangereux.

— Pourquoi voulez-vous devenir Wazala ? voulut savoir Bourk.

— Parce que je veux améliorer mes conditions de vie et celles de mes compagnons.

Argument qui parut l'évidence même au prêtre.

— Je vais assister à votre premier combat, dit-il. Que le Grand Waza décide.

Et il s'en alla.

Surfat se tapa bruyamment les cuisses.

— Quel prêtre remarquable vous feriez, major ! s'exclama-t-il au comble de l'amusement.

— Je suis ravi de constater que vous n'avez pas encore perdu votre sens de l'humour, sergent, riposta Redhorse sur un ton maussade. Vous feriez bien de songer tout de même que nous devons vivre ici, parmi les Forrils, jusqu'à ce que nous ayons réussi à forcer l'entrée de la gare. Il peut s'avérer nécessaire

de se trouver des amis influents.

Surfat se leva et se frotta les mains.

— Vous voulez que je vous masse, monsieur ?

Deux heures s'écoulèrent encore avant qu'un jeune Forril vînt chercher Don Redhorse.

— Ça commence, Brazos, dit le major. Vous voulez assister au combat dans les rangs des spectateurs ?

Le sergent refusa d'un hochement de tête.

— Non, monsieur. Mes nerfs ne le supporteraient pas, ils risqueraient de me lâcher. Je préfère attendre ici votre retour.

Le Cheyenne haussa les épaules et suivit le Forril. En route, il rencontra d'autres combattants, dont la majorité étaient des Kranek à la stature puissante. Redhorse eut un avant-goût de ce qui l'attendait sur le ring lorsqu'il vit l'un d'eux soulever son jeune guide et le secouer comme un prunier. Sans doute, pour le punir d'avoir manqué de déférence à son égard.

La tumeur des spectateurs parvint aux oreilles du Terranien avant même qu'il ait pénétré dans l'arène. Le jeune Forril le conduisit dans une coursive et lui montra du doigt un orifice couvert d'une fourrure.

— Dès que vous entendrez le signal, sortez d'ici par ce trou, dit-il.

— Quel signal ? demanda Redhorse.

Le Forril le toisa d'un air de mépris non dissimulé.

— C'est la première fois que vous participez aux combats du Wazala ?

— Oui.

— Le prêtre va déclencher la sirène d'alarme du vaisseau. expliqua le jeune homme. C'est le signal du début. Après cela, vous n'aurez plus qu'à sortir d'ici en vitesse et à vous battre. C'est tout.

— Merci, conclut sèchement Redhorse.

Le Forril cracha par terre et se retira. Le major se dressa sur la pointe des pieds et écarta la fourrure pour jeter un coup d'œil dans l'arène. Le revêtement du sol était fait d'un plastique moelleux. « Au moins, je ne risque pas de me faire mal en tombant », se dit-il non sans ironie. D'où il était, il ne pouvait pas voir les rangées de spectateurs, mais il entendait les rumeurs sourdes de la foule excitée.

De l'autre côté du ring, son adversaire l'attendait déjà. Redhorse espérait qu'il n'allait pas tomber sur un favori du public dès le premier tour. Il regrettait amèrement l'absence de Doutreval, Papageorgiu et Bradon.

Il attendit le signal, adossé au mur. Pour la première fois depuis bien longtemps, il pensa aux autres vaisseaux partis en même temps que lui à la recherche de cette fameuse gare spatiale. La plupart d'entre eux devaient déjà être de retour sur Gleam. Peut-être Grek-1 avait-il réussi à pénétrer dans le sanctuaire du Grand Waza et à appeler du renfort ? Mais Redhorse ne pouvait pas compter sur une hypothèse aussi aléatoire.

Le hurlement strident de la sirène d'alarme l'arracha à ses pensées. Il écarta la fourrure qui fermait l'orifice et d'un bond, sauta dans l'arène. Dès la première seconde, il se laissa emporter par l'atmosphère survoltée qui y régnait. Les spectateurs déchaînés accueillirent l'arrivée des combattants par des vociférations d'enthousiasme. De gigantesques projecteurs étaient suspendus au plafond. Redhorse embrassa l'ensemble du regard. Derrière lui, au premier rang, étaient assis le Kranek Kan Deprok et son fils Rank. Les juges avaient pris place légèrement sur le côté. Redhorse découvrit le jeune albinos parmi eux. Leurs regards se croisèrent, Bourk lui fit un petit signe de la tête.

Puis le concurrent du Terranien pénétra à son tour sur le ring. C'était un vieux Kranek aux épaules puissantes. Il ne regarda même pas Redhorse, uniquement occupé à saluer le public. Les hurlements et les appels d'encouragement résonnèrent aux oreilles du major.

Celui-ci ne quittait pas des yeux son adversaire. A sa grande surprise, le Kranek ne se dirigea pas vers lui, mais vers les juges, avec lesquels il se mit à discuter âprement. Le prêtre appela Redhorse d'un signe.

— Il ne veut pas se battre contre vous, dit Bourk. Votre physique est pour lui une insulte, affirme-t-il.

Le vieux Forril approuva d'un grognement, sans avoir encore jeté le moindre coup d'œil sur son adversaire.

— Il me trouve trop faible pour lui ? demanda Redhorse.

Le prêtre acquiesça d'un signe de tête. Pendant que les juges discutaient entre eux, les spectateurs commencèrent à manifester leur fureur et leur impatience, et se mirent à cracher dans l'arène. Sur les autres rings, les combats battaient déjà leur plein.

— Alors ? demanda Redhorse.

Bourk lui fit un clin d'œil.

— Peut-être devriez-vous lui prouver d'emblée que vous êtes un adversaire à sa taille.

— Bien volontiers, répondit le major sans hésiter.

Il prit son élan et, d'un coup violent, fit perdre au vieillard son équilibre. Celui-ci poussa un grand cri et alla s'écraser lourdement sur le sol. Aussitôt, Redhorse fit un bond pour échapper aux bras puissants de son rival.

Le Kranek se releva d'un bond. Bien campé sur ses jambes, Redhorse attendit l'assaut de son premier adversaire.

— L'étranger a de bons yeux, déclara Bourk aux juges. Il va gagner.

Les vieux combattants savaient qu'on ne devait pas railler le prêtre. C'est pourquoi ils s'abstinrent de réagir. Mais les regards qu'ils échangèrent entre eux étaient suffisamment éloquents pour faire comprendre à Bourk le fond de leurs pensées.

Les cris des spectateurs résonnaient jusque dans la petite pièce où Brazos Surfât attendait Don Redhorse. Il regretta d'avoir refusé d'assister au combat, mais aurait-il pu rester tranquillement assis sur son siège s'il avait vu le major en difficulté ? Il en doutait.

Là où il était, les combattants restaient anonymes pour lui, et il pouvait faire jouer son imagination à sa guise.

Surfât roula une fourrure et la posa sous sa tête. Au fond, l'existence parmi les Forrils n'était pas trop désagréable, se dit-il. Peut-être s'y habituerait-il avec le temps. Il en allait autrement bien sûr pour ses quatre compagnons. Ils étaient encore jeunes, eux, et n'arriveraient jamais à accepter un tel destin.

Il aurait bien aimé savoir si Redhorse croyait vraiment pouvoir gagner les combats du Wazala. A ses yeux à lui, l'issue du premier tour était déjà incertaine. Il ne voulait pas penser aux éliminatoires suivantes, que le major aborderait alors qu'il serait sans doute épuisé et sans forces.

Pour passer le temps, il essaya d'imaginer comment se déroulerait son existence chez les Forrils. Il finirait à la longue par forcer ces Kranek grognons à adopter quelques-unes des coutumes terraniennes. Il pensait en premier lieu à la construction d'un distillateur. Au début, il arriverait bien à dénicher les éléments nécessaires à la fabrication d'une bonne petite goutte. Et plus tard, il pourrait même monter un commerce juteux avec les Forrils. Qui pouvait savoir ? En quelques années, ils acquerraient leur propre vaisseau et trouveraient un moyen de pénétrer au centre de la gare. Bien sûr, il leur faudrait de la patience, mais cette méthode serait certainement plus efficace que le projet de Redhorse.

Ces pensées, bercées par les rumeurs en provenance de l'arène, finirent par endormir Surfât. Lorsque Don Redhorse revint dans la pièce, il trouva le sergent ronflant paisiblement sur le sol.

— Brazos ! cria-t-il d'une voix dure.

Surfât sursauta et se releva en hâte.

— Hello, monsieur ! croassa-t-il, tout confus et encore tout endormi. Vous êtes blessé ?

— Non, dit Redhorse. Tout va bien. Est-ce que cela vous intéresserait par hasard de savoir comment s'est déroulée cette première éliminatoire ?

— Je suppose que vous avez perdu, répondit Surfât tout triste.

— Pas du tout. Au bout de vingt minutes, il a fallu emporter mon adversaire parce qu'il n'était plus capable de se tenir sur ses jambes. A vrai dire, je dois en grande partie cette victoire à l'arrogance du vieux. Il s'est jeté sur moi sans même songer à se couvrir.

— Bravo ! grogna Surfât en s'écartant des fourrures pour faire place au vaillant combattant.

— Vous n'avez pas l'air particulièrement ravi de ma victoire, dit le major surpris.

— J'étais en train de rêver que je faisais le bonheur des Forrils à coup d'alcool, lui raconta le sergent. Je menais une vie paradisiaque. Mes serviteurs accomplissaient tout le travail pour moi. On me présentait les mets les plus choisis et...

— Ça suffit ! l'interrompit le Cheyenne.

Malgré l'indifférence marquée de Surfât, Redhorse gagna également les trois combats suivants. Il commença alors à attirer l'attention des spectateurs qui se rassemblèrent le plus près possible du ring où il opérait. La majeure partie du cinquième round se passa à distance. Alerté par les quatre premières victoires de l'étranger, son adversaire ne prit aucun risque. Pendant vingt minutes, Redhorse rendit des points avant de réussir enfin à toucher durement le Kranek. Mais il avait perdu beaucoup de temps, et pour le rattraper, il lui fallut se donner à fond. Il se rendait bien compte d'ailleurs que sa popularité nouvelle lui avait apporté plus de points que ses qualités de lutteur proprement dites. Et pour finir, il fut obligé d'avoir recours à deux jeunes Forrils pour rentrer chez lui.

— Cette fois, c'est terminé pour vous, déclara Surfât en le voyant revenir dans cet état lamentable.

Redhorse essaya de sourire, mais il se contenta d'une pauvre grimace.

— J'ai gagné, Brazos, dit-il. Encore un round et ce sera la finale.

— Le prochain combat aura lieu dans une heure, riposta le sergent avec son réalisme habituel. Vous ne serez même pas capable d'y prendre part. Redhorse s'effondra sur les fourrures.

— Il faut que j'essaie, Brazos. Jamais je n'aurais cru que j'arriverais aussi loin !

Surfât l'examina sur toutes les coutures.

— C'est tout juste s'il ne vous a pas trucidé ! s'écria-t-il furieux. Vous avez au moins trois côtes fracturées, sans parler des ecchymoses, contusions et meurtrissures de toutes sortes.

— Faites-moi un pansement bien serré, réclama le blessé.

Surfât déchira sa chemise et lui banda avec soin la poitrine, très sceptique d'ailleurs sur l'efficacité de ce pansement de fortune. Redhorse avait du mal à tenir les yeux ouverts.

— Surtout, veillez à ce que je ne m'endorme pas, sergent, lui dit-il.

Surfât ne décolérait pas. Le comportement du major lui paraissait le comble de la démente. Il n'avait aucune chance d'atteindre la finale.

Bourk vint leur rendre visite. L'albinos jeta un regard compatissant sur le malheureux combattant.

— Le Grand Waza vous a bien soutenu, dit-il. Mais maintenant, votre situation est sans espoir. J'ai bien examiné le Kranek contre lequel vous allez devoir lutter pour atteindre la finale. Il est encore en pleine forme, lui.

Redhorse ne put retenir un juron.

— Il n'aurait pas dû participer aux combats du tout, intervint Surfat.

— Brazos ! protesta le major. Ne vous mêlez pas de mes affaires !

L'albinos se tourna vers le sergent.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il. Il a été sévèrement blessé ?

— Non, répondit Surfat. C'est sa période de mue qui commence.

L'albinos ne savait pas à quoi s'en tenir. Son regard alla de l'un à l'autre des Terraniens, indécis.

— Il ment ! s'écria le Cheyenne. Sergent, je vous ordonne de ne pas vous occuper de cette affaire, c'est compris ?

Sans se laisser impressionner par les protestations de son officier, Brazos Surfat indiqua du doigt un lambeau de peau qui pendait sur le bras de Redhorse.

— Vous voyez ça, prêtre ? (Il hocha la tête d'un air dégoûté.) Mais il est tellement aveuglé d'orgueil qu'il est prêt à aller tout nu dans l'arène. Tous le monde le verra !

— Par le Grand Waza ! bredouilla le Forril consterné.

— La mue chez nous ne dure que quelques heures, poursuivit Surfat. Elle sera terminée pour le combat final.

— Vous savez bien qu'il ne peut participer à la finale que s'il a gagné le combat précédent ! objecta Bourk.

— On peut nommer un suppléant pour le temps de la mue, lui rappela Surfat.

Bourk hocha la tête.

— Son prochain adversaire est Roukala. Qui pourrait le remplacer pour ce dur combat ?

Surfat se frappa la poitrine.

— Moi. Je vais pendre sa place, répondit-il d'une voix onctueuse.

— Surfat ! s'écria Redhorse hors de lui. Espèce de gros plein de soupe, vous savez bien que vous n'avez aucune chance. Même à moitié inconscient, je serai encore meilleur que vous !

— Peut-être, mais *vous*, vous n'avez pas le droit de vous présenter dans l'arène ! insista Surfat. N'est-ce pas, Bourk ?

L'albinos approuva d'un signe de tête. Il saisit le sergent aux épaules et l'entraîna vers la sortie.

— Surfat, je vous ferai passer en conseil de discipline ! lui promit le major. Le gros homme se tourna une dernière fois vers son officier.

— Je crains fort d'avoir à vous supprimer de la liste de mes collaborateurs, monsieur. C'est pourtant à vous que j'avais pensé comme patron de mon entreprise de production d'alcool !

Et il sortit avec Bourk.

Redhorse retomba sur ses fourrures en gémissant. La porte claqua, mais il eut encore l'occasion d'entendre rire le sergent dans le couloir. D essaya d'imaginer le gros Surfât se démenant sur le ring et se prit le visage à deux mains. Le combat serait de courte durée. Les spectateurs ne se gêneraient pas pour rire sans pitié.

Redhorse n'avait aucune idée du temps qui s'était écoulé lorsqu'un grand vacarme dans la coursive l'éveilla. Aussitôt, la souffrance le submergea de nouveau, et il renonça à se lever.

La porte s'ouvrit avec fracas et deux jeunes Forrils ramenèrent le combattant sur une civière. A la vue du sergent, le major sauta sur ses jambes. Surfât semblait inconscient. Il avait à la tête une plaie béante qui saignait abondamment. Son bras droit était tordu par plusieurs fractures. Redhorse sentit la rage lui monter au cœur.

— Il ne pouvait plus marcher, expliqua l'un des Forrils. C'est pourquoi nous avons été obligés de le porter jusqu'ici.

— Déposez-le doucement sur la fourrure ! leur ordonna le major. Vous ne voyez pas qu'il est gravement blessé ?

Il les aida à étendre le corps pesant du sergent sur la couche. Surfât revint à lui. Il ouvrit les yeux et fit une grimace.

— Quelle folie, Brazos ! dit Redhorse d'une voix rauque. Je savais que ça finirait ainsi.

D'une main prudente, Surfât caressa ses lèvres enflées. Lorsqu'il la retira, elle était tout ensanglantée.

— Je vous ai menti, major, dit-il péniblement.

— Quoi ? fit Redhorse sans comprendre.

— Vous n'avez pas de côtes cassées. Il ne s'agit que d'un fort hématome. Avec un peu de courage, vous pouvez parfaitement participer à la finale demain. Moi...

La voix lui manqua. Son visage grimaça de souffrance.

Redhorse contempla le gros astronaute, il n'arrivait pas à y croire.

— Est-ce à dire que vous avez gagné le combat ?

Sinfât remua la tête de façon imperceptible.

— Roukala a dû trébucher par-dessus moi. Tout d'un coup, je l'ai retrouvé étendu à mes pieds.

— Je vais appeler le prêtre, dit Redhorse. Il faut recoudre la plaie de votre tête et immobiliser votre bras.

— C'est inutile, murmura le sergent.

Il roula des yeux. Redhorse se pencha vers lui, bouleversé.

— Brazos ! s'écria-t-il. Ne faites pas de bêtise, espèce de vieux-coquin !

Le blessé esquissa un petit sourire.

— Quand je pense que les Forrils n'auront jamais leur schnaps ! murmura-t-il encore.

Il fut secoué d'un long frisson.

Au bout d'un long moment, le sergent rouvrit les yeux et regarda le major.

— Chef ! grogna-t-il. Ton adversaire sera Orrak. C'est lui qui a gagné la demi-finale.

Redhorse respira profondément.

— Je le vaincrai, dit-il simplement.

— Où est mon uniforme ? Ma chemise ? demanda Surfît confus en se caressant la poitrine.

— Tu as déchiré ta chemise pour me faire un pansement, lui rappela le major.

Puis il se souleva légèrement.

— J'ai toujours été un satané civil, dit-il d'un air content avant de retomber sans forces sur la fourrure.

Redhorse se traîna jusqu'à la porte qu'il ouvrit d'un coup brusque.

— Bourk ! hurla-t-il. Bourk !

Dix minutes plus tard, le prêtre le rejoignit. Un coup d'œil lui suffit pour comprendre ce qui était arrivé.

Ses yeux s'attardèrent sur la dépouille du sergent remplis de crainte et de respect.

— Que faites-vous de vos morts ? demanda le Cheyenne d'une voix sans timbre.

— Nous le déposerons auprès des Wazalas célèbres.

Non, protesta Redhorse. Emportez-le à côté des Mikranek. Et surtout pas avec les soldats.

Les combats vous ont troublé l'esprit, fit Bourk compatissant.

Mais devant le regard du Terranien, il n'insista pas. Il appela quelques Forrils. Sans dire un mot, Redhorse les suivit des yeux lorsqu'ils emportèrent son fidèle compagnon.

— J'ai assisté au combat, dit Bourk au bout d'un certain temps. Roukala était beaucoup plus fort que votre suppléant. Il l'a jeté une dizaine de fois par terre, mais le gros Kranek s'est toujours relevé. Je crois que Roukala a dû penser à la fin qu'il se battait contre un possédé. C'est ce qui lui a fait perdre l'esprit... et le combat.

— Est-il exact que je vais devoir me battre contre Orrak ? demanda Redhorse.

Bourk acquiesça d'un signe de tête.

— Il a déjà demandé de vos nouvelles. Il est ravi de vous avoir pour adversaire.

Des voix se firent entendre dans le couloir. Bourk y jeta un coup d'œil et dit à

Redhorse :

— Voilà Deprok et son fils qui viennent vous féliciter.

— Ne les laissez surtout pas entrer ! répondit Redhorse. Venez me réveiller pour le début du combat, je vous prie.

— Vous parlez comme un Kranek qui a tout perdu, constata l'albinos.

Redhorse ne releva pas la remarque. Il poussa le prêtre dehors et referma la porte à double tour derrière lui.

CHAPITRE VIII

Malgré les coups et blessures que lui avaient infligés les précédents combats, Orrak n'avait rien perdu de sa stature imposante. Au moment où il pénétra sur le ring central, Redhorse s'attardait dans le couloir qui menait à l'arène ; il suffoquait encore. Chaque aspiration lui causait une douleur fulgurante dans la poitrine. Il avait le front couvert d'une sueur glacée.

Bourk, qui l'accompagnait, ne le quittait pas des yeux.

Vous entendez les spectateurs ? demanda-t-il.

Redhorse se contenta d'approuver d'un signe de tête.

— Ils célèbrent leurs favoris, déclara le prêtre. Bien que vous ayez fait sensation au cours de ces combats, les Forrils n'espèrent pas la victoire finale d'un étranger. Aussi va-t-il vous falloir triompher non seulement d'Orrak, mais aussi du public tout entier.

Le Terranien jeta un coup d'œil sur le ring. Orrak se pavanait en plein centre de l'immense arène en faisant jouer ses muscles. De temps à autre, il lâchait un cri sauvage.

— Ne vous laissez pas impressionner, l'avertit Bourk. Il n'est pas en meilleur état que vous, et il souffre aussi tout autant. Mais il a une volonté de fer.

— Quel est votre favori, à vous ? voulut savoir Redhorse.

— Pour moi, vous êtes un étranger, répondit Bourk impassible. Ce qui ne m'empêche pas d'espérer que vous serez le nouveau Wazala.

— Pourquoi ?

— Un jour ou l'autre, les réserves d'énergie des navires seront épuisées, répondit le prêtre d'un air songeur. Déjà maintenant, nombreux sont les clans dont la survie dépend des résultats de leurs razzias. Mais bientôt, il n'y aura plus d'énergie du tout, dans *aucun* vaisseau.

— La solution de votre problème est pourtant très simple : le cœur de la station produit plus d'énergie que votre peuple ne pourra jamais en consommer, expliqua Redhorse.

Bourk secoua la tête d'un air apeuré.

— Personne n'a le droit de pénétrer dans le domaine du Grand Waza.

— Vraiment ? Et que vont y faire les Wazalas alors ?

— Les Wazalas sont des élus. Ils n'ont pas le droit de dépouiller le Grand Waza, dit Bourk. Vous-même, vous ne pourriez pas le faire, même si je vous en donnais l'ordre.

Orrak poussa un grand cri qui parvint jusqu'à eux.

— Je comprends, reprit Redhorse. Vous espérez que je deviendrai le nouveau Wazala parce que vous croyez que je n'aurai pas de scrupules et que je ne me gênerai pas pour dévaliser le Grand Waza ? Ce qu'évidemment je

suis le seul à pouvoir oser !

Bourk s'abstint de commentaire, mais toute son attitude en disait long.

— Qu'est-ce que c'est que cette religion qui fait vivre ses membres dans la misère alors qu'il y a abondance de bien par ailleurs ? dit encore Redhorse. Vous n'en voyez pas la perversité ? Vous qui êtes le prêtre de ce culte, Bourk, vous avez le pouvoir de rompre ce tabou. Bien sûr, il ne faut pas aller trop vite, mais si vous commencez tout doucement à changer les vieilles idées, vous rendrez un fier service à votre peuple.

— Que le Grand Waza vous pardonne ces paroles ! murmura Bourk sans se compromettre.

Puis il s'éloigna promptement.

Pendant ce temps, après s'être fait longuement ovationné par le public, Orrak s'était de nouveau retiré dans le corridor. L'un des juges s'approcha de Redhorse et lui ordonna de pénétrer à son tour dans l'arène.

— La loi exige que vous vous présentiez au public avant le début de la finale, lui expliqua le vieux Wazala. Ceci, pour bien s'assurer que les Kranek sont encore capables de se battre.

Autrement dit, les spectateurs pouvaient décider de l'issue du combat avant même le premier échange de coups. Redhorse savait que s'il affichait sa faiblesse aux yeux des Forrils, ceux-ci ne se gêneraient pas pour manifester leur indignation. Et dans ce cas, Orrak serait désigné d'emblée comme vainqueur.

Le Cheyenne quitta le corridor et monta à pas lents sur le ring central. Aussitôt, un silence contraint pesa sur les rangs du public. Les Forrils avaient accueilli Orrak avec des hurlements d'enthousiasme, mais ils n'accordèrent à l'étranger qu'une indifférence marquée. « Aucun rapport avec les encouragements chaleureux qui ont salué mon dernier combat », se rappela-t-il non sans une certaine amertume.

Lorsqu'il leva un bras pour saluer la foule, il crut sentir peser sur lui le regard perçant d'Orrak. Alors qu'il avait perdu tout espoir d'entendre les spectateurs répondre à son salut, un vieux Kranek se leva au premier rang et aboya sa frénésie à travers toute la salle. Redhorse reconnut Kan Deprok.

Il s'inclina légèrement devant le vieux chef qui, dressé de toute sa hauteur, faisait fièrement des yeux le tour de l'arène.

— C'est pour notre clan que vous combattez ! cria-t-il au Terranien de toute la force de ses poumons.

Assis auprès de son père, Rank ne bronchait pas. De toute évidence, il avait été éliminé dès le premier tour. Son regard disait assez qu'il enviait le Cheyenne pour son succès.

Redhorse fit un signe de tête à l'adresse du vieux. Ainsi ses supporters se limitaient à un prêtre et un ancien Wazala.

Un des juges s'approcha de lui.

— Retournez dans le corridor et attendez le signal du début du combat, lui

ordonna-t-il.

Le major se retira à son tour. A sa grande surprise, il retrouva Chard Bradon, Doutreval et Papageorgiu dans la coursiye.

— Deprok s'est arrangé pour que nous puissions assister aussi à votre combat, lui expliqua le capitaine Bradon.

— C'est le combat de Surfât, corrigea le rival d'Orrak. Et c'est uniquement pour lui que j'y vais.

Bradon baissa la tête.

— Nous regrettons beaucoup la mort du sergent, monsieur, dit-il. Cependant, je ne crois pas qu'il apprécierait votre amertume.

Le major haussa imperceptiblement les épaules et son regard alla se perdre sur l'arène illuminée. Il sentit que les trois hommes étaient mal à l'aise face à leur officier, cet Indien énigmatique qui ne dévoilait jamais les secrets de son cœur.

Les sirènes d'alarme retentirent dans tout le vaisseau.

— Voilà le signal, dit le Cheyenne. Il faut que j'y aille.

Bradon sortit un narco-radiant.

— Si la situation tourne au vinaigre pour vous, nous pouvons terrasser votre adversaire d'ici sans que ça se remarque.

— Ne faites surtout pas cela, Chard, protesta Redhorse avec son impassibilité coutumière.

— Par toutes les planètes, monsieur ! grogna Papageorgiu au même moment en montrant le ring du doigt. Est-ce là votre adversaire ?

— Oui, c'est Orrak. Vous le connaissez déjà.

— N'y allez pas, monsieur, supplia Bradon sur le ton du désespoir. Il va vous tuer.

— C'est sans aucun doute ce dont il rêve, confirma Redhorse sur un ton laconique.

Bradon lui coupa le chemin.

— Il y a des moments dans la vie où l'officier en second a le droit d'assumer le pouvoir de commandement, dit-il d'une voix stridente, le visage hâve et les yeux brillants de fièvre, derniers symptômes de sa récente maladie.

Redhorse accueillit cette déclaration avec un petit sourire méprisant.

— Pour cela, il faudrait que vous me déclariez irresponsable, comme quelqu'un qui a perdu la plénitude de ses facultés mentales, Chard. Est-ce que votre conscience le supporterait ?

— Ce que je crois, monsieur, c'est que vous ne voulez aller au combat que pour vous faire tuer sous les yeux des Forrils, répondit Bradon d'une voix sans timbre.

Les deux officiers s'affrontèrent du regard pendant un instant. Brusquement,

Redhorse se mit à rire. Il écarta son second sans peine et s'élança dans l'arène. Aussitôt, Orrak se mit à pousser des hurlements triomphaux.

— Tirez la fourrure ! ordonna Bradon à ses compagnons. Je ne veux pas voir ce combat. Je ne *peux* pas le voir !

Redhorse entendit encore les paroles du capitaine, mais toute sa concentration s'était déjà portée sur son adversaire. D'un mouvement lent, le Forril se détourna des spectateurs et regarda venir le Terranien. Sa fourrure jaune était constellée de taches de sang coagulé, et son oeil droit enflé renforçait encore l'impression de détermination farouche qui émanait de lui.

Le Kranek cracha par terre et grogna d'un air méprisant. Avec des gestes sans ambiguïté, il donna à entendre au public qu'il n'allait faire qu'une bouchée d'un rival aussi minable. Les spectateurs hurlaient à tue-tête.

— C'est moi qui vous ai chassé du vaisseau de Deprok, Orrak, dit Redhorse à voix basse. Vous vous rappelez ?

Orrak rugit de rage et brandit ses bras musclés.

— Eh bien, maintenant, je vais vous chasser de l'arène, poursuivit le Cheyenne. Vous ne serez même plus capable de repartir sur vos deux jambes. Il va falloir que l'on vous transporte...

Avec un mugissement inarticulé, Orrak se jeta sur le railleur qui osait se moquer de lui en public. Aussitôt, le silence se fit dans les rangs des spectateurs.

A la vitesse de l'éclair, Redhorse fit un pas de côté pour esquiver le choc, mais Orrak réagit immédiatement. Le Cheyenne encaissa un coup terrible et tomba. Le sang lui battait aux oreilles. Ce fut à peine s'il enregistra les cris de la foule.

Il réussit néanmoins à se remettre à genoux, complètement hébété. Orrak lança encore un hurlement de triomphe et fonça sur lui. Avec l'énergie du désespoir, le major recroquevilla ses jambes pour parer le choc de ces cent kilos de muscles. Il dut encaisser cette fois un direct qui l'aurait éliminé à tout jamais si le Forril avait été encore en possession de tous ses moyens. Mais les combats précédents ne s'étaient pas déroulés non plus sans laisser de traces sur sa condition physique.

Redhorse rentra la tête dans les épaules et, d'un bond, il se redressa. Il frappa Orrak d'un coup de tête violent sur la figure, particulièrement sensible chez les Forrils. Le Kranek ne put retenir un hurlement de souffrance, et il perdit une bonne partie de sa combativité. Le Terranien se laissa rouler sur le côté. A moitié aveuglé, Orrak ne voyait plus son adversaire. Le Cheyenne parvint à se remettre sur pieds en titubant.

Il entendit Orrak repartir à la charge avant même de le voir. D'un geste automatique, il replia les deux bras pour se mettre en garde. Le poids du Forril le propulsa une fois de plus par terre. Pendant plusieurs minutes, ils roulèrent tous deux sur le sol, tandis qu'Orrak essayait d'atteindre son concurrent à la tête.

Soudain, l'emprise du Forril se relâcha. Redhorse se redressa sur les genoux. La douleur qui lui déchirait la poitrine avait effacé en lui toutes les autres sensations. Il ne sentait plus que cet élanement qui menaçait à tout instant de lui couper la respiration. Orrak rampa vers lui, haletant. Il ne respirait plus. Il sifflait.

Redhorse était sûr de ne pas survivre au prochain coup, mais à son grand étonnement, il en encaissa encore trois sans perdre connaissance. Le lourd Forril semblait être partout à la fois. Il s'entortillait autour de son adversaire comme un serpent et n'avait aucun mal à éviter les coups du Terranien à bout de forces.

Redhorse sentit qu'il ne pourrait plus longtemps tenir sur ses jambes. Il essaya de cogner encore, mais Orrak fut plus prompt. Le Cheyenne n'avait plus aucune notion du temps. Il pensa vaguement aux trois hommes qui l'attendaient dans le corridor, à Bradon qui se faisait du souci pour lui, au charmant lieutenant Doutreval si sensible à son environnement, et à Papageorgiu qui ne ferait sans doute pas la carrière dont il rêvait.

Un formidable hurlement poussé par les spectateurs l'arracha à ses pensées. Il s'attendait à voir fondre sur lui l'attaque décisive de son rival. Mais il eut beau chercher, il ne trouva plus trace du Forril.

Redhorse était toujours à genoux, prenant appui des deux bras sur le sol. Il hocha la tête d'un air ahuri. Dans les gradins, les cris redoublèrent.

— Levez-vous, dit une voix douce à son oreille. Les Forrils veulent saluer leur nouveau Wazala.

— Bourk ! croassa Redhorse. Faites-moi enlever d'ici ! Je ne veux pas participer à la célébration de la victoire d'Orrak.

Soudain, son regard nébuleux entrevit le prêtre dont la fourrure blanche scintillait dans la lumière des énormes projecteurs comme la neige au soleil. Bourk se pencha vers lui, silhouette mince aux yeux sombres.

Relevez-vous, répéta Bourk. C'est *vous* qui êtes le nouveau Wazala.

Une joie folle le submergea, telle une lame de fond, et faillit lui couper la respiration. Il s'agrippa au bras de Bourk qui l'aida à se redresser. C'est alors qu'il aperçut son adversaire. Le Kranek était couché par terre, recroquevillé sur lui-même, à quelques mètres de son rival.

Il était *nu* !

— Il a violé le tabou, lui murmura Bourk à l'oreille, d'un air profondément dégoûté. Sa haine a été plus forte que sa raison.

Deux Forrils s'approchèrent avec des fourrures qu'ils jetèrent sur le Kranek gémissant. Redhorse comprit qu'il ne devait pas sa victoire à sa force physique mais à un heureux concours de circonstances, et la complicité du hasard. La mue d'Orrak s'était déclenchée au moment précis où il allait lui asséner le coup décisif.

— A présent, vous pouvez pénétrer dans le domaine du Grand Waza, lui confia Bourk.

Le prêtre attendait probablement une réaction, mais Redhorse sentit ses jambes se dérober. Deux bras forts le saisirent par-derrière pour le soutenir.

— C'est le jour le plus beau que mon clan ait jamais vécu jusqu'à présent ! s'exclama le Kranek Kan Deprok d'une voix de stentor. Nous allons célébrer cela par une fête monstre dont on se souviendra longtemps !

Sur ces bonnes paroles, il jeta le vainqueur sur son dos et l'emporta vers la sortie.

CHAPITRE IX

Don Redhorse portait une attelle de fortune fabriquée avec les moyens du bord par ses compagnons pour soulager son bras droit. Un bandage plutôt primitif lui enserrait la poitrine. Mais il avait retrouvé ses forces et sa détermination lorsque, deux jours après ce combat mémorable, Bourk vint lui rendre visite à bord du vaisseau de Deprok.

Le Kranek attendait déjà avec impatience le moment où le nouveau Wazala déménagerait avec tout le clan pour s'installer dans un navire plus confortable. Il traitait d'ailleurs son sauveteur avec la plus grande cordialité.

Bourk entra dans la pièce où logeaient les Terraniens, et d'un geste énergique, il chassa Deprok.

J'ai à parler seul à seuls avec le Wazala et ses amis, expliqua le prêtre. Vous pourrez revenir un peu plus tard, Kranek.

Deprok obéit en essayant de contenir sa rage, tandis que le jeune Forril refermait soigneusement la porte derrière lui.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il à Redhorse.

— Très bien, répondit le major. Je n'attends qu'une chose, c'est que vous me conduisiez jusqu'à la gare.

— Je ne peux pas dépasser le seuil du domaine du Grand Waza, précisa l'albinos. Tout le reste est laissé à vos soins.

— Bien. Alors, qu'attendons-nous encore ? Je suis prêt à vous accompagner. Mais j'aimerais emmener mes amis avec moi.

Cette fois, Bourk n'était plus du tout d'accord.

— Seul le Wazala est autorisé à se présenter devant le Grand Waza, dit-il.

Redhorse savait qu'il lui serait impossible de le faire changer d'avis. Un Forril se dédisait rarement après avoir pris une décision.

— Dans ce cas, j'irai seul, conclut le Cheyenne. Montrez- moi l'entrée de la station, je vous prie.

Il sentit une certaine hésitation chez l'albinos. Lorsqu'ils se retrouvèrent dehors, dans la coursière, le prêtre lui demanda :

— Est-ce que vous ne voulez vraiment pas secourir notre peuple ?

— Allons donc, Bourk, qu'est-ce qui vous fait dire cela ? répliqua Redhorse. Mais il vous faudra un peu de patience. N'oubliez pas que les

appareils entassés dans la station me sont totalement étrangers. Je vais avoir besoin de beaucoup de temps avant de pouvoir les faire fonctionner tous. Cela mis à part, comment voulez-vous que je résolve les problèmes énergétiques des Forrils ? Un homme seul ne peut pas réussir à poser des conducteurs pour transporter l'énergie depuis la station jusqu'aux navires.

Bourk ne fit aucun effort pour cacher sa déception. Manifestement, il s'était imaginé qu'il suffirait à Redhorse d'apporter dans les navires une sorte de pierre philosophale pour transformer la situation des Forrils d'un coup de baguette magique. Redhorse se rendit compte alors que même Bourk ignorait totalement la nature des machines dissimulées à l'intérieur de la gare. Certes, l'albinos avait une vague idée des possibilités qu'elle révélerait, mais d'une manière tellement générale que l'on ne pouvait rien en tirer d'efficace.

— Malgré tout, je vais faire tout ce que je peux pour votre peuple, déclara Redhorse, ému de pitié par le désarroi du prêtre. Depuis la station, j'essaierai de joindre par hypercom mes amis qui sont restés dans l'espace. Si j'y arrive, ils viendront nous chercher ici. Eux disposent des moyens techniques nécessaires pour régler vos problèmes.

Bourk tripota sa barbe d'un air pensif.

— Je ne sais pas comment les Kranek réagiront à l'arrivée de vos amis, objecta le prêtre. Ne risquons-nous pas de nous voir dépossédés de nos vaisseaux ? Je ne voudrais pas que nous en venions à une guerre entre votre peuple et le mien.

— Vos craintes sont sans fondement, lui assura Redhorse. Vos vaisseaux ne nous intéressent pas. Si jamais un chef de clan déclare une guerre, elle sera très brève et ne fera pas un seul mort. Je vous le promets.

Bourk sembla rassuré. Ils quittèrent ensemble le vaisseau de Deprok. En sa qualité de nouveau Wazala, Redhorse eut libre accès à tous les navires, d'autant plus qu'il était en compagnie du prêtre. Il lui sembla même que de nombreux Forrils n'avaient attendu que cette occasion de le voir pénétrer chez eux. Tous les chefs de clans avaient des souhaits à formuler et tenaient à les exposer au Wazala, dans l'espoir que l'étranger les transmettrait au Grand Waza.

De ce fait, leur expédition ressembla à un véritable parcours du combattant, ponctué d'arrêts interminables. Lorsqu'ils réussirent enfin à atteindre le vaisseau-arène, le Terranien et le prêtre poussèrent un soupir de soulagement.

— Je me sens aussi fourbu qu'à l'issue d'un combat du Wazala, déclara le Terranien à son guide.

Le prêtre éclata de rire.

— Attendez un peu le chemin du retour ! Vous aurez encore plus de mal à regagner le vaisseau de Kan Deprok.

— Où se trouve l'accès à la station ? demanda le major.

— Ici, dans ce navire, répondit Bourk. Bien entendu, il en existe d'autres, à

l'extérieur des astronefs, mais ils sont interdits. C'est ici, dans le vaisseau-arène, que se trouve la coursiue traditionnellement utilisée par les Wazalas. Je suis surpris que vous soyez si pressé. Nombreux sont les vainqueurs de la finale qui, au début, se refusent à s'introduire dans le domaine du Grand Waza, comme s'ils avaient l'impression de le violer. Ils ont peur. Et il m'est arrivé souvent d'être obligé de déployer toute mon éloquence pour les convaincre d'avancer.

Bourk conduisit Redhorse dans les quartiers de l'équipage qui se trouuaient au-dessous de l'arène. Ils traversèrent le long corridor jusqu'à ce qu'ils soient arrivés devant un puits antigrav.

— Vous pouvez sauter dedans, dit le prêtre. Il fonctionne normalement.

— Et vous ? Qu'allez-vous faire ?

— Moi, je reste ici, répondit le jeune Forril. Vous ne pouvez pas vous tromper de chemin.

— Merci pour tout, Kranek.

— Je ne suis pas un Kranek, riposta Bourk d'une voix dans laquelle le major crut déceler un soupçon de résignation. En réalité, je suis une mère, mais personne ne le sait. Pour les Forrils, je suis le prêtre, parce que j'ai une fourrure blanche. Sinon, je n'arrive même pas à la cheville d'un Mikranek.

L'albinos paraissait heureux d'avoir pu révéler son secret. Mais avant que le Terranien ait eu le temps de lui répondre, il lui montra l'ouverture du puits.

— Allez-y maintenant, ordonna-t-il. On ne fait pas attendre le Grand Waza.

Redhorse sauta dans le puits éclairé et se laissa descendre. Peu après, il se heurta à une porte blindée qu'il n'eut aucune difficulté à ouvrir, et qui débouchait dans un étroit couloir aboutissant à un sas. Les Forrils avaient sans doute relié le sas du vaisseau-arène avec un de ceux de la gare spatiale, se dit-il.

Il arriva ensuite dans une grande halle où il ne vit aucun appareil, pas plus que des panneaux ou des pupitres de contrôle. Peut-être les Forrils avaient-ils volé tous les objets, à moins qu'il ne s'agisse tout simplement d'une soute.

L'air était étouffant. Sans doute régnait-il, dans ces salles totalement désertées par les Forrils, des conditions correspondant aux besoins des Méthaniens, se dit encore le nouveau Wazala. Pour la première fois, il se reprenait à espérer que Grek-1 fût encore en vie. Mais pourquoi le Maahk n'avait-il pas essayé de prendre contact avec les Terraniens après avoir réussi à forcer l'entrée de la station ?

Redhorse traversa la grande halle, dans laquelle il découvrit quelques machines de construction maahk scellées dans les murs et apparemment intactes. Il se sentit soulagé. Tout espoir lui était permis à présent de trouver un hyperémetteur en bon état de fonctionnement. La seule question qui se posait à lui, c'était de savoir s'il pourrait l'utiliser sans l'aide de Grek-1.

Il aurait bien aimé faire un tour dans les autres salles, mais il se heurta à des portes fermées à double tour. Le chemin qui conduisait auprès du Grand

Waza était bien balisé.

Finalement, il arriva dans une pièce plongée dans la pénombre. Elle abritait des machines et des appareils qui lui étaient inconnus. Son pouls s'accéléra. Il ne pouvait s'agir que d'une salle des machines ou de contrôles. Autrement dit, le poste central de la gare spatiale ne devait plus être loin. Il chercha des yeux une sortie.

Tout d'un coup, la salle s'illumina d'une vive lumière qui obligea le visiteur à fermer les yeux. Lorsqu'il les rouvrit, il aperçut en face de lui un fauteuil de forme et de décoration abstraites, occupé par un personnage qui portait un spatiandre maahk et tenait une arme tendue vers l'intrus.

— Je me suis déjà demandé plus d'une fois combien de temps il vous faudrait pour arriver jusqu'ici, déclara Grek-1.

Sa voix venait d'un petit haut-parleur posé devant lui et apparemment couplé avec son émetteur de casque.

— Grek ! s'exclama Redhorse soulagé. Dire que nous avons eu si peur que vous ne soyez pas parvenu jusqu'à la station !

Il fit mine de vouloir s'approcher du fauteuil, mais Grek-1 le menaça de son arme.

— Restez où vous êtes, Redhorse, ordonna-t-il.

Le major fronça les sourcils, étonné.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Conduisez-moi dans la centrale pour que nous puissions envoyer un message.

Grek-1 ne fit pas un mouvement.

— Vous voulez appeler les vaisseaux terraniens pour qu'ils viennent ici, n'est-ce pas ?

— Bien sûr ! répondit Redhorse. Plus précisément, pour qu'ils viennent nous chercher. En outre, nos spécialistes trouveront sûrement dans la centrale tous les documents qui nous manquent. Vous n'allez pas... vous n'allez tout de même pas m'en empêcher ?

— J'ai déjà prévenu l'Astromarine Solaire, dit le Maahk. Plusieurs vaisseaux sont en route, parmi lesquels le *Krest* avec Perry Rhodan à son bord.

Redhorse ne put s'empêcher de siffler entre ses dents tant il était soulagé.

— Pendant un moment, j'ai cru que vous aviez perdu l'esprit. Voulez-vous écarter votre arme maintenant ? A moins qu'un danger quelconque nous guette ici ?

La bouche du radiant continuait à fixer le nouveau Wazala.

— Vous vous méprenez, refait le Maahk. Je n'ai pas averti les vaisseaux pour qu'ils viennent nous chercher, mais pour les *détruire*.

Redhorse sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque. Ainsi, l'être qui était assis en face de lui dans le fauteuil d'un officier maahk décédé depuis une éternité avait l'intention de mener une guerre privée contre Rhodan.

Le Cheyenne se demanda quelle pouvait être la raison de ce revirement. Grek-1 se trouvait-il sous influence, d'une manière ou d'une autre ? Ou bien avait-il déjà préparé son plan pendant qu'ils étaient à la recherche de la gare de contournement ?

— Vous ne savez pas ce que vous dites, reprit le major en pesant tous ses mots. La puissance de l'armement de nos croiseurs est très supérieure à celle de cette station. Vous vous détruirez vous-même si vous attaquez le *Krest* et les unités de son escorte.

— Les vaisseaux terraniens ne s'attendent pas à une offensive. J'ai envoyé un message en votre nom pour dire que tout allait bien ici. Entre-temps, les armes automatiques de la gare ont été reprogrammées par mes soins. Les unités de Rhodan n'échapperont pas à un tir de surprise.

Redhorse songea au destin du *Barcelone* et fut bien obligé de s'avouer que les espérances de victoire de Grek-1 n'étaient pas du tout infondées. Mais pourquoi donc ce revirement brutal ? Le super-scientifique maahk était-il sous l'influence d'un Maître Insulaire ? Si oui, cela signifierait que l'un de ceux-ci s'était infiltré parmi la population de la gare spatiale. Machinalement, Redhorse jeta un coup d'œil vers la porte d'entrée.

— C'est au tout dernier moment que j'ai réussi à trouver un accès au cœur de la gare, expliqua Grek-1. Je me voyais déjà mourir asphyxié dans un coin. Une fois parvenu ici, j'ai juste eu le temps de remplir mon réservoir de gaz respirables, ce qui me permet maintenant de séjourner dans ces pièces.

— Ah bon ! Je comprends, murmura Redhorse.

En un éclair, il avait saisi en effet ce qu'il s'était passé. Déjà à moitié asphyxié, Grek-1 s'était traîné sur la plateforme. Il n'avait réussi sans doute qu'au prix d'un effort de volonté prodigieux à ouvrir le sas par lequel il était entré dans la gare. Or, le cerveau d'un Maahk devait être irrigué tout comme un cerveau humain, et pouvait également subir de graves dommages par manque de méthane-ammoniac.

Grek-1 n'était pas sous l'influence d'un Maître Insulaire, pas plus qu'il n'avait trahi la parole donnée à Perry Rhodan.

Il était tout simplement malade. Même s'il fonctionnait encore, son encéphale avait subi des dégâts irréparables.

Il fallait donc traiter le Méthanien comme un malade mental.

— Je vais peut-être participer à cette attaque-surprise contre les unités terraniennes, reprit Redhorse très calmement. Montrez-moi la centrale pour que je puisse vous donner quelques indications précieuses.

Grek-1 se leva et se dirigea vers le mur le plus proche où il activa un écran de visualisation tout en gardant son radiant braqué sur son visiteur. Redhorse découvrit une salle gigantesque, bondée d'appareils de toutes sortes.

— Voilà la centrale, dit-il. J'ai programmé moi-même les systèmes automatiques. Il me suffit maintenant d'attendre que les vaisseaux terraniens

se présentent et qu'ils explosent.

— Malgré tout, il se peut que vous ayez oublié un détail, insista Redhorse. Conduisez-moi dans la centrale.

— Non, répondit le Maahk. Je devine parfaitement vos intentions. En outre, vous ne pouvez plus y pénétrer sans votre spatiandre. Je me suis permis de rétablir les conditions d'autrefois.

Redhorse le fixa d'un regard consterné. Même s'il réussissait à terrasser le Maahk, il ne pourrait pas entrer dans la centrale pour déprogrammer les circuits. Grek-1 en avait chassé l'air respirable.

— Vous savez que les vieux astronefs immobilisés sur la plate-forme sont habités ? demanda-t-il. Voulez-vous avoir la vie de plus de trois mille familles sur la conscience, si vous persistez dans votre projet ?

— C'est bien le cadet de mes soucis ! riposta son interlocuteur. De même qu'il m'est totalement indifférent d'y trouver la mort, moi aussi. Je ne veux pas que mon peuple continue à être l'esclave du vôtre.

— L'esclave ? répéta le major ahuri. Voyons, Grek-1, vous savez bien que nous sommes alliés. Essayez donc de vous rappeler ce qu'il s'est passé avant notre atterrissage sur cette plate-forme.

— Je m'en souviens parfaitement, répondit Grek-1. Vous m'avez forcé à venir à bord de votre vaisseau pour que je puisse remettre entre vos mains l'ancienne gare spatiale des Maahks.

Son cerveau malade avait imaginé une histoire tout à fait logique jusque dans ses moindres détails. Voilà où était le danger.

— Puisque je n'arrive pas à vous convaincre, il faut que je m'en aille, dit Redhorse en faisant mine de s'éloigner.

— Ne bougez pas ! s'écria Grek-1. Vous ne quitterez plus jamais cette salle. Je ne vous laisserai pas partir. C'est beaucoup trop dangereux pour mes desseins.

— Si je ne reviens pas, tenta encore le major en désespoir de cause, on viendra me chercher ici.

— Cela m'étonnerait bien, riposta le Maahk. Voilà des millénaires qu'aucun étranger n'a mis le pied dans cette station. Pourquoi en viendrait-il un maintenant ?

Il leva son arme, braquée sur le Terranien. Un coup partit. Le major écarquilla les yeux en voyant le spatiandre du Maahk se teinter de rouge en pleine poitrine. L'arme tomba. Grek-1 poussa un cri et s'effondra sur le sol.

Don Redhorse se rendit compte que le coup n'avait pas été tiré par le Maahk. Il fit lentement demi-tour et aperçut le prêtre sur le seuil de la porte, un désintégréateur en main.

— Bourk ! s'écria-t-il. Comment êtes-vous venu ici ? A qui appartient cette arme ?

— A vous, répondit le prêtre. C'est Deprok qui me l'a confiée après vous l'avoir confisquée avant le début des combats du Wazala.

Redhorse secoua la tête d'un air sidéré.

— Comment avez-vous deviné dans quelle situation je me trouvais ici ? Vous deviez le savoir, sinon vous ne m'auriez pas suivi ?

Bourk acquiesça d'un simple signe de tête. La proximité du Grand Waza le remplissait d'inquiétude.

— Il existe un système d'écoute et des caméras cachées que le prêtre est seul à connaître. J'observe ce personnage depuis un certain temps déjà, et je me demandais s'il faisait partie de vos amis.

— Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé ? voulut savoir Redhorse qui commençait à comprendre les raisons pour lesquelles Bourk l'avait soutenu pendant toute la durée des combats.

— Et vous, à ma place, vous en auriez parlé? (D'un geste las de la main, il exprima toute sa lassitude et son impuissance.) Je n'avais pas d'autre choix que de provoquer une confrontation. Maintenant je sais que l'étranger était un ennemi à la fois pour vous et pour nous.

Redhorse jeta un bref coup d'œil sur le cadavre effondré, sur le sol.

— Au fond, il n'était pas notre ennemi, dit-il. Il était malade, parce qu'il avait dû lutter trop longtemps contre l'asphyxie. Mais il a réussi à programmer l'enclenchement automatique de toutes les armes de la station. Nous sommes en grand danger, Bourk. Il faut absolument que vous me rendiez mon spatiandre, mon casque et mon réservoir d'air respirable, pour que je puisse entrer dans la centrale.

D'un coup de pied, Bourk fit glisser le désintégrateur en direction du Terranien. Puis, sans ajouter un mot, il s'éloigna. Redhorse le rejoignit en courant

— Bourk ! cria-t-il avec insistance. Est-ce que vous allez m'apporter ce que je vous ai demandé ?

Le prêtre poursuivit son chemin.

— Personne n'est autorisé à faire des manipulations dans le domaine du Grand Waza, dit-il simplement.

De son bras valide, Redhorse essaya de retenir l'albinos.

— Je ne fais pas de manipulations, comprenez-moi donc à la fin ! Au contraire, je me contente de remettre en ordre tout ce que le Maahk a dérangé.

Soudain, Bourk s'arrêta sans raison apparente. Ses yeux lui sortaient des orbites, et il se mit à trembler convulsivement.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? s'enquit Redhorse interloqué.

— J'ai tué le grand-prêtre du Grand Waza, gémit Bourk. C'était un Maahk. Vous m'avez bien dit que c'était un Maahk!

Le major se rappela les légendes des Forrils et maudit son imprudence. Il secoua le prêtre à moitié fou de peur.

— Vous l'avez tué, c'est exact, dit-il d'une voix rageuse. Mais il était mauvais, vous m'entendez ? Mauvais et dangereux ! Si le Grand Waza pleurait la mort de son grand-prêtre, il vous aurait châtié sur-le-champ. Or, que s'est-il passé ? Rien ! Vous avez fait exactement ce qu'il fallait faire.

— Le châtiment viendra, gémit Bourk. Sous la forme de vos vaisseaux. C'est ce que prédit la légende.

Redhorse l'abandonna à ses terreurs et revint en courant dans la salle des machines. L'écran était resté branché. Le problème crucial était de savoir *quand* Grek-1 avait envoyé le message. Les unités s'approchaient-elles déjà de la gare spatiale ?

Malheureusement, il avait laissé son microémetteur de poignet à bord du vaisseau de Deprok parce qu'il lui faisait mal au bras et qu'il ne s'attendait pas à en avoir besoin. Cet appareil lui aurait permis d'alerter les vaisseaux terraniens au dernier moment. Son seul espoir résidait maintenant dans ses trois compagnons, Doutreval, Bradon et Papageorgiu. Ils ne pouvaient certes pas savoir que des croiseurs terraniens approchaient déjà. Mais peut-être Rhodan essaierait-il de prendre contact par télécom avec la station dès que le *Krest III* pénétrerait dans ce secteur spatial.

Redhorse serra les poings. Il était à bout de ressources.

C'est alors que le souvenir de Surfât lui revint à la mémoire. Le sergent portait aussi un microémetteur de poignet. Son cadavre devait se trouver quelque part dans le vaisseau-arène, avec les Mikranek défunts. Tout au moins, il l'espérait ferme. Il se précipita en courant dans le long couloir par lequel il était venu. Le prêtre s'était effondré sur le seuil et sanglotait, dans l'attente du châtiment sans doute. Redhorse se pencha vers lui et lui secoua l'épaule.

— Bourk, levez-vous. Il faut absolument que vous me conduisiez auprès de mon ami mort.

Il essaya de le soulever, ce qui n'était pas facile d'une seule main. Mais, la force du désespoir aidant, il finit par remettre sur pied le malheureux albinos récalcitrant.

— Derrière l'accès au puits antigrav, vous trouverez une porte blindée, répondit le prêtre d'une voix sans timbre. Ouvrez-la. Nous avons construit là une halle gigantesque pour y loger tous les morts. Ils sont momifiés. Votre ami se trouve parmi les Mikranek, sur la couche supérieure. Vous le trouverez sans peine.

Redhorse l'abandonna à ses remords et se sauva en courant. Il s'attendait à tout instant à sentir les ébranlements qui déclencheraient le tir de surprise.

Il n'eut en effet aucune peine à trouver la porte dont avait parlé Bourk. D'un geste sec, il la poussa et découvrit une immense salle brillamment éclairée.

Sur le trajet, il s'était demandé comment une halle, même démesurée,

pouvait suffire à loger tous les défunts des Forrils. A présent, une fois passée l'horreur qui le saisit au premier coup d'œil, il comprit.

Les Forrils ne momifiaient que les têtes de leurs morts.

Assis par terre, adossé au mur, Bourk avait les yeux fixés dans le vide.

— Quand j'étais dans la nécropole, le Grand Waza m'a parlé, dit Redhorse en se laissant tomber à côté du prêtre.

Il savait qu'il jouait là son dernier atout.

Mais Bourk ne réagit point.

— Le Grand Waza m'a dit qu'il ne fallait pas détruire la halle des morts, poursuivit le major, en s'efforçant de donner à sa voix un timbre impassible.

Bourk leva lentement la tête.

— Oui, il faut protéger les morts, murmura-t-il.

— Le Grand Waza est déçu par son prêtre, dit encore Redhorse. Le prêtre a tué le grand-prêtre, et il veut maintenant étendre à tout le peuple des Forrils le châtiment qu'il est seul à avoir mérité.

Bourk se leva et caressa sa fourrure blanche.

— Le Grand Waza ne veut pas que tous les Forrils paient pour mon crime, dit-il rassuré. Il lui suffit que je sois châtié, moi.

— Voilà, confirma le Terranien. C'est pourquoi vous allez me procurer immédiatement un spatiandre et un casque pour que je puisse pénétrer dans la centrale.

Bourk approuva d'un signe de tête et se sauva en courant. Quelques précieuses minutes s'écoulèrent. Redhorse espérait que le prêtre ne reviendrait pas trop tard.

CHAPITRE X

Lorsque la chaloupe du *Krest III* se posa sur la plateforme, Redhorse ne fut pas surpris de voir que Perry Rhodan faisait partie de la première délégation de trois hommes qui débarquait. Lui-même, ainsi que Bradon, Papageorgiu et Doutreval l'attendait dans le sas du vaisseau appartenant au Kranek Kan Deprok.

A quelques kilomètres de distance, sept unités terraniennes étaient en position d'attente, et parmi elles le *Krest III*.

Depuis que Redhorse avait réussi à débrancher les circuits du système automatique dans la centrale de la gare spatiale, tout danger était écarté pour la mini-escadre.

On avait été obligé de coucher Bourk dans une des pièces appartenant au clan de Kan Deprok, et de le ligoter pour l'empêcher d'attenter à sa vie. Redhorse espérait que le prêtre recouvrerait ses esprits au bout de quelques jours.

Dix minutes plus tard, le Stellarque et ses deux compagnons arrivèrent à bord du navire de Deprok. Le Kranek salua ses visiteurs avec sa mauvaise grâce habituelle.

Le major Don Redhorse fit à Perry Rhodan un rapport détaillé de tout ce qu'il s'était passé.

Il ne manque pas de documents dans la centrale, monsieur, dit-il en guise de conclusion. Je suis certain qu'ils nous permettront de localiser les autres gares. Il va de soi que je n'ai pu jeter qu'un rapide coup d'œil sur les plans holographiques des Maahks, mais je suis persuadé que les scientifiques y trouveront suffisamment de renseignements précieux.

C'est de votre propre initiative et sans autorisation que vous avez fait cette incursion dans ce secteur, lança Rhodan au major. Certes, vous avez trouvé la gare de contournement, mais le prix que vous avez payé était trop élevé.

J'en suis conscient, répondit le major. Loin de moi la pensée de chercher à me défendre. Je dirai seulement ceci : notre mission consistait à trouver cette fameuse station par tous les moyens. Ne pas découvrir la route des gares spatiales des Maahks aurait signé l'arrêt de mort de milliers d'astronautes. J'espère que mes compagnons et moi, nous aurons au moins réussi à empêcher cette hécatombe. (Il montra du doigt le Kranek Kan Deprok.) J'ai encore une prière à vous adresser avant que vous ne me fassiez mettre aux arrêts, monsieur.

Je ne vous mettrai pas aux arrêts, major, répliqua calmement Rhodan. Je crois savoir que vous avez déjà reçu votre châtiment, dans la mesure toutefois où vous en méritez un. Et maintenant, parlons un peu des Forrils, poursuivit-il. Il faudra occuper cette station avec quelques robots de surveillance, afin que nous soyons informés à temps de l'apparition des Téfrodiens.

Tel était précisément le sens de ma prière, monsieur, dit Don Redhorse. Ces robots pourraient également aider les Forrils à développer de nouvelles

sources d'énergie. Les stations énergétiques des astronefs de la plate-forme tombent en panne les unes après les autres. Les Forrils ne peuvent survivre que s'ils sont alimentés en énergie par la gare spatiale.

Rhodan se tourna vers le chef du clan.

— C'est d'accord, nous allons arranger cela, lui dit-il. Les robots seront programmés dans ce sens.

— Pourquoi ne parlez-vous pas dans notre langue entre vous ? demanda Kan Deprok hors de lui.

Et il cracha aux pieds de Rhodan d'un air furibond.

— Nous avons seulement dit au Wazala combien nous étions heureux de faire votre connaissance et celle de votre famille, déclara Rhodan avec une présence d'esprit remarquable. Là d'où nous venons, votre nom est bien connu, Kranek Kan Deprok. On parle même de vos combats du Grand Honneur du Wazala dans nos écoles.

— Vraiment ? rugit le Forril ravi en tapant de toutes ses forces sur l'épaule de Perry Rhodan. Devenons donc amis !

Il lui tendit la main en éructant avec une puissance telle que tout son corps en fut secoué.

Perry Rhodan saisit la main couverte de fourrure jaune du Kranek et la secoua.

— Eructez, vous aussi, monsieur, murmura Bradon d'un air suppliant. Pour l'amour du ciel, allez-y un bon coup avant que le vieux ne change d'avis !

*Achevé d'imprimer en novembre 1998 sur les presses de l'imprimerie
Bussière à Saint-Amand (Cher)*

FLEUVE NOIR 12, avenue d'Italie 75627 Paris Cedex 13
Tél. 01 44 16 05 00

— N° d'imp. 2254. — Dépôt légal : novembre 1998.
Imprimé en France